

NOTRE ROMAN COMPLET :
UN CŒUR FAROUCHE
par JEAN DE KERLECQ

p. 35

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ
POIRIER, BESSETTE & CIE, éditeurs-gros, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 9

Septembre 1922

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les comités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tenique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

Ouverture des Classes

Notre rayon de livres classiques et de matériel scolaire est reconnu comme étant le plus complet de la province et comprend tous les ouvrages ou articles en usage dans les maisons d'éducation française.

Cartes géographiques, Globes terrestres.
Tableaux muraux d'histoire, de sciences.
Musées, tableaux noirs, baguettes, brosses, craie.
Cahiers d'écritures, d'exercices, de dessin.
Articles et papier à dessin, Peinture à l'eau.
Ardoises, Eponges, Cloches à main, Signaux.
Aiguiseurs, Coffrets, Règles, Canifs, Visières.
Sacs d'école, Valises pour écoliers, Courroies.
Crayons, plumes et encre de toutes sortes.
Livres spéciaux pour Commissions Scolaires.

CATALOGUES

suivants envoyés sur demande:

Classiques canadiens.

Classiques français.

Fourniture de classe.

Pièces de théâtre.

GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires. Papetiers. Importateurs

43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

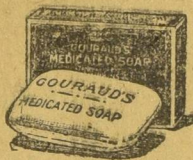
VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE ?

Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée
et un Teint Merveilleux

Alors essayez ceci —



Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.



Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream) Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème (Cold Cream) en couvrant la figure d'une serviette chaude.



Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce Teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.



ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS

Un tube de 25-sous de *Gouraud's Oriental Cold Cream*, une bouteille de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cream* et un morceau de savon de 25 sous de *Gouraud's Medicated Soap*. ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal.

Nom

Adresse

Ville

La Revue Populaire

Vol. 15, No 9

Montréal, septembre 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1,50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

UNE RENCONTRE AVEC UNE VAMPIRE

Dernièrement, pour ne pas préciser davantage, je me trouvais dans un certain salon, pour une certaine soirée dansante à laquelle j'avais été invité. (On manquait de jeunes gens, alors on avait pensé à moi).

Je ne vous dirai pas dans quelle rue avait lieu cette soirée; je me contenterai de vous dire que le salon embaumait, que les jeunes filles étaient charmantes, les jeunes gens (moi compris) séducteurs et que nous étions au mois d'août. Le piano faisait un vacarme étourdissant pour faire jizzer les jazziers. J'étais du nombre, quoique le jazz ne soit pas précisément ma spécialité; mais le charme de ma compagne me faisait oublier les bruits discordants du piano qui râlait sous la touche savante d'un pianiste de troisième ordre.

La chaleur suffoquante qui régnait en maîtresse dans le salon incita ma compagne à me proposer un peu d'air frais sur le balcon.

Je ne pus résister à l'invitation de ma sylphide langoureuse qui, depuis une heure, faisait des pas savants sur la pointe de mes souliers vernis; nous allâmes sur le balcon.

Nous étions au troisième étage; la rue était déserte et sombre, la lune dans le ciel était légèrement obscurcie par un nuage. Nous étions seuls.

Le pianiste, au salon, continuait à faire éclater l'ivoire sur les touches du piano, les jazziers allaient dans un tourbillon effrayant, échevelé. Nous respirâmes l'air frais et parfumé de la nuit. Ma compagne poussa un soupir profond.

— Quel bon moment, murmura-t-elle, pour une demande en mariage, quel être pourrait repousser une demande faite en un endroit semblable. Je sentis le danger et pris la chose en riant: — Oui, mais, vous seriez bien ennuyée si je vous faisais cette demande; car vous n'avez pas du tout l'intention de m'accepter.

Elle me poussa jusque dans mes derniers retraits.

— Peut-être, mais votre demande, qu'est-ce qui vous empêche de la faire? Serait-ce la lune qui nous regarde d'un oeil?

— Ou vous qui me regardez des deux, ajoutai-je.

— Je ferme les yeux. Osez-vous?

Je repris: — Vraiment, mademoiselle, votre fatuité est excessive, et si quelque chose pouvait m'éloigner d'une jeune fille, c'est bien sa fatuité.

— Et pourquoi, je lis sur votre figure que je vous plais, vous ne me déplaîsez pas, je vous aide seulement, où est la fatuité?

— Ah, vous représentez bien la jeune fille d'aujourd'hui, celle que l'on a appelée la Vampire: parce que votre minois joli a fait que l'on s'est arrêté sur vous; parce que vos jolies manières, votre sourire ont captivé notre attention, vous en déduisez que nous sommes amoureux fous à en mourir de toute votre petite personne?

— Allez, allez, je vous adore lorsque vous êtes sérieux, j'aime à voir un homme fort et sachant résister, c'est si rare de nos jours, allez, allez, gentil monsieur, allez, allez.

— Je vais, je vais, j'avoue qu'il est assez rare qu'un homme de chair et d'os puisse vous résister, mais vous êtes tombée sur de l'amiante.

— Incombustible?

— Peut-être.

— Pourtant ce soir, il n'y a rien dans votre âme qui vous inspire et vous incite à aimer et à être aimé? Ce clair de lune, cette musique, cet isolement dans lequel nous nous trouvons, cet air tiède et grisant...

— Ah, il vous faut le décor et l'atmosphère pour être sentimentale?

— Oh, pas nécessairement; il n'est pas toujours nécessaire d'être environné de poésie, de fleurs et d'harmonie; un coeur de jeune fille peut s'attendrir un peu partout, là où elle trouvera du tendre, du romantisme ou de la fantaisie.

— Eh bien, petite vampire, la première fois que je vous rencontrerai dans un tramway, je vous fais ma demande.

— Alors nous descendrons de votre tramway, nous sauterons dans un taxi et je vous donnerai ma réponse.

La soirée se prolongea tard dans la nuit; au petit jour, ma Vampire partit avec un jeune homme qui est peut-être "Vampirisé" à cette heure.

PAUL COUTLER

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

Ecrivez ou TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640



Le coeur des rois, à toutes les époques du passé, a toujours été recueilli dans une urne d'argent et déposé dans des chapelles ardentes.— Qu'advint-il du coeur de Louis XIV et de celui de Napoléon 1er?—Détails historiques très curieux qu'il faut connaître.

Quand mourut, au mois de mai dernier, le ci-devant empereur d'Autriche-Hongrie, Charles, dont les derniers jours dans l'île de Madère furent attristés par la plus grande pauvreté, il lui fut concédé l'un des privilèges de la royauté. On lui accorda le droit d'être partagé en trois parties, suivant les ordonnances des anciennes cérémonies magyares, pour ces trois parties êtres inhumées en trois points différents de ses domaines.

Après qu'un premier service eût été chanté à Funchal, capitale de l'île, dans une petite église, les restes de l'ex-empereur furent déposés temporairement dans un caveau.

On enleva son coeur, on l'embauma et on le plaça dans une urne de cristal, laquelle fut à son tour placée dans une seconde urne d'argent et envoyée en Autriche, pour suivre les rites de la famille des Hapsbourg. Un sculpteur portugais prit finalement une empreinte de la figure du monarque pour que son masque fut conservé.

Le coeur de Charles sera déposé dans la Chapelle de Lorette, de la très vieille église des moines Augustins, à Vienne, dont la fondation date de l'an 1320. Là, dans des urnes toutes pareilles, sont disposés les coeurs de tous les membres de la famille impériale de Hapsbourg, morts depuis six cents ans, à l'exception de deux.

Ces deux princes de la famille dont les coeurs ne sont pas conservés en cet endroit sont l'archiduc Jean, qui se noya en mer après avoir renoncé à ses droits à la couronne, et la feue impératrice Elisabeth d'Autriche, assassinée par un anarchiste. Le triple démembrement du corps, tel qu'observé par la famille royale, n'eut pas l'heur de plaire à cette belle princesse et elle obtint que ses restes fussent conservés tout entiers dans un cercueil d'argent en l'église des Capucins.

Dans tous les autres cas, quand la mort se saisit d'un des membres de cette illustre famille, son coeur, comme nous l'avons dit, est placé dans une urne, déposée ensuite dans la chapelle de Lorette. Les intestins et l'estomac sont recueillis dans une seconde urne et déposés dans la crypte de la fameuse vieille cathédrale de Saint-Etienne, tandis que le reste est confié aux caveaux de l'église des Capucins.

Il n'y a aucun doute que le cœur de l'ancien empereur Charles trouvera sa place à Vienne, mais qu'advient-il du reste de sa dépouille mortelle? La Hongrie, qui a toujours porté au malheureux souverain une affection toute spéciale, réclamera tout probablement la troisième partie de ses restes.

L'enterrement de la troisième portion du cadavre d'un empereur autri-

Capucins, demanda, derrière son judas :

"Qui va là?"

Un fonctionnaire de la cour répondit: "Sa Sérénissime Majesté l'Empereur François-Joseph."

"Je ne le connais pas. Qui est-il?" fit la voix.

"L'Empereur d'Autriche et du royaume apostolique de Hongrie", répéta le fonctionnaire.



chien donnait lieu à une cérémonie des plus impressionnantes. La dernière fois qu'elle eut lieu est en 1916, à la mort de l'empereur François-Joseph. Après des obsèques somptueuses, après que le corps eut été promené dans le palais et toutes les rues de la capitale, la tête de la procession arriva devant la porte du caveau. Le portier, un vieux moine de l'ordre des

"Je ne le connais pas. Qui est-il?" dit de nouveau le moine.

"Un pauvre pécheur—notre frère François-Joseph", répondit enfin le même fonctionnaire.

Et la porte de tourner sur ses gonds et le cercueil d'entrer.

Les cœurs des personnes nobles, royales ou impériales, ont toujours été l'objet d'une vénération toute spé-

ciale. Ceux des rois de France, d'Angleterre et d'Espagne et d'autres pays ont à différentes époques du passé reçu une inhumation à part.

C'est un écrivain anglais bien connu, M. Frederick Owen, qui rapporte que le cœur de Louis XIV, le Roi-Soleil, le monarque le plus magnificient et le plus extravagant de l'histoire française, eut un sort peu banal. Ce récit est très contestable. Ne pouvant le démentir, faute de preuves assez fortes, nous le donnons sous toutes réserves et prions nos lecteurs de le prendre avec... une pincée de sel.

Le cœur de Louis-le-Grand avait été déposé dans l'historique Abbaye de Saint-Denis, près Paris, où furent ensevelis tous les rois de France, avant la Révolution, pendant huit cents ans. Là, on conservait tous les cœurs, à part, dans des urnes.

En 1792, au paroxysme de la Révolution, la foule envahit l'Abbaye, brisa quelques cercueils et dispersa aux quatre vents les ossements de plusieurs rois. L'un des sans-culottes emporta l'urne d'argent contenant le cœur de Louis XIV et la vendit au comte Harcourt, un pair anglais des plus excentriques, qui se trouvait à Paris, en ce moment. Le fils de ce comte était par aventure l'ami du doyen William Buckland, de l'Abbaye de Westminster, qui était à la fois un brillant ecclésiastique et un grand savant.

Or un jour que le chanoine recevait à sa table quelques amis, Lord Harcourt emporta avec lui le cœur du Roi, dans son urne d'argent, dans le but de le montrer aux convives.

Réduit à la grosseur d'une petite noix, le cœur fit le tour de la table, passant de main en main. Mais le doyen ne s'aperçut pas de ce qui exci-

tait la curiosité de ses convives. Il était d'ailleurs d'une distraction légendaire. Au moment où le sommelier lui emporta le cœur du grand Roi, le chanoine était à s'entretenir avec ses voisins de l'âge jurassique. Prenant le cœur qu'on lui présentait pour une croûte de pain, il le prit et l'avalait. Le sommelier n'eut pas l'audace de le retenir. L'étiquette l'en empêchait. Le chanoine mourut quelques jours plus tard, de troubles intestinaux, et fut enterré dans la crypte de son abbaye. De sorte que, d'après le même écrivain, le cœur de Louis XIV reposerait dans la dépouille de ce chanoine, entre les murs de l'Abbaye de Westminster.

Les historiens de la Révolution française rapportent que plusieurs des autres cœurs, volés à Saint-Denis, furent vendus ultérieurement à des artistes qui prétendaient s'en servir dans leurs mélanges de couleurs sur leurs tablettes... Voici pourquoi.

On sait que les couleurs des vieux maîtres avaient une durabilité et une beauté inconnues de nos jours. Les secrets de leur composition se perdirent à l'époque même de la Révolution. On pensa que les artistes des premiers siècles se servaient pour marier leurs couleurs de cœurs humains et d'autres substances aussi extraordinaires. Le cœur de l'homme fournissait, prétendait-on, une teinte particulièrement riche. Quelques chroniqueurs vont jusqu'à dire que les peintures de David, d'Ingres et de plusieurs autres artistes de la révolution et de l'ère napoléonienne auraient été faites à l'aide de certains cœurs humains. Doit-on croire cela ? Il nous semble que non.

Et que n'a-t-on pas dit encore du cœur de Napoléon 1er ?

Le docteur Raspail, petit-fils du célèbre physicien, qui a donné son nom à l'un des plus beaux boulevards de Paris, situés sur la rive gauche, et le docteur Augustin Cabanès, médecin et historien français, auteur de plusieurs ouvrages médicaux et littéraires, dont entre autres "Napoléon jugé par un Anglais", "Les morts mystérieuses de l'Histoire", auraient, paraît-il, trouvé la preuve que le coeur d'un mouton fut substitué à celui de

Ces rats auraient dérobé le coeur de l'Empereur alors qu'on faisait les préparatifs de son inhumation. Les gens de son entourage, honteux de n'avoir pu prévenir cette horrible chose, pour éviter un scandale et la colère de leurs compatriotes, s'empressèrent de mettre à la place du coeur de Napoléon celui d'un mouton.

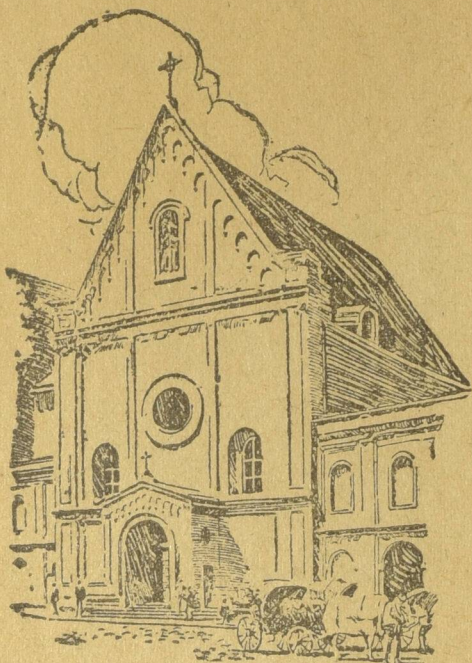
Le docteur Cabanès a étudié particulièrement les épisodes les plus obscurs et les plus étranges de la Révolution française et de la période napoléonienne.

Le docteur Charles Thomas Carswell, dans ses "Mémoires", raconte le même fait. Ce médecin prit part à l'autopsie de l'Empereur. Nous lisons dans son journal, à la date du 6 mai 1821, le lendemain de la mort de l'Empereur :

"Le docteur Antommarchi, assisté par le docteur Charles Thomas Carswell, fit l'autopsie de Napoléon. Ils furent occupés par ce travail, la nuit entière. Quand ils revinrent dans la chambre, le lendemain matin, ils s'aperçurent que le coeur avait été mangé par les rats. Ils le remplacèrent par celui d'un mouton, tué sur le champ."

Les observations d'un officier anglais, le capitaine J. Edmond Alexander, qui monta la garde auprès de la dépouille de Napoléon, rapporte aussi que quelque chose d'étrange dut se produire dans la nuit qui suivit l'autopsie. Les généraux de la suite de Napoléon le prièrent de sortir, sous un prétexte futile. Cet officier s'apercevant que ces gens tenaient beaucoup à le voir sortir eut des soupçons. Ce n'est que plus tard qu'on lui dit que le coeur de Napoléon avait été perdu, de quelque façon.

Le coeur de Napoléon fut rapporté de Sainte-Hélène en 1840 par le Prin-



La petite église des Capucines, à Vienne.

Napoléon, dans l'urne aujourd'hui déposée aux Invalides. Nous ne faisons naturellement que rapporter la chose, convaincu que le contenu de l'urne devant laquelle se prosternent tant de visiteurs aux Invalides est bien le propre coeur du grand Bonaparte.

Ces deux médecins rapportent donc que le coeur de Napoléon aurait été volé et mangé par des rats, à Sainte-Hélène.

ce de Joinville, fils du roi Louis-Philippe, et enseveli sous le dôme des Invalides. On garda le cercueil dans lequel il avait été enterré dans son île, mais on l'enferma dans quatre autres bières, en fer, en acier, en cuivre et en ébène.

Ce dernier cercueil d'ébène est enfermé à son tour dans le sarcophage que l'on voit, lequel est fait de porphyre sibérien. Mais l'étrange mystère du coeur de Napoléon n'est pas encore éclairci.

Les coeurs des souverains anglais sont, pour la plupart, à l'Abbaye de Westminster. Parmi ceux-là, les coeurs de la reine Anne, de la reine Marie, du roi Guillaume III, de Charles II, de la reine Elisabeth.

Quant au coeur de Richard Coeur de Lion, il se trouve sous sa statue, dans la cathédrale de Rouen, capitale de la Normandie.

Les corps des rois du Portugal sont placés dans un grand cercueil, déposé sur un magnifique piédestal. Le couvercle de ce cercueil est en verre, de sorte que la figure et tout le corps du cadavre peuvent être vus par tous les visiteurs.

Tous ces monuments de rois et de princes se trouvent dans la crypte du Panthéon de Lisbonne. Les figures de ces rois ont subi diverses transformations. Il en est à qui la barbe a poussé très sensiblement depuis leur mort...

—o—

OH! CES BELLES-MERES

On peut dire que l'antagonisme du gendre et de la belle-mère, malgré l'abus qu'on en a fait, est toujours d'actualité. Un procès récent, qui vient d'être plaidé dans le grand-duché de Luxembourg, mérite d'être

rapporté, car il ajoute un chapitre original à la longue histoire des démêlés familiaux.

Donc, dans cet excellent pays, un gendre et une belle-mère, bien qu'ils n'eussent pas le même domicile, et fussent séparés, au contraire, par un nombre respectable de milles, s'entendaient... comme chien et chat. Un jour, le gendre reçut un télégramme ainsi conçu: "Belle-mère décédée. Enterrement mardi à 4 heures."

Aussitôt, le brave homme commanda des habits de deuil et, sans rien marquer de sa satisfaction, se précipita à la gare. Là, tout ahuri, il tombe nez à nez avec sa belle-mère, vivante et bien portante. C'était elle-même qui avait envoyé le télégramme pour faire une plaisanterie à l'être exécré. Mais lui ne l'entendit pas de cette oreille. Il avait fait des frais, il avait perdu son temps. Il voulut un dédommagement et assigna l'auteur de la plaisanterie devant le tribunal.

—Pourquoi, dit le juge, avez-vous envoyé cette dépêche?

—Pour faire plaisir à mon gendre, répliqua la dame avec un sourire pincé. Je pensais, en lui annonçant ma mort, lui causer une grande joie!

—Oui, mais c'est une fausse joie! riposta l'autre, puisque vous vivez toujours. J'ai subi un préjudice moral en plus des dépenses inutiles que j'ai faites.

Et, pour ce motif, la belle-mère amie des plaisanteries macabres, fut condamnée à \$100 de dommages-intérêts.

—o—

La bienveillance est une des parures de la beauté; rien n'enlaidit une jolie bouche comme un sourire moqueur.

L'HORRIBLE EXPERIENCE

Une anglaise de la haute société est la première femme à faire une descente dans les eaux, revêtue du scaphandre. Son coup d'essai faillit lui être fatal. Ce qui se passa pendant l'heure que dura son plongeon.

Une dame de la haute société anglaise fut certainement la première à revêtir la lourde carcasse du scaphandrier et à faire une descente dans les profondeurs de la mer. Lady Muir Mackenzie, veuve de l'ancien gouverneur de Bombay, se trouvant un jour dans l'archipel de Bahama, voulut à tout prix, en dépit de tous les conseils qu'on lui donna, plonger dans l'océan, revêtue d'un scaphandre.

Mais mal lui en prit et ce n'est pas de sitôt qu'elle recommencera cette expérience. Vous verrez plus loin ce qui advint à cette grande dame audacieuse. Une fois descendue dans la mer, au bout du câble qui la retenait, elle fut prise, comme un animal sauvage dans une trappe, dans une crevasse d'un banc de corail, cela à quarante pieds de la surface de l'eau. Elle fut sauvée, au bout d'une heure d'horribles souffrances physiques et mentales, par un plongeur qui réussit à briser la botte de plomb qui tenait son pied emprisonné.

Lady Mackenzie a une réputation de bravoure internationale. Elle chassa déjà le tigre et l'éléphant aux Indes et fit partie de nombreuses expéditions de chasse dans l'intérieur de l'Afrique.

Elle ne pensa pas cependant mettre le comble à ses aventures quand elle fit halte dans le petit port de Nassau, archipel de Bahama. Un jour qu'elle se promenait avec quelques amies sur les flots de l'océan, dans une embarcation vitrée, et qu'elle pouvait admirer les formations de corail, à travers l'eau transparente, elle eut l'idée de voir de plus près cette luxuriante végétation maritime.

Le lendemain, elle se mit à la recherche d'une équipe de plongeurs pour l'aider à mettre son projet à exécution. Les scaphandriers professionnels se montrèrent aussi peu enthousiastes que ses amies et refusèrent d'abord énergiquement de se prêter à ses desseins.

Ils lui remontrèrent qu'aucune femme n'avait encore endossé le scaphandre, que la chose offrait de multiples dangers et demandait une force plus qu'ordinaire. Mais elle ne voulut rien entendre et ces hommes durent céder à ses instances.

On arrangea la chose pour le lendemain. Le jour venu, Lady Mackenzie se retrouva sur une barge avec six scaphandriers et six auxiliaires, barge qui fut ancrée à un endroit creux de quarante pieds, au-dessus même des bancs de corail.

Le scaphandre que l'on donna à cette femme pesait plus de cent livres et l'un des hommes en revêtit un semblable, en cas de danger, l'Anglaise voulant à tout prix qu'on la laissât descendre seule.



Après avoir fait vingt pieds, elle fit signe qu'on donnât de la laisse, grâce à un signal convenu, et descendit ainsi lentement jusqu'à quarante pieds, les hommes d'en haut faisant toujours marcher régulièrement leur machine pneumatique, de façon à ce que la transition d'une pression forte à une pression plus forte ne fût pas trop violente. Malgré cela, dit-elle plus tard, les oreilles lui tintaient et elle éprouvait des douleurs aux yeux et dans toute la tête, douleurs qu'éprouvent tous ceux qui descendent à plus de vingt-cinq pieds. Mais ce malaise disparut bientôt.

Pendant un certain temps ensuite, tout alla bien. La mer était douce et les machines pneumatiques fonctionnaient merveilleusement. Lady Mackenzie prit bien vite le tour de se mouvoir à son aise dans son armure. Pendant près d'une heure, elle se promena dans ces banes de corail, au milieu de forêts de joyaux, de poissons aussi beaux que les plus riches oiseaux colorés. De temps à temps, elle donnait un coup sur sa corde pour montrer que tout allait bien et elle voulut finalement lancer le signal du départ. Pour cela, elle se tourna dans la direction de la barge et en se tournant de la sorte, son pied s'emprisonna dans une crevasse d'un banc de corail. Elle fit de vains efforts pour se déprendre de là, mais son pied ne venait pas, lui causant au contraire de cruelles souffrances.

La frayeur la saisit. Elle se mit sur les genoux et du mieux qu'elle put, de ses mitaines de cuivre, elle essaya de se tirer de cette épouvantable situation. Elle était prise dans une trappe. La fissure du récif qui l'emprisonnait ne voulait à aucun prix rendre sa victime.

Elle eut peur de se noyer. Mais ce qui l'effrayait davantage étaient les requins qui, la voyant immobile, se rapprochaient d'elle. Une sèche énorme lança même un de ses tentacules dans la direction de la jeune femme. Mais elle agita les bras et le monstre se sauva au loin.

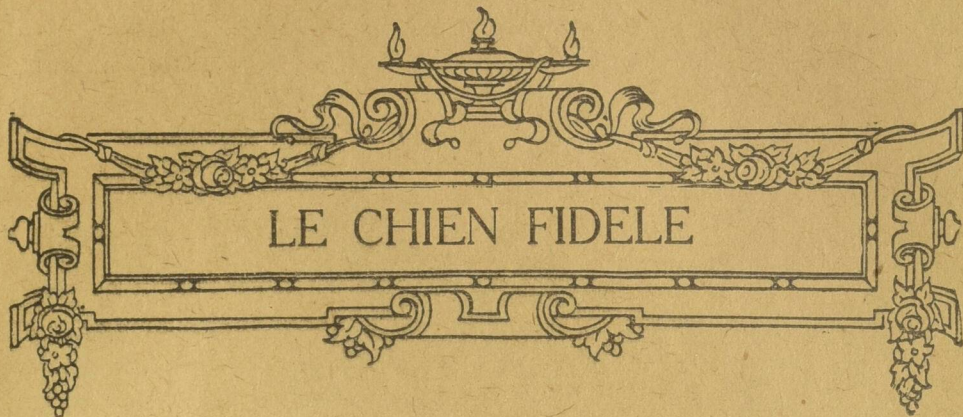
Elle agitait tout le temps sa corde avec frénésie et rien ne venait. Les hommes pourtant sur la barge faisaient diligence. Bien qu'elle n'eût pas donné le véritable signal pour se faire tirer, ils se mirent à la hisser, mais rien ne montait. Ils se rendirent compte alors que la femme était prise au fond de la mer ou que la corde était rompue.

En une seconde, un scaphandrier était descendu qui la rejoignit aussitôt et qui vit en un coup d'oeil toutes les difficultés de la situation. Il essaya de la tirer de la crevasse et ne le put. Lui faisant signe alors d'attendre, il remonta à la surface et en revint au bout de dix minutes avec un tourniquet qu'il attachait très serré autour de la jambe de la jeune femme. Alors, avec un gros couteau, il coupa la chaussure et le pied de Lady Mackenzie se trouva libre.

Elle était presque sans connaissance quand on la monta, mais elle eut quand même la force de sourire aux hommes et de leur dire que tout allait bien. Bien qu'elle n'eût pas à souffrir sérieusement de cette horrible expérience, elle se jura bien cependant de ne jamais la recommencer.

—o—

L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.



Deux hommes prétendaient être propriétaires d'un fort beau chien que l'un alléguait avoir perdu et l'autre acheté de bonne foi, ignorant qu'il eût été volé ou égaré.—Le chien en litige tranche la question en se précipitant sur les genoux de son véritable propriétaire.

Ce n'est pas à tort que l'on vante la fidélité et l'attachement du chien, notre ami le plus incorruptible et le plus reconnaissant. La nouvelle que nous allons raconter et qui sert de corollaire aux articles doublement instructifs et divertissants que notre collègue Albert Pleau a donnés récemment à la "Revue Populaire", est une preuve de plus des qualités exceptionnelles dont est animé le "cœur" des chiens.

Le chien dont il est ici question appartient à une belle race ; c'est une bête dont la généalogie est établie et dont le prix se discute âprement entre connaisseurs, mais le caniche le plus laid, le plus gâleux eût fait tout aussi bien. La valeur, disons morale, des chiens n'est pas affaire d'éducation ou de naissance. Toutes ces bêtes, hormis peut-être quelques races, très rares cependant, sont douées des mêmes belles qualités que nous regrettons de retrouver si peu souvent chez l'hom-

me. Dans l'espèce, c'est un chien blanc, à poils longs et soyeux, d'une taille une fois moins forte que celle du coolie—connu généralement sous le nom d'Esquimau—qui fait les frais de cet article.

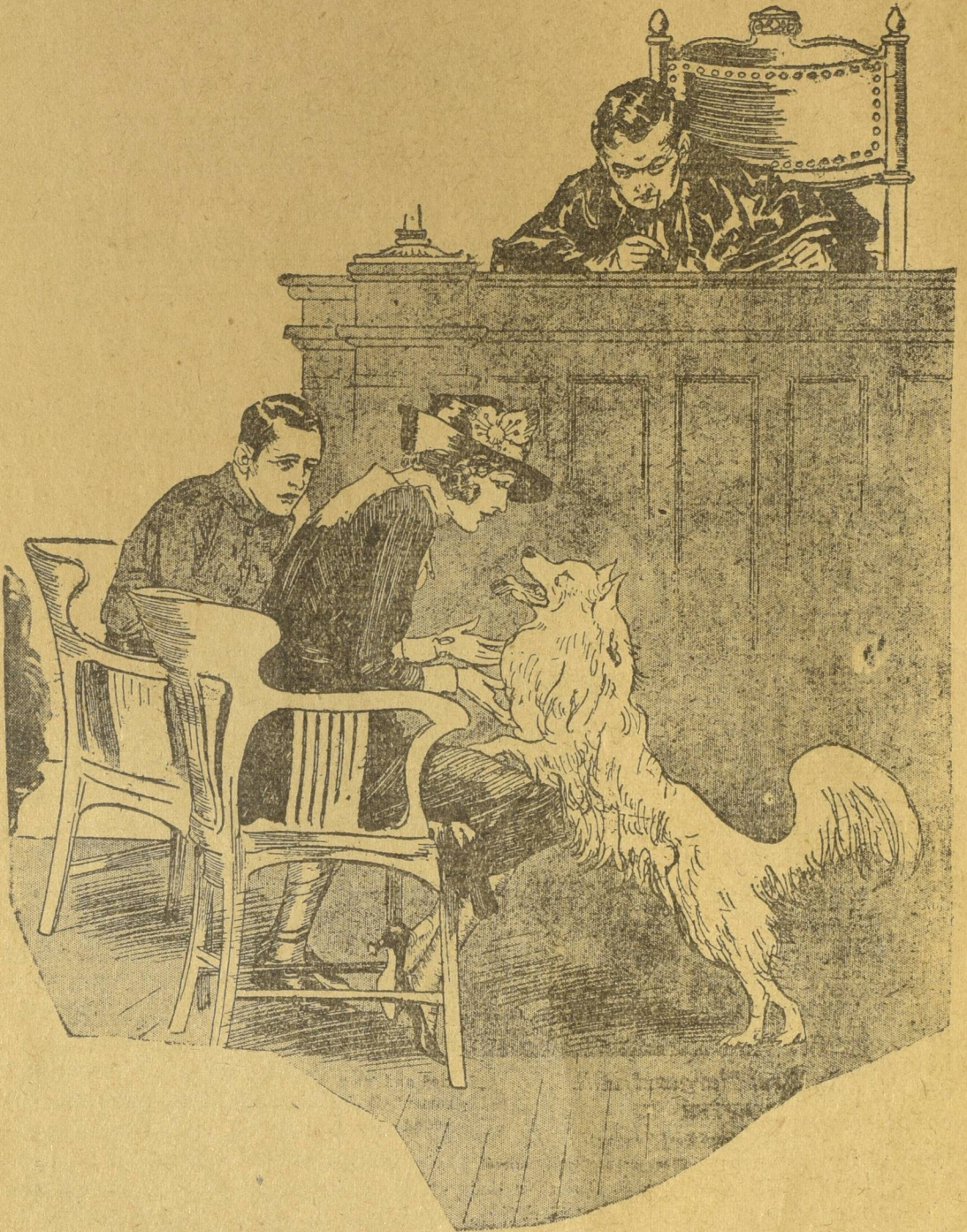
Deux hommes réclamaient sa possession. L'un alléguait l'avoir acheté d'un "commerçant trafiquant en pareilles matières", pour nous servir du texte légal, puis l'avoir perdu ; l'autre déclarait en avoir toujours été en possession, avant même que le plaignant l'eût perdu.

Les preuves apportées par les deux parties étaient aussi fortes les unes que les autres.

La poursuite était représentée par le propriétaire n° 1, sa femme et sa fille ; la défense par le prétendu propriétaire n° 2 et de nombreux témoins.

Comment trancher cette question ? Le juge qui présidait le tribunal fut subitement inspiré d'une idée merveilleuse. Pendant l'audition du procès, le chien en litige était resté dans le cabinet du juge. Il le fit venir et le jeta sur le parquet entre les deux prétendus propriétaires. Au chien à choisir son maître !

Celui-ci, un peu estourbi d'abord, recouvra bientôt son sang-froid et se



mit à regarder attentivement de ses beaux gros yeux ronds les adversaires en présence. Il reconnut d'abord le propriétaire n° 2, l'accusé, et ne lui

marqua aucun témoignage d'amitié bien expressif. Mais, ayant tourné la tête de l'autre côté, il se mit à japper et à agiter la queue. En un bond, il

était sur les genoux de la femme du plaignant, lui prodiguant ses caresses et se frôlant ensuite contre les jambes du monsieur et de la jeune fille. Comme l'a dit un jour un doux humoriste: "Il y a une chose au monde qui ne s'achète pas, c'est l'agitation de la queue d'un chien!"

Ainsi pensa le juge qui adjugea immédiatement le chien à la poursuite, disant que le chien avait fait son choix—avait par contre tranché la question, que le chien n'avait pu se tromper.

Le procès ne pouvait naturellement s'arrêter là, la défense ayant fait des frais pour ce chien et l'ayant acheté de bonne foi.

C'est pourquoi, en vertu de l'article 1489, qui porte que "si une chose perdue ou volée est achetée de bonne foi dans une foire, marché ou à une vente publique, ou d'un commerçant trafiquant en semblables matières, le propriétaire ne peut la revendiquer sans rembourser à l'acheteur le prix qu'il en a payé."—la poursuite doit payer au débouté la somme de \$75, prix déboursé pour le chien.

Il est fort peu probable que ce jugement—prononcé en quelque sorte par un chien—fasse autorité et crée un précédent. Qu'importe, il est aussi équitable que beaucoup de ceux que rendent chaque jour les bons juges, se basant pour cela sur un ramas de lois compliquées.

—o—

Les yeux des femmes ont tué plus de célibataires que tous les poisons les plus violents réunis.

—o—

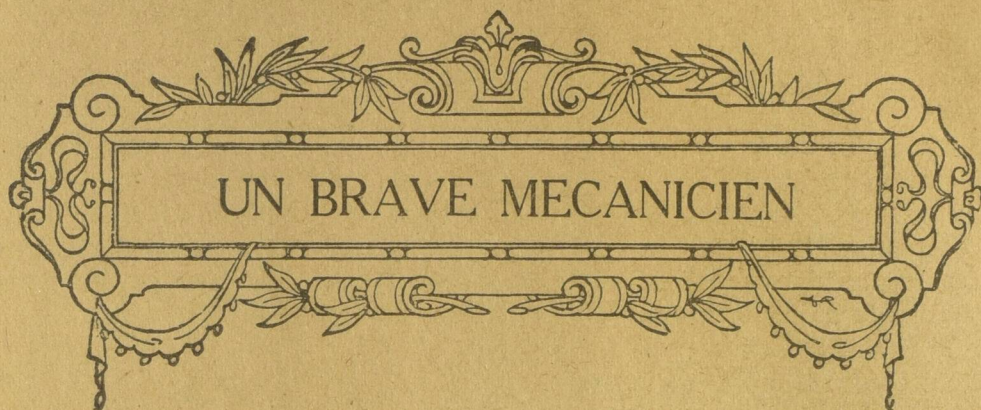
La femme est, chez les sauvages, une bête de somme; dans l'Orient, un meuble et chez les Européens un enfant gâté.

LE PARTI DES CHEVEUX

Comme il n'y a plus nulle part de partis politiques, étant entendu que tous sont morts de la guerre, et comme cependant les hommes ne peuvent se passer de se différencier par quelque chose, est-ce que nous n'allons pas finir bientôt par nous grouper selon la couleur de nos cheveux?

C'est du moins l'exemple que nous donnent des femmes, des Américaines, qui, avec un à-propos surprenant, se sont, si l'on peut dire, attachées par les cheveux, en vue d'éviter les crépages de chignon. Ces dames, qui ont toutes la chevelure dorée, ont fondé le club des... rousses—ou plutôt car il faut appeler la chose par son nom la ligue des femmes rousses. C'est une idée—on peut dire tirée par les cheveux. Aussi n'y a-t-il guère que l'idée pour l'heure, car la nouvelle association n'a pas pris la peine de préciser ni son but ni ses intentions. Assurément, elle fera de très bonne besogne—ou de très mauvaise, s'il est vrai, comme on le prétend, que les roux sont tout bons ou tout mauvais. Mais quelle besogne? Vous verrez que l'on finira par apprendre qu'il s'agit de conquérir le Sénat américain, ou la succession du père Harding.

C'est alors que les choses se gâteront. Les blondes, les brunes et les grises ne peuvent admettre que seules les rousses fassent de la politique. Toutes les dames donc, finiront par se prendre aux cheveux. Et il se pourrait que la paix ne soit durable parmi elles que le jour où elles se seront toutes arraché leurs chevelures. Le tour des hommes viendra tout aussitôt. Et ce sera, à ce moment, qu'on se félicitera d'être chauve...



Comment une fillette de quatre ans fut sauvée de la mort par un mécanicien qui, en s'accrochant d'une main au chasse-pierres de sa locomotive, la ramassa de l'autre sur la voie.—Tous deux roulent dans le remblai.—Les phases de ce sauvetage émouvant.

La petite station de Saint-Michel des Collines est perdue dans la riche vallée des Laurentides. C'est une bien petite station où le train n'arrête que sur commande, quand un voyageur demande à y monter ou à en descendre. Le chef de gare se met sur le quai et agite un fanion rouge quand, par extraordinaire, un habitant de l'endroit se paye un petit voyage. Le train stoppe une minute et repart aussitôt, l'habitant étant tout fier d'avoir fait arrêter un train entier pour lui tout seul.

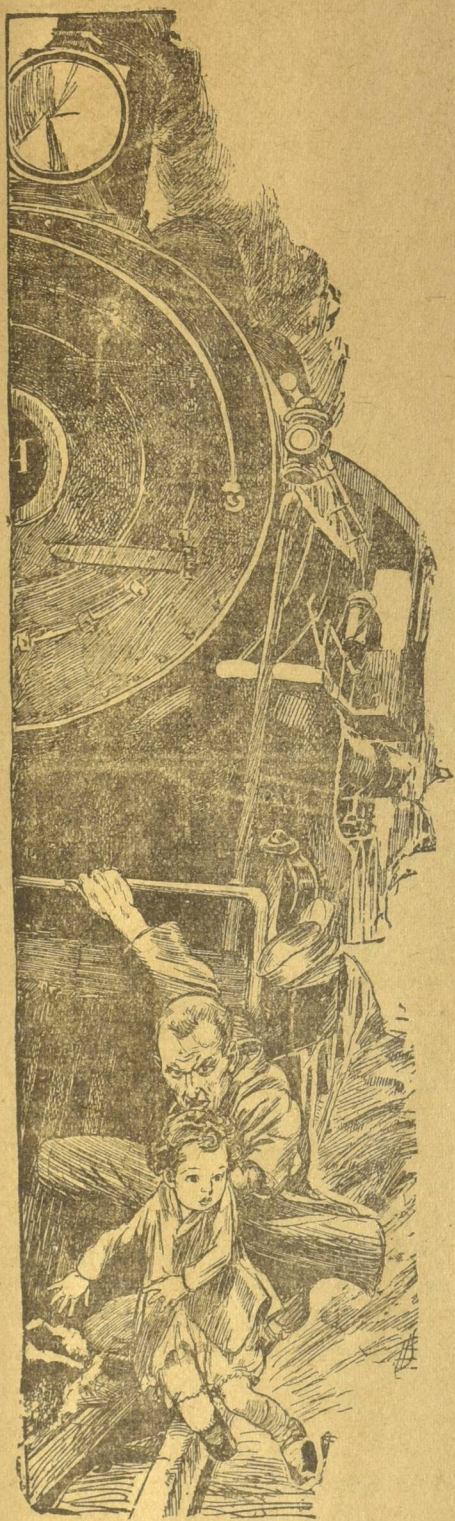
Par contre, quand le mécanicien de la locomotive ne voit pas s'agiter le petit drapeau, il met à la troisième vitesse et prend son élan pour monter une côte qui se trouve à quelques arpents de la station. Au faite de cette côte, se trouve un petit cottage qui appartient à une famille de fermiers enrichis, les Brisebois.

Le bruit des trains ne les dérange pas du tout; au contraire, c'est à les voir passer que les deux petites Brisebois, Antoinette, quatre ans et Adèle, deux ans, trouvent leur plus grand plaisir.

Leur grand-père fut dans son temps le doyen des cheminots, ayant été pendant quarante ans, mécanicien à l'emploi du Pacifique Canadien. De sorte que les deux enfants n'ont jamais entendu parler d'autres choses que de veaux, vaches, cochons, couvées... et locomotives.

Or, un samedi après-midi, il n'y a pas bien longtemps, un rapide passa à Saint-Michel des Collines, vers trois heures. Il ne se trouvait pas dans ce train un seul voyageur qui voulut en descendre, non plus qu'à la station un seul voyageur qui voulut y monter. Le mécanicien mit donc à la deuxième vitesse, soit vingt milles à l'heure environ, pour prendre son élan. Penché jusqu'à la ceinture en dehors de sa locomotive, il regardait devant lui. La route était libre. A trois cents pieds se trouvait le cottage des Brisebois qu'il saluait toujours au passage.

Là, au moment où s'élançait le train pour monter la côte, il aperçut une tache blanche sur la voie. Cette tache,



une robe de fillette, s'étendit sur le rail. La petite fille s'amusait le long de la voie; elle s'était accrochée dans le rail et était tombée sur un dormant. A mi-chemin entre le corps de la fillette et le cottage, une femme qui courait à toutes jambes s'arrêta tout à coup, regardant avec horreur venir le train en même temps que la robe blanche sur la voie ferrée.

"Mon Dieu, c'est la petite Adèle!" s'écria le mécanicien qui connaissait très bien tous les habitants de la voie.

Il ramena en vitesse son papillon et le ferma complètement; il appliqua les freins. Un choc violent s'ensuivit et les voyageurs le subirent dans tous les wagons. Mais le train ne s'arrêta pas pour cela, il allait encore à une petite allure. "Il ne stoppera pas à temps, se dit le mécanicien, et cette pauvre enfant sera écrasée."

Que pouvait-il faire de plus pour la sauver?

Une idée lui traversa rapidement la tête qu'il mit tout de suite à exécution, sans songer un instant au danger qu'il allait courir. Il sortit de sa cabine, marcha le long de la locomotive et arriva ainsi au chasse-pierres. Se tenant à celui-ci de la main gauche, il se pencha complètement en avant et attendit que le train arrivât pour la saisir par la robe et la hisser jusqu'à lui. Il se releva, son fardeau dans les bras, l'enfant était sauvée. Mais, à ce moment, la force lui manqua, il ne pouvait plus tenir la barre du chasse-poussières. Il allait tomber, l'enfant dans les bras. Une seule chose restait à faire, sauter sur le côté de la voie, et il sauta. Et il retomba sur ses pieds à une verge en avant de la locomotive, sur la voie même. Le train avançait toujours. Il n'avait à ce moment aucune chance de se sauver, mais il pou-

vait faire échapper le bébé à la mort et il le lança sur le remblai. Puis, il ferma les yeux, attendant la mort.

Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour se retrouver avec l'enfant au bas du remblai. Il vit son train s'arrêter seul à quelques cents pieds de là et ne ressentit de la douleur que dans les jambes.

Les voyageurs descendirent du convoi et se rapprochèrent du groupe pour leur porter secours. L'enfant n'était aucunement blessé; le brave mécanicien seul dut être transporté dans un wagon où un médecin qui se trouvait sur le train lui prodigua les premiers soins.

Les autorités de la compagnie apprirent l'exploit de leur mécanicien, le félicitèrent et le récompensèrent comme il le méritait.

— 0 —

LA VIE DES TROUPEAUX DANS LES PAMPAS D'ARGENTINE

Ce sont, dans l'immense "pampa", d'immenses prairies où se pressent d'immenses troupeaux.

Taureaux, boeufs, vaches, veaux, génisses, tout ce bétail bruyant — parqué dans de vastes espaces enclos d'"alambreras" (treillis en fil de fer qui se paie à raison de \$200 pour 19 arpents), — vit ainsi à l'air libre, d'un bout de l'an à l'autre bout, subissant les soleils de feu, les pluies qui ruissellent et les orages fous. Jamais on ne les "rentre", comme on dit et comme on fait dans tous les villages du Québec.

Quelles étables, d'ailleurs, pour les tenir, seraient assez grandes?

Des oiseaux alertes, aux plumages jolis, survolent en piaillant, traqués par les rapaces émouchets aux ailes larges, qui planent bas, par couples, et meurent, à deux, criblés de plombs, en menaçant encore de leur bec recourbé de leurs pattes griffues l'homme qui les tira.

D'autres bêtes, cependant, vont et viennent là sans crainte. C'est le putois qui "malodore"; la martre, défiante, ayant fui son ruisseau; c'est la belette, le blaireau, le furet, le grand lièvre de là-bas, ravageur, et même pas comestible, et le puma aussi, ce félin d'Amérique.

Parfois, quelques hommes, des "gauchos", au galop de leurs chevaux et le lasso en bandoulière, traversent le troupeau, avec leurs chiens rapides. Ce sont les gardiens, et c'est ainsi qu'ils gardent.

Des bandes d'autruches, sans panaches celles-ci mais haut perchées et le croupion quasi tondus, s'en vont, claudicantes, en agitant, au bout de leur long col, leur tête qui grimace. Quelques lamas cotonneux, sur un point assemblés, donnent l'impression de personnages importants qui deviseraient ou méditeraient; ils n'ont, d'ailleurs, les graves lamas, qu'une manière de répartie: sur leur "contradicteur", quand ils sont à bout d'arguments, soudain avec force ils projettent un jet abondant de salive visqueuse: la riposte du postillon, comme on eût dit sans doute au temps des diligences.

Tel est le tableau que tous se rappellent avoir vu dans la première scène du fameux film: "Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse".

— 0 —

Faisons-nous forts, car la grande maladie du siècle, c'est la faiblesse.

Les Américains scandalisent Paris

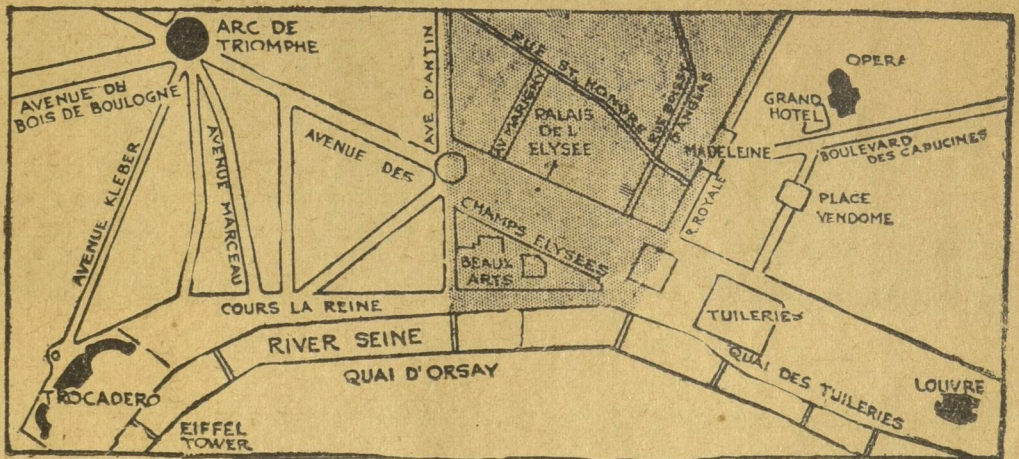
Bien que le divorce soit entré dans les lois françaises, que dans les villes de France, surtout, il soit fréquemment demandé et accordé, les autorités judiciaires de ce pays ont voulu endiguer le flot de "malheureux" époux américains qui viennent faire homologuer leur séparation à Paris, parce qu'il est plus facile de divorcer là qu'aux Etats-Unis.

Les lois françaises, quoique peu rigoureuses en ce qui concerne le di-

le faire prononcer à Paris qu'à Reno, dans le Nevada.

A Paris du moins, elles peuvent attendre patiemment leur sentence, en se promenant le jour au Bois de Boulogne et le soir, sur les grands boulevards, au lieu qu'en Amérique, elles s'abrutissent dans la rue principale d'une petite ville de l'Ouest.

Et les juges français, prétendent-elles, sont si courtois et si sympathiques.. "Aurai-je le plaisir d'entendre



Panorama du VIIIe arrondissement, le plus chic de Paris.

vorce, sont encore moins lâches que les lois américaines et les Français sollicitent le divorce avec infiniment moins d'impudence que ces bons Américains qui décidément ne comprennent que les mariages d'un mois.

C'est un fait maintenant de notoriété publique que les plus grandes dames de New-York vont à Paris pour obtenir le divorce. Elles prétendent qu'il est plus agréable et plus facile de

la déposition de Madame?", serait la formule employée par le juge d'instruction.

Mais, le mois dernier, une nouvelle foudroyante jeta la consternation parmi ces épouses soi-disant malheureuses. Un communiqué des tribunaux français à la presse portait que les autorités judiciaires n'accorderaient plus de divorces faciles aux citoyens américains. Voilà la nouvelle qui alar-

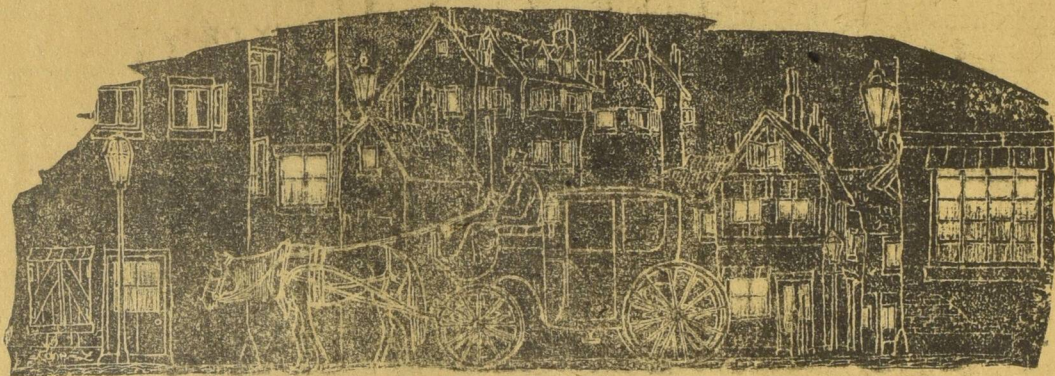
ma si fort ces pauvres dames de la "société", domiciliées momentanément dans la capitale française, où elles attendaient que la cour les libérât de leurs tyrans de maris. On alla aux informations pour savoir si le mal était irrémédiable.

Malheureusement, l'interdiction n'avait été prononcée que dans un arrondissement, sur vingt. Les citoyens américains pourront encore obtenir le divorce à Paris. Les juges des tribunaux parisiens avaient simplement décidé de le rendre très difficile, presque impossible, dans le huitième arrondis-

à leur délicatesse. En effet, dans ce quartier comme au Boulevard Saint-Germain, le divorce est très mal vu, ceux qui les habitent étant des catholiques convaincus et pratiquants, comme savent croire et pratiquer les catholiques de France.

Les mères et les pères craignent avec quelque raison que le voisinage de ces américains gâtent leurs enfants.

Le clergé français fait une guerre sans merci au divorce. Dernièrement, l'abbé Wetterlé, curé de Saint-Philippe du Roule, la paroisse la plus riche



La Butte de Montmartre, la nuit

sement, le plus aristocratique de Paris.

Le huitième arrondissement, qui comporte le quartier de l'Etoile, comprend le Palais de l'Elysée, la résidence du Président de la République; les hôtels particuliers des ministres du cabinet, l'Ambassade anglaise, les châteaux des Rothschilds et de toutes les riches familles.

Tous ces gens, ces aristocrates français sont profondément froissés et "choqués" de voir ces frivoles et tapageuses américaines envahir leur noble et tranquille quartier dans le seul but d'y obtenir un divorce, institution qui répugne à leur croyance religieuse et

et la plus aristocratique de tout Paris dont l'église est aussi petite que Notre-Dame de Lourdes, à Montréal, que ne fréquentent que de grandes dames et des messieurs en chapeaux de soie, disait au prône: "Il semble que nous vivions aujourd'hui dans un monde renversé. Dans l'antiquité, la condition de la femme était l'esclavage. Maintenant, une femme ne reste l'épouse d'un homme qu'aussi longtemps qu'elle lui est physiquement attachée. Cet homme ne lui plaît plus, elle le quitte, avec l'autorisation de l'Etat et en prend un second, et ainsi de suite, à sa guise."

A Paris, on peut demander le divorce pour infidélité, excès, sévices, injures graves, refus de pourvoir et condamnation à l'emprisonnement.

— o —

RUSES D'ARCHITECTES CHILIENS

Les voyageurs qui visitent le Chili ont la possibilité de faire une curieuse constatation. Autour des églises et des monuments religieux, ils aperçoivent toujours des échafaudages, des chantiers de constructions et de réparations, des échelles et des ouvriers en apparence très absorbés qui vont et qui viennent.

Le touriste qui constate ce fait ne peut manquer de s'écrier: "Les églises chiliennes ne sont donc jamais terminées?"

En effet les églises du Chili subissent en permanence des travaux de réfection, mais cela non parce qu'elles sont vieilles ou en mauvais état. En deux mots, voici l'explication:

Le gouvernement chilien a établi une taxe sur les églises, mais cette taxe n'est payable que quand l'église est achevée et que les architectes n'ont plus aucun travail à y faire effectuer. Comme la taxe est élevée, les curés ne tiennent pas à la payer et ils tournent la difficulté en laissant toujours inachevé l'édifice religieux, même ouvert au culte.

C'est une fenêtre dont l'ogive doit être sculptée, c'est un arc-boutant qui nécessite une expertise. Il faut consolider un contrefort, renforcer un pilier, modifier une gouttière, vérifier les conduites d'eaux. Bref, cela dure des années et des années.

Les échelles et les échafaudages ne sont pas très pittoresques, ils gênent

la circulation, mais puisqu'ils sont nécessaires, il faut bien les tolérer. Pour un peu, les architectes chiliens n'hésiteraient pas à imiter Pénélope qui, pour évincer ses prétendants à qui elle avait promis une réponse le jour où sa tapisserie serait terminée, défaisait chaque nuit son travail de la journée précédente. Voyez-vous un architecte démolissant dans les ténèbres ce qui a été fait à la lumière du soleil? Les choses ne sont pas jusque-là au Chili, mais il s'en faut de peu.

— o —

LES CHAPEAUX DE PAILLE

Quel est l'origine du vulgaire canotier? On ne trouve pas trace de ces couvre-chefs légers et pratiques dans l'histoire de la mode en France. On connaît toutes les formes des larges feutres du moyen âge et de la Renaissance, des tricornes et des bicornes de Louis XIV à la Révolution. C'est seulement en 1784 qu'apparaissent les premiers "chapeaux de paille d'Italie" et ce sont les femmes, plus adroites que nous, qui lancent cette mode nouvelle. Il faut même attendre le Second Empire pour la voir se répandre parmi les hommes.

Vers 1855 se fondèrent pour la première fois en Europe de grandes fabriques de chapeaux de paille. Elles se trouvaient presque toutes en Alsace et, après 1870, les grands faconniers transportèrent leurs ateliers sur le versant demeuré français des Vosges. Ce fut donc toujours une industrie très française, et son succès ne fit que croître, malgré la concurrence redoutable que lui fait, depuis de nombreuses années, l'Amérique.

LE RENFLOUAGE DU "LUSITANIA"

Devant l'impossibilité de renflouer complètement le "Lusitania", coulé par un sous-marin allemand, en 1916, un ingénieur américain, si le gouvernement britannique le lui permet, ce qui est peu probable, essaiera de retirer de ses flancs tous les trésors que recèle ce paquebot.

Tous les plans conçus et élaborés pour le renflouement du paquebot "Lusitania" ont été successivement abandonnés, soit que les ingénieurs qui les tracèrent fussent arrêtés par les multiples difficultés que présentait leur exécution, soit qu'ils n'eussent pas le capital nécessaire pour réaliser leur dessein. Il ne s'est pas encore trouvé un seul scaphandrier de taille à repêcher, à tenter de repêcher les trésors incalculables que doit encore receler dans ses flancs le transatlantique battant pavillon anglais qui fut torpillé par les Boches, au large de la côte d'Irlande, en 1916.

Naturellement, les Américains veulent, les premiers, mettre la main sur ce trésor, mais, en dépit de l'optimisme que montrent les journaux yankees, l'ingénieur B. F. Leavitt, de Philadelphie, trouvera plus d'opposition qu'il ne s'y attend, de la part des autorités anglaises. Celles-ci en effet entendent renflouer elles-mêmes le paquebot, quelqu'un de ces jours, et en garder tous les trésors. Leavitt de son côté en réclame d'avance la possession entière et définitive, au cas où il les retrouverait. Il va tout probable-

ment se mettre une belle ceinture... de sauvetage, bien inutilement.

Qu'importe, son plan de renflouement ou du moins, de récupération partielle, est très intéressant et il vaut qu'on l'étudie.

Le scaphandre (type nouveau) que Leavitt a fabriqué à son intention, capable de résister à l'énorme pression d'eau à 300 pieds de sa surface, est muni d'une seule conduite, la pompe d'air étant supprimée. Le scaphandrier trouvera l'oxygène nécessaire à sa respiration normale dans sa carcasse même. D'ailleurs, nous étudierons tout à l'heure la composition intégrale de son scaphandre.

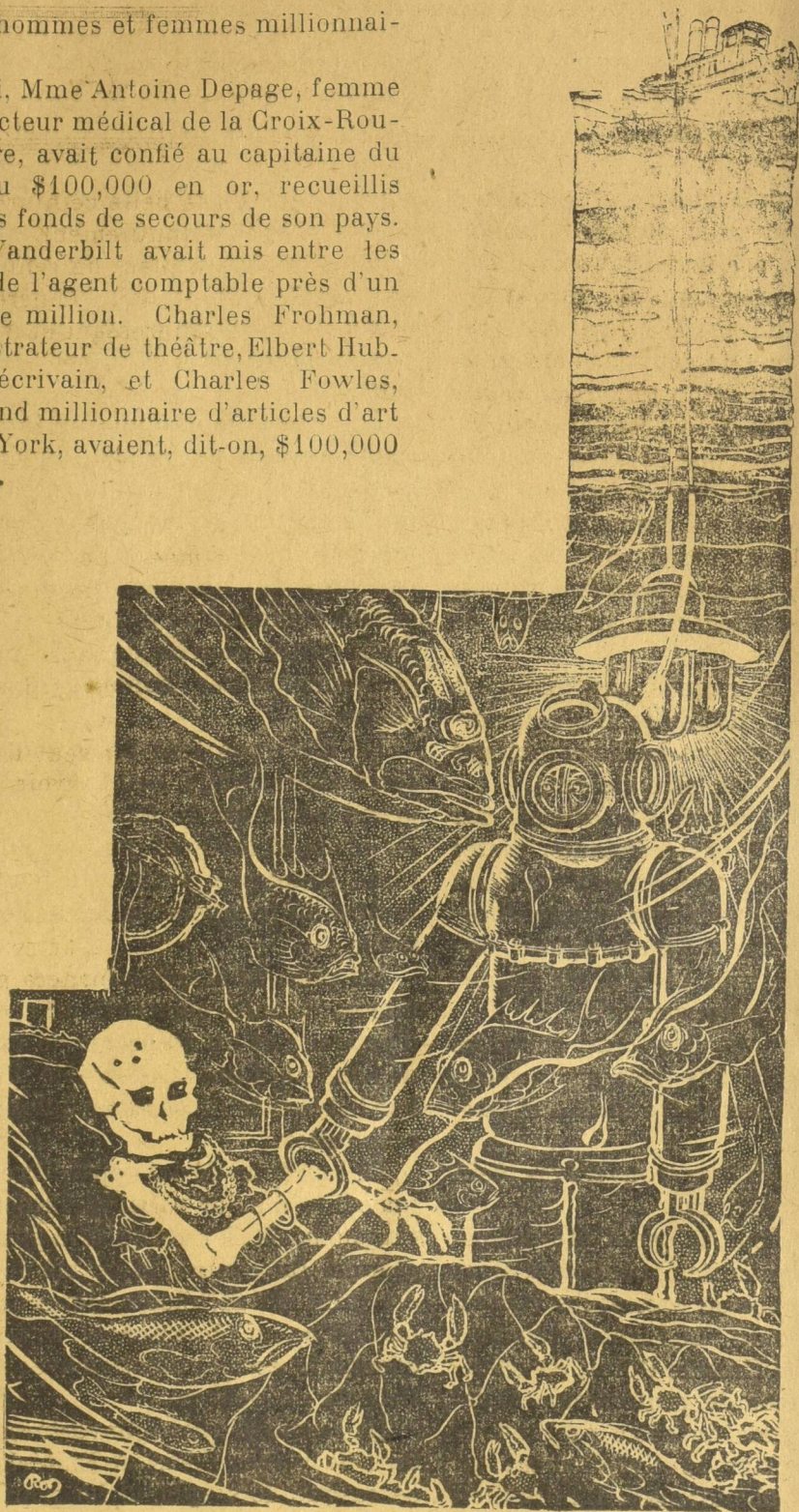
Comment cet ingénieur veut-il procéder? Voilà ce qu'il faut savoir, tout d'abord. Il espère se frayer un chemin jusqu'aux voûtes où sont enfermés les trésors, par le moyen de la dynamite. Les coffres-forts seront alors hissés à la surface par des câbles d'acier.

Cela fait, Leavitt contournera complètement le navire, cherchant ce qu'il pourrait découvrir dans le silence mystérieux des cabines et salons.

Tous les objets de valeur ayant été ramenés à la surface, l'ingénieur se propose de demander alors aux autorités anglaises quel sort il devra faire subir au paquebot. Le renflouera-t-il ou le mettra-t-il en pièces à la dynamite. L'or et les bijoux que contenait le "Lusitania" sont estimés à trois millions de dollars. Comme chacun se rappelle, le paquebot avait une liste énorme de passagers. Parmi ceux-là étaient Alfred Vanderbilt et quarante

autres hommes et femmes millionnaires.

Ainsi, Mme Antoine Depage, femme du directeur médical de la Croix-Rouge Belge, avait confié au capitaine du vaisseau \$100,000 en or, recueillis pour les fonds de secours de son pays. Mme Vanderbilt avait mis entre les mains de l'agent comptable près d'un quart de million. Charles Frohman, administrateur de théâtre, Elbert Hubbard, écrivain, et Charles Fowles, marchand millionnaire d'articles d'art à New-York, avaient, dit-on, \$100,000 chacun.



En plus de ces trésors personnels, le "Lusitania" transportait du fret. Au nombre des marchandises consignées se trouvaient des pierres précieuses au prix de \$160.000, un demi-million en or et \$50.000 en cuivre.

Maintenant, voilà comment l'ingénieur Leavitt, scaphandrier lui-même, descendra dans la mer, si... le gouvernement britannique le lui permet.

Il sera descendu seul dans les eaux, au moyen d'un câble unique. A 200 pieds, il touchera le premier pont du transatlantique, que le pied d'aucun homme n'a foulé depuis sept ans! En même temps que lui descendront trois énormes projecteurs de 300 bougies, en verre, fabriqués expressément pour combattre et alléger la pression de l'eau.

Au fur et à mesure que plongera Leavitt, l'obscurité se fera plus grande et par contre, ces trois projecteurs lanceront des feux plus violents.

En communiquant ses ordres par téléphone (1) à ses assistants, restés sur le bateau, il demandera plus ou moins de corde pour se mouvoir librement et placera la dynamite aux endroits choisis, puis se retirera en dehors de la zone dangereuse.

Il reviendra sur les lieux, toujours accompagné par ses trois projecteurs et descendra dans le trou fait par l'explosion.

C'est alors qu'il se trouvera en plein coeur du "Lusitania".

Toutes les portes ayant été enfoncées par la dynamite, il pénétrera alors dans les cabines de luxe et les voûtes.

La carcasse du "Lusitania" repose à huit milles de Kinsale Point, en Irlande, à 285 pieds de profondeur. C'est en raison même de cette profondeur que tous les plans de renflouement ont été jusqu'ici abandonnés. La pression

normale du corps au niveau de la mer est de quinze pouces au pouce carré. Les scaphandriers ont été jusqu'à présent incapables de travailler et même de se tenir à une profondeur de 150 pieds. Le scaphandre de Leavitt est fabriqué de telle sorte qu'il peut résister à une pression énorme de 220 livres au pouce carré, ce qui représente le degré de pression auquel serait soumis un plongeur à 508 pieds sous les eaux,

Le torse et le casque sont faits d'un seul morceau de bronze manganèse, le plus fort métal connu, étant cinq mille fois plus solide que l'acier. A ce moulage sont attachés des jambes et des bras qui épousent la forme de quatre rouleaux de cuivre, recouverts d'une autre couche de cuivre et de plusieurs autres couches de caoutchouc.

Ce n'est pas tout de fabriquer un scaphandre facile, cela est facile. Le grand point est de faire en sorte que les pieds et les bras gardent une certaine souplesse, suffisante pour permettre au plongeur de les agiter à sa guise.

En plus, le scaphandre, ce qui est une nouveauté, comporte un réservoir d'oxygène et un réservoir de cristaux de soude qui ont la propriété d'absorber le bioxyde de carbone qu'exhale la respiration.

La lourdeur de cet appareil requiert un câble d'acier capable de soulever vingt tonnes. Il est fixé à la pointe du casque. Au centre de ce même câble est joint un fil téléphonique qui doit permettre au plongeur de se tenir en constante communication avec ses assistants du dehors.

Le casque a quatre ouvertures, munies de verres épais. A l'intérieur de ce casque, le scaphandrier peut tour-

ner la tête dans toutes les directions, de façon à voir partout sans pour cela avoir à remuer toute la masse de son appareil. Chaque bras est pourvu d'une paire de fortes pinces, semblables à celles dont se servent les livreurs de glace, contrôlées à l'intérieur par les mains de l'homme.

Quant à la dynamite qui doit jouer un grand rôle dans cette affaire, on sait qu'elle éclate mieux sous l'eau qu'à l'air. C'est une étincelle électrique qui mettra le feu aux poudres.

Et voilà comment seront repêchés tous les trésors du "Lusitania" si ce fameux scaphandrier peut se rendre jusqu'au fond de la mer, à une telle profondeur, et si le gouvernement britannique lui permet de tenter cet exploit et de s'appropriier les richesses que le fameux paquebôt recèle dans ses flancs vermoulus.

— o —

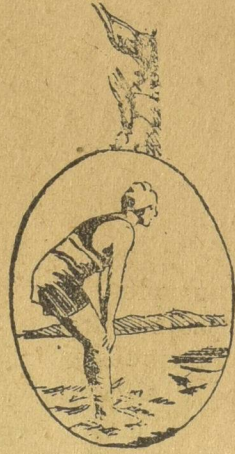
LES FEMMES ATHLETES

Dans un article de la "Revue Populaire", qui date déjà de quelques mois, nous parlions de la culture physique chez les femmes, de ses avantages et désavantages. Nous disions que les sportives amateurs pouvaient faire un usage modéré de tous les exercices, donner de la vigueur et de la souplesse à leurs membres, mais par contre, que les sportives professionnelles ruinaient à la longue leur santé, au lieu de la fortifier.

L'avertissement que nous donnions alors aux femmes, les plus éminents médecins de Londres viennent de le donner à leur tour aux femmes d'Angleterre. "Arrêtez, disent-ils aux sportives professionnelles, vous travaillez à l'extinction de votre sexe!"

Les professeurs de culture physique et de callisthénie forment, *seus* s'en rendre compte, un sexe neutre, ni mâle ni femelle; ils font des champions au détriment des mères.

Aux Etats-Unis, en ce moment, les gymnases ont plus d'importance dans



les universités que les salles d'étude. Ils sont au moins plus achalandés. Chaque université a son équipe ou ses équipes féminines de balle au champ, de hockey, de polo, de ballon, etc. Le type de la femme moderne le plus caractéristique est celui de la femme-athlète.



Nos filles, anglaises plutôt que canadiennes-françaises, sont, spécialement dans les écoles et universités, fanatiques du sport violent mais pas autant, tout de même que leurs *soeurs*

américaines qui en abusent d'une façon formidable.

Les éducateurs et médecins anglais qui ont étudié cette question disent : "A moins que des changements rapides et fondamentaux ne soient apportés dans le système d'éducation physique des jeune filles, le sexe féminin s'éteindra. Dans une génération ou deux, elle aura complètement disparu, laissant la place à une sorte d'homme-masse—à un troisième sexe."

Les jeux auxquels se livrent les jeunes filles affaiblissent ou ruinent complètement les fonctions de la maternité et ont causé des souffrances in-

sent-ils seulement qu'à un troisième sexe, ni mâle ni femelle?

Nous croyons pour notre part en la modération. Les exercices physiques pratiqués avec mesure par les femmes ne peuvent leur faire qu'un très grand bien; l'excès les tuera et détruira leur sexe.

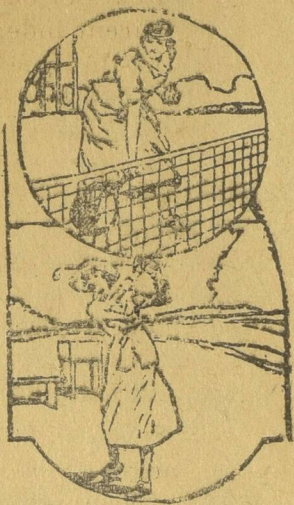
—o—

UNE FEMME AU VATICAN

L'esprit d'indépendance et d'initiative de notre nouveau Pape Pie XI, s'il excite l'admiration des nations anglaise, américaine et allemande, la sympathie des autres lui étant déjà toute acquise, d'un autre côté, froisse un peu les membres les plus âgés et les plus conservateurs du Sacré-Colège. Quand Sa Sainteté annonça à son entourage qu'il allait faire entrer une femme au Vatican, ces bons cardinaux jetèrent les hauts cris: "Mais, Votre Sainteté, c'est aller contre toutes les traditions!" Et Pie XI de répondre: "Eh bien, je commencerai une nouvelle tradition, tout simplement."

Ainsi, la Signora Linda, une bonne vieille femme de 60 ans, est installée en permanence au Vatican. Depuis quarante ans, elle est à l'emploi de la mère du Saint-Père qui voulut à tout prix qu'elle restât sa gouvernante et sa maîtresse de maison. Quand la mère de Pie XI mourut, Signora Linda se retira dans un couvent de Milan.

Maintenant, elle a sa petite chambre tout près des appartements de Sa Sainteté. Elle s'occupe de sa garde-robe et de celle de ses secrétaires, fait ses menus et en surveille la préparation, de façon à ce que tout soit fait dans les goûts de son éminent maître qui, d'ailleurs, sont très simples.



calculables aux femmes, ces années dernières. Des biologistes éminents déclarent que les femmes athlètes s'épuisent, s'énervent et ne peuvent produire qu'une race d'hommes émasculés. Les fameuses athlètes féminines sont généralement stériles, dit-on; plus encore, elles en viennent à prendre les traits des hommes et bientôt seront conformées comme nous.

Toute la question est là. Les sports violents sont-ils nuisibles ou profitables à la femme? Forment-ils des mères fortes et en santé ou ne condui-

LES CAPRICES DE LA FOUDRE

Voilà certes un sujet qui n'est pas neuf. Néanmoins, avec les orages fréquents qui accompagnent les grandes chaleurs de l'été, il revient d'actualité, puisqu'il nous permet d'enregistrer des faits nouveaux qui restent, malheureusement, toujours inexplicables.

Nous sommes dans la période particulièrement propice aux orages, et, de toutes parts, les journaux signalent quelque nouveau méfait de la foudre. Ici, elle tue; là, au contraire, elle est inoffensive; ailleurs, elle semble s'amuser et se livre aux facéties les plus bizarres. Nous en voyons des exemples tous les jours.

Depuis longtemps, de nombreuses observations ont été faites à ce sujet sans qu'on en puisse, d'ailleurs, conclure aucune loi et les faits qui ont été relevés montrent seulement que notre connaissance de l'Univers est encore très incomplète, surtout dans le domaine de l'électricité.

La liste serait interminable de ces faits dont la variété et la bizarrerie déroutent toutes les hypothèses: nous n'avons que l'embarras du choix et nous allons prendre ceux qui nous semblent les plus curieux.

L'abbé Moreux, directeur de l'observatoire de Bourges, raconte qu'une fois, un berger, par imprudence, s'était réfugié sous un arbre pendant l'orage.

Le tonnerre tombe sur lui juste au moment où il se mouche, sans le blesser aucunement: il se contente d'ar-

racher le morceau d'étoffe et "onques" personne ne put le retrouver.

Une autre fois, trois hommes dormaient étendus sous une couverture; la foudre tombe sur le groupe, brûle la couverture et réveille les dormeurs qui constatent avec stupéfaction que l'un d'eux est entièrement tondu et rasé.

Le tonnerre tombe sur un théâtre, tue deux spectateurs et en blesse dix. Les autres s'en tirent indemnes, mais on s'aperçoit aussitôt que le fluide a fondu des quantités de boucles d'oreilles, des chaînes de montre, des clefs, etc. Pickpocket remarquable, il avait même poussé l'audace jusqu'à tailler des diamants.

Ici, la foudre tombe près de deux honorables dames occupées à tricoter et leur subtilise leurs aiguilles; là, ce sont des faucheurs frappés en plein champ; la faux leur est arrachée des mains et projetée à de grandes distances. Dans le même ordre d'idées, on cite le cas d'un jardinier occupé à relever de l'herbe sèche. Le tonnerre survient, lui enlève sa fourche et la transporte cinquante pas plus loin après en avoir tordu les branches en forme de tire-bouchon, admirablement travaillées.

La foudre tombe dans un appartement: sur la table se trouve un chapeau en toile blanche dont le rebord est maintenu par un fil de fer. Survient le propriétaire du chapeau qui veut se servir de son couvre-chef. Mais il constate avec étonnement que le métal du chapeau a disparu. Le

fluide l'a fondu tout en respectant le papier brun qui l'entourait.

D'autres fois, sans respect pour les lois les plus élémentaires de la pudeur, la foudre déshabille complètement ses victimes et brûle leurs vêtements ou les disperse au loin.

En 1902, près d'Ajaccio, le tonnerre est tombé sur une maison où se trouvaient un nommé Pantafoni, sa femme et leurs sept enfants. Le père fut entièrement carbonisé, la femme et quatre enfants s'en tirèrent avec quelques brûlures, deux des fils et une fille furent déshabillés net et leurs vêtements réduits en cendres instantanément.

Parfois, la foudre laisse la victime sur place, dans l'attitude même où la mort l'a surprise. Cardon cite l'un des plus extraordinaires exemples de ce genre. Au cours d'un violent orage, huit moissonneurs prenant leur repas sous un chêne furent frappés tous les huit par un même coup de foudre qui se fit entendre au loin. Lorsque les passants s'approchèrent pour voir ce qui était arrivé, les moissonneurs, pétrifiés soudain par la mort, semblaient continuer leur paisible repas. L'un tenait son verre, l'autre portait le pain à la bouche, un troisième avait la main dans le plat. La mort les avait tous saisis dans la position qu'ils occupaient lors de l'explosion du tonnerre.

Une autre fois, à l'approche d'un orage, un vigneron s'était assis sous un noyer planté au bord d'une haie ; un instant après, quand la pluie eut cessé de tomber et que le tonnerre se fut tu, ses deux soeurs, qui s'étaient mises à l'abri sous la haie, l'aperçurent assis et l'appelèrent pour retourner au travail, mais comme il ne ré-

pondait pas, elles s'approchèrent et le trouvèrent mort.

A côté de ces deux exemples, nous pouvons en citer d'autres plus rares, diamétralement contraires.

Le 8 juillet 1839, la foudre atteignit un chêne près de Triel (Seine-et-Oise) et frappa deux ouvriers carriers le père et le fils. Celui-ci fut tué raide, soulevé et transporté à vingt-trois mètres de distance.

En 1884, à Namur, une femme fut projetée à dix mètres de l'arbre sous lequel elle avait été frappée par la foudre.

Citons aussi le cas de l'artilleur Bernard Robert qui, en permission, au mois d'août 1900, à Brousses, dans l'Aude, fut frappé par la foudre alors qu'il sortait de la maison de son oncle et se vit subitement transporté dans les airs durant une cinquantaine de mètres.

Il se releva sans grand mal, ébloui par l'éclair fulgurant qu'il avait eu devant ses yeux: il n'avait que des écorchures aux mains et aux genoux.

Si la foudre épargne parfois l'homme qu'elle atteint, il n'en est pas de même pour les animaux.

Ceux-ci, d'ailleurs, plus que l'homme encore, attirent le feu du ciel et rares sont les cas où les animaux ne succombent pas à la fulguration. Quand ils ne meurent pas sous le coup ils ne tardent pas à succomber des suites de leurs blessures.

Mais c'est surtout sur les maisons, les métaux, les objets divers que la foudre produit les effets les plus bizarres et les plus fantastiques.

Elle a, on le sait, une prédilection pour les métaux: elle aime particulièrement les clous, les fils de fer, les cordons de sonnette, les tuyaux de plomb, les bijoux qu'elle subtilise

avec une dextérité à nulle autre pareille.

Combien de chaînes de montre, de bagues, de boucles d'oreilles fondues, volatilisées par la foudre sans que les personnes qui les portaient aient éprouvé le moindre mal!

Dans son petit livre sur les caprices de la foudre, où nous avons pris des notes, M. Camille Flammarion mentionne encore plusieurs cas où la foudre a frappé un fusil chargé, fondant les balles et une partie du canon sans mettre le feu à la poudre. De même, les magasins à poudre sont fréquemment atteints par le tonnerre et leur foudroïement est un sujet de remarques fort intéressantes; ils sont parfois épargnés malgré les masses de matière explosive qu'ils renferment.

C'est ainsi qu'en 1755, la foudre tomba près de Rouen, sur le magasin à poudre de Maromme; elle fondit une des poutres du toit, réduisit en petites parcelles deux tonneaux remplis de poudre sans y mettre le feu. Et les magasins contenaient 800 de ces tonnes!

En revanche, en 1769, la foudre tomba sur la tour de Saint-Nazaire, à Brescia. Cette tour reposait sur un magasin souterrain contenant 1 million de kilogrammes de poudre appartenant à la république de Venise. L'explosion lança dans les airs l'édifice tout entier qui retomba comme une pluie de pierres. Une partie de la ville fut renversée, 3,000 personnes périrent.

Nous n'en finirions pas si nous voulions continuer sur ce chapitre. Mais les exemples choisis suffisent amplement.

Bornons donc là cette énumération de faits surprenants auxquels président tantôt la fantaisie, tantôt le ca-

price, parfois la plus macabre facétie, et que l'on n'a pu jusqu'ici qu'enregistrer sans les expliquer, puisque nous ignorons encore les lois qui régissent cette force mystérieuse qui s'appelle l'électricité.

—o—

LES MANUSCRITS DE MASSENET

Ils sont (complétés depuis peu) à la Bibliothèque de l'Opéra, et confiés à la garde vigilante du compositeur Antoine Banès. Or, dans aucun d'entre eux vous ne trouverez la page 13. Elle est remplacée toujours par la page 12 bis, Massenet ayant une superstition indéracinable : la crainte du chiffre 13.

Louis Schneider nous dit à ce propos :

"Jamais le maître n'a consenti à ce que l'une de ses œuvres fût donnée un 13 pour la première fois!... Et vois comme la mort lui fut irrespectueuse et narquoise : elle l'a appelé à elle le 13 août 1912..."

Un autre musicien contemporain de Massenet proclamait :

—La superstition, c'est la religion des imbéciles!...

Voilà qui est bientôt dit; et nous préférons la calinotade d'un illustre inconnu, déclarant :

—Je ne suis pas superstitieux, parce que cela porte malheur!

—o—

La beauté est le premier présent que la nature donne aux femmes, et le premier qu'elle leur enlève.

—o—

Peu de femmes se consolent de la perte de leurs charmes; cesser de plaire, c'est pour elles cesser de vivre.

LES PIEDS DE CENDRILLON

Le plus petit pied féminin de Montréal et de New-York mesurerait 7 pouces $\frac{5}{8}$ et chausserait un soulier de 6 pouces $\frac{1}{2}$. Nous aimons les petits pieds, alors que la statuaire grecque les préférait longs.— Le pied est beau en autant qu'il est proportionné au corps.

Quelle était la pointure du soulier de Cendrillon? Il est impossible de le savoir, le conteur français n'ayant pas voulu entrer dans ce détail trop réaliste à son goût. La donner eût en plus enlever à son conte d'enfants ce qu'il y a de plus mystérieux. Nous savons seulement que c'était le plus petit pied de tous les royaumes d'alentour.

On a fait dernièrement un concours à Montréal, un concours de petits pieds et la gagnante, à qui furent donnés des souliers dorés, pouvait porter n'importe quelle chaussure 12 $\frac{1}{2}$, pointure d'enfant.

Son pied mesure du talon au gros orteil 7 $\frac{5}{8}$; largeur aux doigts de pied: 2 pouces 3-16. Nous donnons avec cet article l'empreinte exacte de son pied. Voyez, chères lectrices, en posant le vôtre sur le sien lequel est le plus petit. Vous avez des chances de pouvoir entrer, vous aussi, dans les souliers dorés de cette nouvelle Cendrillon de Montréal et de New-York. En effet, Mlle MacMillan, de New-York, a le même pied que notre compatriote de Montréal.

Le plus petit soulier que peuvent porter ces deux femmes mesure 6

pouces $\frac{1}{2}$ de longueur et sa semelle a 2 pouces de largeur. Ceux qui s'étonnent de ce qu'un pied humain qui mesure 7 pouces $\frac{5}{8}$, puisse entrer dans un soulier de 6 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur, seront tout aises d'apprendre que ce soulier a un talon français de quatre pouces de hauteur et que cette mesure de 6 pouces $\frac{1}{2}$ n'est qu'une ligne horizontale allant de la pointe du talon au gros orteil.

Mais un petit pied ne veut pas dire forcément un pied parfait, ni même un beau pied, pas plus au point de vue artistique que physiologique. Il n'y a que chez les Chinois que l'on juge la beauté du pied suivant sa petitesse. Depuis de nombreux siècles, les filles des familles nobles et des riches ont, en Chine, leurs pieds ligottés dans le plus bas âge, de façon à produire ces "moignons" que les Célestes appellent des "boutons de rose". Le pied de ces pauvres enfants est ficelé de bandelettes. Le sang se retirant arrête leur grossissement. Au fur et à mesure que les os se développent ils sont pour ainsi dire broyés par ces bandelettes. La douleur qu'endurent ces petits pendant la première année est très aiguë. A douze ans, le pied chinois est formé. On lui enlève ses bandages. Naturellement, la petite chinoise n'est pas capable tout de suite de marcher bien vite. Ce pied nu n'est pas non plus joli à voir—du moins pour les Occidentaux. Mais les Chinois le trouvent au contraire merveilleux.

On explique cette coutume de deux différentes façons. Quand certaines

tribus étrangères s'emparèrent du pouvoir, en Chine, ils attachèrent ainsi les pieds des femmes "conquises" pour les empêcher de se sauver. Ce qui, à l'origine, était un signe d'esclavage devint, dans le cours des siècles, un attribut de noblesse et de richesse.

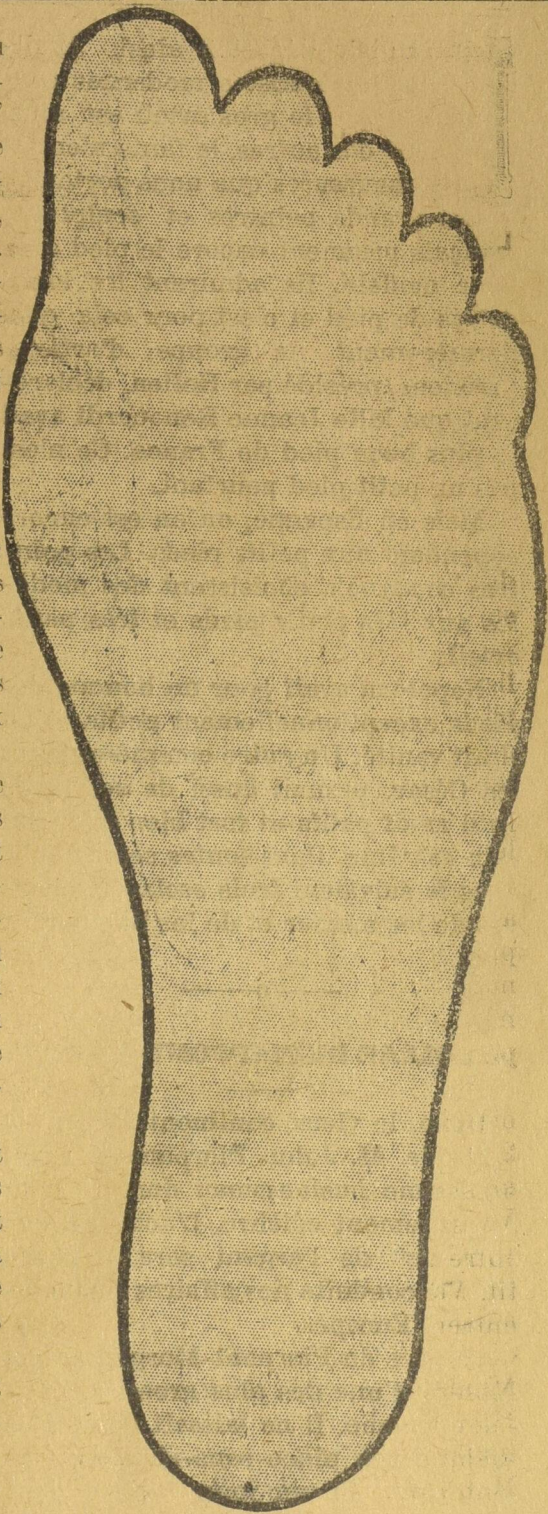
Une autre version veut que ces mêmes vainqueurs, qui avaient l'habitude de rompre ainsi les pieds de leurs enfants pour les garder petits, eussent imposé cette coutume à toute la Chine.

Les anciens Grecs, dont les règles et lois de beauté prévalent encore aujourd'hui, ne pensaient pas grand bien des tout-petits pieds. Du moins ne les prenaient-ils pas en sérieuse considération. Tous leurs monuments de sculpture nous montrent des femmes généreusement proportionnées et aux extrémités plutôt fortes.

Des mesures prises sur les pieds de cinq statues de déesses exposées dans les musées de Rome, Paris, Londres et Berlin donnent une moyenne suffisante. Les femmes grecques chaussaient conséquemment aujourd'hui du 5B. Il en est même plusieurs et parmi les plus connues qui prendraient du 6B. Quant à la Vénus de Médicis, le type parfait de la beauté dans sa maturité, elle irait bien jusqu'à 7B!

Les Grecs naturellement n'avaient pas précisément d'aversion pour les petits pieds en autant qu'ils étaient proportionnés au reste du corps. La proportion, naturellement, est chose ni petite ni grande. Des pieds petits supportent un corps petit.

Mais une chose que ne pouvaient admettre les statuaires Grecs, c'étaient des orteils petits et grossiers. Ils donnaient à leurs statues des orteils longs et écartaient des quatre autres le gros doigt du pied. L'usage



*Profil exact de l'un des plus petits pieds d'Amérique.
Mettez le vôtre sur cette empreinte et comparez.*

de la sandale l'écartait ainsi. D'ailleurs, les anatomistes modernes prétendent que si le gros orteil est ainsi rapproché des autres, la faute n'en est qu'aux chaussures que nous portons.

Les grands peintres et sculpteurs français prennent encore le pied grec pour modèle. Ils admirent les longs doigts de pied et c'est pour cela que, dernièrement, un groupe d'artistes parisiens, présidé par Hellen, déclarèrent que Mlle Jeanne Renouardt avait le plus beau pied de France. Ce n'est pas un petit pied pourtant.

Mais en Espagne, on en est encore cependant aux petits pieds. Les peintres espagnols choisissent des modèles aux très petits pieds et très petits orteils.

Napoléon avait pour un homme des pieds exceptionnellement petits et en tirait vanité. Un autre conquérant, Jules César, prenait aussi de ses pieds qu'il avait petits et fort bien faits, un soin extrême. Dans toutes ses campagnes le suivaient trois esclaves, chargés de les masser et de les baigner.

—o—

LE DOLLAR DE PIERPONT-MORGAN

Donc, le vieux continent a reçu la visite de M. John Pierpont-Morgan, richissime businessman dont le nom est justement célèbre. L'action de ce dictateur de l'argent sera efficace dans la conduite des affaires financières de l'Europe.

Le père du Pierpont-Morgan actuel détenait l'une des plus grosses fortunes du globe. Il ne laissait pas d'être quelque peu pince-sans-rire. On raconte qu'il fit, un jour, insérer dans plusieurs journaux de New-York cette annonce en gros caractères:

"Apportez-moi un dollar. Smith, New-Bond Street, 12."

Le lendemain, on lisait à la même place: "Vous pouvez apporter votre dollar jusqu'à demain."

Et, le surlendemain:

"Si vous n'apportez pas votre dollar aujourd'hui, gardez-le. Demain, ce sera trop tard!"

Un reporter curieux se rendit à l'adresse indiquée. Il rencontra une aimable dactylographe qui se dit autorisée à recevoir tous les dollars qu'on apporterait à M. Smith, mais qui refusa toute explication sur l'emploi qui serait fait de ces dollars.

Le journaliste ne se tint pas pour battu. Il se mit en campagne, soudoya portiers et secrétaires, délia la langue de certains employés et finit par apprendre que M. Smith n'était autre que Pierpont-Morgan. Le facétieux milliardaire avait parié qu'il trouverait à New-York mille "poires" qui consentiraient à lui avancer un dollar sans prendre aucune garantie, comptant sur ce qu'on ne sait quelle agréable surprise.

Dès le troisième jour, douze cents personnes lui avaient remis le dollar demandé. Il est bon d'ajouter que Pierpont-Morgan les remboursa le lendemain. Mais il avait gagné largement son pari.

—o—

LES BONS MENAGES

La jeune épouse.—Pour être franche avec toi, je te dirai que si jamais tu meurs avant moi, mon premier soin sera de te chercher un remplaçant.

Le mari.—Je m'en fiche, je ne suis pas pour me faire de la bile sur les malheurs d'un homme que je ne connaîtrai jamais.

UN ROMAN COMPLET

UN CŒUR FAROUCHE

par JEAN DE KERLECQ

PREMIERE PARTIE

LA JOLIE LAVANDIERE

I

Au bord d'une fontaine

Tandis que l'avocat Félicien Morange sautait avec l'agilité d'un chamois sur les pierres immenses arrondies par les pluies des hivers et le vent des siècles, son ami le lieutenant Augerel, n'avancait que péniblement. Une blessure, reçue à la jambe gauche, dans les derniers mois de la grande guerre, avait laissé le brave officier dans un état d'infériorité physique dont il souffrait sans se plaindre.

Morange, tout à la joie de cette délicate excursion, où l'imprévu ne manquait pas, semblait avoir oublié son compagnon. Pourtant, s'étant retourné un moment, il aperçut celui-ci empêtré dans un réseau de lianes qu'eût envié la forêt vierge.

—Allons! allons! monsieur le héros, dépêchons-nous.

—Un instant! protesta l'officier. Tu me conduis par des chemins impossibles... Autrefois, sans doute, je t'y eusse précédé; malheureusement, l'homme de sport a fait place en moi à l'éclaté. Je m'avoue vaincu... c'est

amer! J'en suis marri, mais ma jambe ne veut rien savoir.

L'avocat, un peu honteux, s'excusa:

— C'est juste... J'oubliais cette blessure. Je suis un sot... Quel dommage vraiment que tu ne puisses t'élever jusqu'ici! Le panorama est d'une beauté incomparable.

—Je n'ai nulle peine à le croire... Le peu que j'en puis découvrir d'ici me plonge dans un océan d'admiration.

—Allons! Donne-moi la main, je vais essayer de te hisser.

—Ces pierres sont glissantes, méfie-toi.

—J'ai le jarret solide.

—Cela ne suffit pas toujours.

—Aurais-tu peur?

Augerel sourit, se rapprocha, enjamba quelques blocs granitiques et rejoignit son ami, l'avocat Morange.

—Tu vois, dit-il triomphalement, je ne suis pas encore aussi mal en point que tu sembles le croire.

Il s'installa commodément sur le rocher, et regarda autour de lui avec une gravité attentive.

A leurs pieds se déroulait la splendeur sauvage de la vallée des Troïerous. La chanson des sources montait des profondeurs du chaos. Une végétation luxuriante envahissait les pierres, en imprécisait le contour, déro-

bait au regard le sol inégal et tourmenté. Le lierre, le lichen, les pariétaires montaient à l'assaut des monstres de granit rose. Les ajoncs, les fougères géantes, les genêts et les bruyères, confondus dans une mer onduleuse de verdure aux tons variés à l'infini, se dressaient orgueilleusement sur le décor fantastique, où la souillure d'un pas humain semblait encore n'avoir jamais pénétré. Des arbres d'essences diverses avaient poussé, au hasard, et s'étreignaient étroitement, garantis du vent de la mer par la hauteur du rempart naturel que formaient les versants du plateau.

Les jeunes gens, tout à leur contemplation, ne parlaient plus.

En face d'eux, parmi la chevauchée des roches bizarrement accouplées ou suspendues, se détachait sur l'écran magnifique de la mer, le petit port de Ploumanac'h; à droite, Notre-Dame de la Clarté, émergeait du village dont les maisons rutilaient de lumière sous le dais royal d'un ciel incomparablement serein. Quelques voiles se battonnaient sur la mer calme avec nonchalance, et le groupe des Sept-Iles éparpillé à l'horizon, buvait toute la gamme des bleus et tout l'or du soleil.

La nature semblait figée dans l'extase. Les arbres n'avaient pas un tressaillement; les hautes herbes, elles-mêmes, s'arrêtaient de frémir.

Les deux touristes sentant la pauvreté du vocabulaire humain, n'osant exprimer leur enthousiasme avec des mots, échangeaient de rapides regards pour retourner aussitôt à leur contemplation. Perché au sommet d'un roc inaccessible à l'homme, un oiseau de proie, non moins immobile que le décor, les observait curieusement. Soudain, d'un terrier dissimulé sous

les pierres deux lapins s'échappèrent, dévalèrent un petit sentier, puis ayant aperçu les jeunes gens, s'arrêtèrent un moment, interrogèrent la lande de leurs petits yeux vifs, et repartirent en grande hâte. Bientôt la tache blanche de leur arrière-train disparut aux yeux des voyageurs amusés.

Le charme était rompu. L'avocat, le premier, se leva:

— Si nous gagnions le bourg du Trégastel par les Troïerous? Je sais, sur le plateau, un calvaire qui mérite de retenir un moment l'attention.

— Soit, approuva Augerel, s'il n'y a pas trop à escalader...

— Non. Nous suivrons certain itinéraire, à peu près inconnu des touristes et qui nous tiendra à l'écart des obstacles.

— Tu as repéré ce pays à fond?

— Je l'ai si longuement parcouru autrefois. Avant la guerre, je venais passer chaque année quatre mois ici. Chaque jour, je partais en excursion. Il n'y a pas un fossé de la lande, pas une haie, pas un ruisseau, que je n'aie franchi. Je connais toutes les pierres par leur nom.

— Un vrai breton, quoi!

— D'adoption, oui.

Et pour bien montrer à son ami qu'il n'exagérât pas, l'avocat Morange avait pris les devants, et se frayait un passage à travers les ajoncs, découvrant la brèche nécessaire sans hésitation, à l'émerveillement du lieutenant.

— Je comprends, remarqua ce dernier, que les chouans aient pu tenir si longtemps en échec les armées de la République: aucun pays—si j'en excepte la Corse—n'est plus propice, à l'embuscade.

— Et tu pourrais ajouter: à la défilade.

Morange bondissait de roc en roc.

—Jamais je ne pourrai te suivre, fit le lieutenant, si tu persistes à me faire sauter des obstacles pareils.

—Pourquoi essayer de m'imiter ? contourne les pierres simplement... et laisse-moi, comme un cabri, prendre mon plaisir à ce jeu.

—Tu finiras bien par te rompre un tibia!

—Penses-tu?

Morange, voulant donner sans doute un démenti à l'officier, prit son élan, sauta, afin d'atteindre un bloc pansu, rongé par la bise, et recouvert de mousse. Ayant mal calculé son effort, il glissa, essaya de se raccrocher avec les mains, et disparut finalement, comme un renard dans une chausse-trappe, dans un champ mouvant de fougères.

Le premier mouvement d'Augerel fut de rire de cette aventure, puis, craignant que son ami ne se fut blessé, il se porta en avant:

—Morange!...

Un gémissement lui répondit. L'officier se pencha plus encore, et interrogea:

—Tu t'es fait mal?

—Assez.

—Rien de cassé?

—Je ne sais pas.

—Où es-tu?

—Là... dans un trou...

Augerel aperçut l'avocat barbotant parmi la végétation, dans un terrain marécageux.

—Diable, fit-il, je me demande comment je vais te tirer de là... Peux-tu te relever?

—Je vais essayer.

Le buste de Morange ne tarda pas à émerger du feuillage. Ayant levé pitoyablement vers le soldat son visage

souillé par une boue noirâtre, l'imprudent avoua:

—Me voilà bien avancé d'avoir voulu faire le malin!

Augerel arracha d'un frêne voisin une branche forte et flexible puis, la tendant à son ami:

—Tâche au moins de te hisser jusqu'ici. J'examinerai ta blessure.

Morange saisit l'extrémité du rameau, s'archouta, et parvint à sortir de sa fâcheuse position.

La jambe droite du pantalon ne forma plus qu'une loque informe, le sang s'échappait d'une large plaie, un peu au-dessous du genou.

Augerel déchaussa son camarade, palpa la chair, fit jouer les articulations, et parut satisfait de cet examen sommaire.

—Je crois, fit-il, que tu en seras quitte pour la peur.

—Rien de cassé, tu crois?

—J'en suis certain... Une plaie superficielle, pas davantage.

—...Mais qui me fait diablement souffrir.

—Je l'admets sans peine. L'os a reçu un choc violent. Il s'agirait tout d'abord de nettoyer cela... Où trouver de l'eau?

—Il y a tout près d'ici une fontaine où les femmes du pays viennent laver leur linge. Je pense qu'en marchant doucement, je pourrai m'y rendre avec toi.

—Essayons.

L'officier offrit à son ami le secours de son bras. Ils s'en allèrent ainsi lentement vers la source.

—Ah! gémit Félicien, on ne m'y reprendra pas à sauter sur ces maudites pierres.

Augerel sourit. Entièrement rassuré, il avait grande envie maintenant de risquer quelque trait malicieux. Il

n'en fit rien pourtant car, un peu douillet, Morange continuait de gémir :

—... Et dire que, pour ce bel exploit, j'avais étrenné un pantalon à raies? Tu avoueras que c'est de la guigne!

—Et de la plus noire.

A ce moment, ils débouchèrent dans une petite clairière entourée d'arbres de haute futaie, au milieu de laquelle chantait un joli ruisseau.

—Asseyons-nous ici, dit le blessé, mon genou me fait un mal!...

Morange s'étendit sur l'herbe rousse, tandis qu'empressé Augerel courait tremper son mouchoir dans la source.

Avec d'infinies précautions, l'officier lava la plaie, l'étancha, déclara opportun un pansement sommaire afin d'éviter toute inflammation.

Morange soupira :

—Ah bien oui... un pansement... Il faut faire dix kilomètres dans ce pays de sauvages avant de rencontrer un pharmacien.

—Tiens!... la Bretagne baisserait-elle dans ton estime?

—Je n'ai pas dit cela...

—Seulement, tu ne nies plus les bienfaits de la civilisation.

Ils allaient peut-être entamer une grave discussion, reprendre un thème favori, quand, à travers les branches des saules, se profila une gracieuse apparition.

C'était une jeune fille grande et souple, brune, aux yeux noirs et veloutés, au teint coloré, dont les manières distinguées contrastaient avec la simplicité de son costume.

Elle tenait à la main un panier rempli de linge jusqu'au bord.

La vue des deux hommes, en cet endroit retiré, ne parut pas la surpren-

dre. Elle leur accorda un rapide regard et s'installa le plus commodément possible sur le bord d'un lavoir tout proche.

—La jolie fille! remarqua Augerel.

—Sûrement, elle n'est pas du pays, fit Morange.

—Pourquoi cela?

—Ce n'est pas dans les landes qu'elle s'est perfectionnée dans l'art d'accommoder les belles manières à la distinction.

—Qu'en sais-tu?... Des rois n'ont-ils pas rencontré dans les champs, parfois, des bergères dont ils ont fait leurs femmes? C'est évidemment qu'elles n'étaient pas trop mal tournées.

Morange semblait avoir oublié sa blessure :

—Je comprends ces rois amoureux.

—Ah ça!... Est-ce le coup de foudre?... Veux-tu que j'aille demander pour toi la main de la belle lavandière? Voilà une ambassade qui me plairait assez.

—Je le sais. Aussi, le cas échéant, me garderais-je bien de te la confier.

—Merci, tout de même.

—Il n'y a pas de quoi.

Ils échangèrent un sourire, puis Morange reprit :

—Tout cela ne me donne toujours pas une bande de toile pour protéger mon genou contre la poussière de la route.

—La belle lavandière pourrait peut-être... risqua Augerel.

—Pourquoi pas?

L'idée parut heureuse à l'avocat. Il se releva et, clopin, clopant, se rapprocha de la jolie fille qu'il salua poliment.

—Mademoiselle...

Elle releva la tête et posa sur Morange son tranquille regard.

—Vous désirez, monsieur?

Puis, presque aussitôt, d'un ton sympathique:

—Vous êtes blessé?

—Oh!... légèrement... J'ai voulu escalader un rocher... je suis tombé et me suis déchiré le genou. Or, mon camarade et moi, nous ne possédons ensemble qu'un seul mouchoir, ce serait à la rigueur suffisant pour des gens qui ignorent ce qu'est un rhume de cerveau, mais dans un cas comme celui-ci, c'est vraiment peu... Croyez-vous que je puisse, dans une maison voisine, trouver un peu de toile pour bander ma plaie; du fil, des aiguilles pour recoudre mon pantalon, dont la blessure est encore plus grave que la mienne.

—Certainement, monsieur. Vous ne pouviez mieux vous adresser. Justement mes parents habitent cette maison à toit rouge que l'on aperçoit d'ici, à mi-côté.

—Vous me permettez de m'y adresser de votre part?

—Inutile de vous déranger, dit-elle. Je vais aller moi-même jusqu'à la maison, et vous rapporterai ce dont vous avez besoin.

—Oh! mademoiselle!... Je ne souffrirai pas...

—Il vous faut en passer par là, reprit-elle. Mes parents sont dans les champs, à couper leur blé; il n'y a personne chez nous. Attendez-moi ici, je connais les brèches, et serai de retour dans peu d'instant.

Et sans écouter davantage les protestations de l'avocat, elle posa son battoir sur une pierre, et partit allègrement.

—Oui, décidément, elle est très bien, cette petite, remarqua Augerel.

—Très bien, très bien... et d'une aisance!...

—Allons, bon! voilà que tu t'emballes!

—Je ne le nie pas!

L'officier considéra son ami avec une indulgence amusée.

Il le connaissait depuis longtemps, et l'avait toujours vu prêt à devenir éperduement amoureux.

—Encore une que tu te disposes à faire souffrir?

—A moins que ce ne soit le contraire.

—Bien sûr... on ne sait jamais. Ce qui est certain, c'est qu'en ces sortes d'affaires, il y a toujours une victime. L'important est de s'arranger pour n'être pas celle-là.

—Egoïsme!

—Sagesse, rien de plus.

Ils devisaient encore quand la jeune fille reparut. Elle avait couru; sa respiration haletante soulevait son corsage de toile bise.

—Mademoiselle... non vraiment... c'est trop de complaisance... Je ne sais comment m'excuser, et aussi comment vous remercier d'un tel empressement.

—Ne parlons pas de cela, s'il vous plaît... Voulez-vous me confier votre jambe?

—Comment!... Vous voudriez?... C'est trop?

—Vous pouvez vous laisser faire en toute confiance. Je sais ce que c'est que panser une plaie... Pendant la guerre, j'ai soigné des blessés.

—Vous avez été infirmière?

—Oui, monsieur.

—Ah! très bien!... Tous mes compliments! J'envie le sort de ceux aux chevets desquels vous vous êtes assise. Rien que votre seul aspect devait être pour eux un élément de réconfort.

Il la regarda à la dérobée pour juger de l'effet de ses paroles. La jolie lavandière ne parut pas sensible au compliment. Penchée sur la plaie qu'elle lavait à grande eau, elle semblait complètement absorbée par cette tâche.

— «Elle n'est point coquette, songea Morange... et c'est bien dommage.»

Augerel, appuyé contre le tronc d'un fresne, les regardait curieusement.

— Vous avez des doigts de fée, dit l'officier.

— J'ai l'habitude, simplement.

Moins elle paraissait disposée à écouter de galants propos, plus le désir de lui plaire s'exaspérait chez Félicien. Il s'abandonnait avec délices à l'étreinte des doigts agiles.

Quand elle eut terminé le pansement, la jeune fille se mit en devoir de réparer tant bien que mal l'accroc du pantalon.

— Monsieur... vous ne ferez pas trop attention, n'est-ce pas... Je n'ai pas trouvé, dans ma corbeille, du fil pareil à l'étoffe de ce vêtement...

— «Ceci n'est que du provisoire... Il faudra vous adresser à une couturière quand vous serez rentré chez vous.

— C'est très bien... très bien... Vous faites des prodiges. L'important est d'être dans un appareil assez décent pour traverser le village.

— Vous habitez loin?

— A l'hôtel de la Grève.

— Plage Sainte-Anne?

— C'est cela.

— Vous avez encore un bon bout de chemin à parcourir.

— Je le ferai par petites étapes. D'ailleurs, maintenant, je sens à peine mon mal... Je ne saurais trop le dire, vous êtes une magicienne...

Il hésitait à lui proposer une rétribution. D'autre part, il ne pouvait guère s'en dispenser. Qu'était-elle au fond?... fille du peuple ou de fermiers à l'aise?

Comment se tirer de là sans froisser la susceptibilité de cette personne. Morange, avocat disert, se déclarait «in petto» bien embarrassé. Enfin, il dit:

— Mademoiselle, je n'ose vous offrir de l'argent. Cependant, vous m'avez fourni de la toile, du fil; cela a bien quelque prix... Permettez-moi...

Elle rougit en le voyant porter la main au gousset de son gilet:

— Monsieur... je vous prie. Je vous ai rendu là un bien léger service...

— Vous trouvez!

— Si léger que vous me désobligeriez en insistant. Si vous croyez m'avoir une obligation vous vous acquitterez en donnant une obole au premier pauvre que vous rencontrerez.

— Je n'y manquerai pas.

On ne pouvait montrer plus de délicatesse. Augerel, d'un naturel curieux, observait plus attentivement l'inconnue, la trouvant vraiment supérieure à son milieu social. Il aurait bien voulu risquer quelques questions, mais il n'osait guère.

Morange s'était installé commodément en face de la lavandière.

— Mademoiselle, vous permettez que je reste encore un moment près de vous, je me sens un peu las.

— Certainement.

— Seulement... faites comme si nous n'étions pas là... Nous ne voudrions pas vous empêcher de travailler.

— Oh! je ne suis pas pressée... J'ai bien le temps...

Il y eut un moment de silence. Morange et l'officier ne savaient plus que

dire. L'inconnue, immobile, semblait attendre qu'ils parlassent.

Enfin l'avocat reprit :

— Vous habitez un bien joli pays, mademoiselle...

— Oui... bien joli... Il faut en avoir été longtemps séparé, pour l'aimer comme il le mérite et éprouver, à le revoir, toute la joie qu'il peut donner.

— Si je comprends bien, fit Morange, vous l'aviez quitté pour aller à la ville?...

— En Amérique, oui monsieur.

— En Amérique! rien que cela! répéta l'avocat, stupéfait.

— Oui, c'était avant la guerre. Une dame Américaine, en villégiature à Trégastel, venait chaque jour prendre un bol de lait chaud chez mon père. Je la conduisais parfois dans de jolis endroits, peu connus des étrangers. Elle me prit en affection, moi aussi je l'aimais bien. Aussi, quand elle offrit à mes parents, à la fin de la saison, de m'emmener avec elle en son pays, acceptai-je avec enthousiasme. Nous devions revenir l'année suivante. Tout d'abord, ma mère fit quelques difficultés. Mme Wormson était riche, généreuse; elle était bonne; elle leva tous les obstacles. Je partis avec elle, comptant bien n'être absente que quelques mois. Malheureusement, à peine étions-nous arrivés dans le Massachusetts, que la guerre éclata. Je voulus rentrer en France, mais il me fut impossible d'obtenir mes passeports. Je restai trois années éloignée des miens, ne recevant que de rares nouvelles. Mon désespoir s'exaspérait chaque jour davantage; j'avais la nostalgie de ces landes, de ces pierres, de ma famille et du ciel breton. Je ne tardai pas à tomber malade. Touchée de mon infortune, Mme Wormson me fit admettre dans une école d'infirmières,

j'y suivis des cours pendant près de trois mois, ce qui me valut un diplôme, grâce auquel j'obtins d'être comprise dans un détachement sanitaire en partance pour Saint-Nazaire. Je n'étais pas encore libre de revenir ici, mais enfin, j'étais en France! Je continuai mon service jusqu'à l'époque de l'armistice. Je fus licenciée des premières. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je regagnai mon village. Voilà toute mon histoire. Vous voyez qu'au fond elle n'est pas trop compliquée.

— Vous trouvez?... Il y a là presque les éléments d'un roman!

— ...un peu dépourvu d'intérêt.

— Il ne vous est pas venu à l'idée de vous marier en Amérique.

— Pas du tout... Je tiens à rester française.

— C'est très bien cela, dit le lieutenant.

— Vous n'avez pas l'intention de retourner là-bas?

— Non... quant à présent du moins. Je ne suis pas encore guérie du mal du pays. J'aime ma petite patrie avec une force nouvelle; je ne me lasse plus de contempler l'horizon familial, ces landes rousses, cette mer qui chatoie, ces pierres qui parlent... Je m'enfonce avec bonheur dans les chemins creux, je me perds dans les sentiers étroits, je glisse à travers les rochers... Autrefois, quand j'étais toute petite, je m'insinuais sous les rocs immenses, je remontais jusqu'à la source des ruisseaux; maintenant, certains passages me sont interdits.

— Vous parlez de la nature en amoureux, fit Augerel.

— Je l'aime, en effet.

— Néanmoins, reprit Félicien Morange, j'ai dans l'idée que vous serez

reprise un jour par la ville... Quand on y a goûté...

—Il se peut... mais je le regretterai.

—Cependant... Si vous venez à vous marier...

—Eh bien?...

—Vous n'épouserez sans doute pas un homme du pays...

—Pourquoi?

—Vous pouvez avoir légitimement d'autres aspirations.

La jolie lavandière leva son tranquille regard sur les deux hommes, et l'arrêta longuement sur l'avocat.

Morange sourit et baissa les yeux.

—D'autres aspirations... je ne vous comprends pas...

—Vous avez acquis une certaine éducation, vous êtes jolie et distinguée. Il n'y a pas ici, sans doute, d'hommes dignes de vous.

La jeune fille releva son front lourd de cheveux bruns.

—Il y a ici des pêcheurs bretons... et je ne trouve rien, ni personne, au-dessus d'un pêcheur breton.

Elle dit cela avec fierté. Morange, interloqué, demeura silencieux, à bout d'éloquence. Il se leva:

—Allons, fit-il... Je crois qu'il est temps de regagner l'hôtel de la Grève, il se fait tard.

—J'y pensais, fit Augerel.

L'avocat s'inclina cérémonieusement:

—Mademoiselle, permettez-moi de vous exprimer encore ma gratitude pour votre obligeance. Sans vous, je serais rentré à Trégastel en fort piteux état. Croyez bien que je n'oublierai jamais ma petite infirmière... Je vous dois une fameuse obligation; puis-je néanmoins vous demander au surplus une faveur?

—Laquelle?

—Celle de me dire votre nom...

—Pourquoi cela?

—Pour savoir qui, dans mon souvenir, je devrai remercier.

Elle hésita une seconde, parut réfléchir, puis, tout naturellement:

—Je m'appelle Yvonne Le Floch, et mon père est le fermier de Tri-Gazou.

—Au revoir donc, mademoiselle Yvonne, et merci encore!

—Oh!... je vous en prie!...

Et pour couper court à ce colloque, la jolie lavandière saisit le battoir d'une main ferme, et réveilla l'écho profond de la veillée silencieuse.

Les jeunes gens remontèrent lentement le sentier. Arrivés au sommet de la côte, ils se retournèrent ensemble. La jeune fille avait disparu à leurs yeux, mais le bruit de son battoir les poursuivait encore de son martellement.

—La belle fille! soupira Morange.

—En serais-tu amoureux?

—Je le crains.

—Eh bien, mon vieux, permets-moi de t'adresser mes condoléances...

—Que veux-tu dire?

—Elle préfère à tout, et à tous, les pêcheurs bretons. Elle ne te l'a pas caché.

L'avocat haussa les épaules:

—Ce ne sont peut-être que des mots...

—Evidemment, elle épousera un pêcheur... hormis ce qu'en décidera l'amour! conclut l'officier.

Félicien Morange ne parla plus guère. Il ne pouvait détacher sa pensée de la jolie lavandière et n'avait déjà plus qu'un désir: la revoir le plus tôt possible.

Augerel souriait dans sa moustache.

II

Petite plage

Le lendemain, après dîner, Augerel et Félicien se dirigeaient vers la pointe de Penanster pour regarder le soleil rouge se coucher derrière le phare de Triagoz. C'est un pèlerinage que font, presque chaque soir, les hôtes du Castel et de l'hôtel de la Grève que passionnent les beaux spectacles de la nature. Généralement, le long du sentier, les couples qui se croisent et se connaissent, échangent les mêmes propos admiratifs :

—Quel incomparable spectacle.

—Ce pays est une splendeur vivante!

—Regardez ce chapelet de rochers noirs sur le ciel embrasé, ne dirait-on pas un de ces décors fulgurants de féerie? Un peintre mettrait sur une toile une lointaine image de cette mer violette ici, rouge là-bas, verte plus loin, jaune, blanche et moirée qu'on l'accuserait de vouloir fausser la nature et l'oeil du public. Et cependant, toute la gamme des couleurs est là, épandue à profusion par le Divin artiste."

Ce soir-là, pourtant, Félicien Morange était complètement insensible aux beautés naturelles qui s'offraient à son regard. Après avoir péremptoirement décidé la veille qu'il ne penserait plus à la jolie lavandière, il s'avouait incapable de résister à l'attraction qu'elle exerçait sur lui.

Étant retourné le matin même aux Troïerous, il s'était étendu sur l'herbe rousse, près du lavoir, était demeuré là jusqu'à près de midi. La jeune fille n'était pas venue.

Il soupira si fort qu'Augerel, qui roulait une cigarette, leva la tête et le considéra avec attention :

—Eh bien, petit, ça ne va pas?

—Si fait.

—Coeur qui soupire n'a pas ce qu'il désire, dit le proverbe.

—Ai-je soupiré?

—Non!... c'est un rêve!... Serait-ce à cause de cette lavandière?...

L'avocat n'ayant rien dit de son escapade du matin, haussa dédaigneusement les épaules.

—Penses-tu!

—Eh, eh!... Si Paris valait bien une messe au temps du bon roi Henri, de nos jours, à Trégastel, une belle fille vaut bien un soupir d'avocat!

—Je ne dis pas non.

—Allons! conviens que tu ne songes qu'à la jolie Yvonne?

—Qu'à elle... c'est peut-être beaucoup dire!

—Ce n'est pas à cause d'elle que tu vas essayer de saisir, ce soir, la magie du rayon vert?

Morange ne répondit point. Il s'assit sur une pierre, polie par les embruns, et qui semblait offrir au promeneur un siège naturel. Augerel s'allongea sur la mousse à côté de son ami.

Le disque flamboyant du soleil s'enfonçait lentement dans la mer. Bientôt il ne resta plus, à fleur d'eau, qu'un mince filet de corail.

—Attention! fit l'officier.

L'astre se retira sans éclat et sans agonie, comme une lampe qui s'éteint et la mer sembla prendre aussitôt le deuil de son amant.

—Tu l'as vu? reprit Augerel.

—Quoi?

—Le rayon vert.

—Non... et toi?

—Pas davantage. J'ai dans l'idée que personne ne l'a jamais vu... Ceci est une invention des poètes, et nul

n'est plus sujet à caution qu'un poëte. Ces gens-là se moquent de nous.

—Oui... Ils veulent trop souvent nous faire prendre leurs vessies pour des lanternes, c'est connu! Et puisque celle-ci vient de nous fausser compagnie, si nous redescendions, qu'en penses-tu?

—Soit!

Ils prirent le chemin du retour, s'attardèrent, en bas, encore un moment sur la plage, puis gravirent les quelques marches qui donnent accès à l'esplanade au fond de laquelle se dresse l'hôtel de la Grève.

Des jeunes gens, avant de regagner leur lit, jouaient sur le terre-plein une dernière partie de ballon, tandis qu'intéressés par leur manège, quelques baigneurs, oisifs et nonchalants, les regardaient courir. Quelques couples, dans une salle du rez-de-chaussée, tournaient au son cassé d'un vieux piano. Entre deux danses, un enfant de cinq ans, à la voix déjà éraillée, chantait une romance de café conce en soulignant son débit de gestes de petit cabot, à la grande admiration de ses parents, très heureux que des voisins bien intentionnés le considérassent comme un petit phénomène.

Les gens du Castel s'éloignaient ostensiblement de ce lieu de récréation.

Depuis longtemps, les deux clientèles font bande à part. Le "Castel" reçoit une phalange de bourgeois cossus et guindés, l'atmosphère y est sévère, quoi qu'on fasse. C'était jadis un établissement religieux, et bien qu'on l'ait débaptisé, voilà quelques années, les familiers de la plage continuent à l'appeler le "Couvent", dont il a gardé l'odeur et l'esprit.

L'hôtel de la Grève, au contraire, reçoit un monde mélangé, aimant ses

aises, la vie large, la bonne chère, et ne boudant pas le plaisir, sans pourtant rechercher la cohue des casinos et les mondanités des plages à la mode.

Bref, tel il est aujourd'hui, Trégastel reste un séjour convenable et de tout repos, paisible et sûr, où l'on vit à la bonne franquette. Les jeunes filles peuvent sans hésiter y amener leurs mamans—même à l'hôtel de la Grève!

Trégastel serait en somme un petit paradis si la rapacité incroyable des naturels du pays ne le rendait parfois désagréable au "baigneur", généralement traité en ennemi, et rançonné en conséquence.

Le mouton qui ne devient pas enragé peut être assuré d'être tondue. A lui donc de se défendre sans scrupules et sans fausse honte.

Peu à peu, le soir était tombé. Maintenant, la plage était déserte—ou à peu près. Seul, un couple s'attardait encore sous les rochers du roi Grallon.

L'avocat Morange le considéra presque avec hostilité. Souffrant davantage ce soir-là de son isolement sentimental, il aurait donné sa part de paradis pour sentir un bras de femme tressaillir sous le sien. Il y aurait bien ajouté quelque chose pour que ce bras fût celui d'Yvonne Le Floch!

Où était-elle à cette heure?

Avait-elle seulement une pensée pour lui? Il n'osait s'en féliciter.

Sans doute, quelque beau gars breton se penchait amoureusement sur elle dans la fraîcheur du soir.

Cette idée fit mal à Félicien.

—Rentrons, dit-il à son compagnon.

—Soit.

Il se coucha, maussade, et ne dormit point.

III

Le pardon de la clarté

Durant une semaine et malgré toutes ses démarches, Félicien Morange ne parvint pas à revoir la jolie lavandière. Après en avoir perdu le boire et le manger, il réfléchit, et se dit qu'à tout prendre il n'y avait pas qu'Yvonne Le Floch au monde, et qu'il était ridicule de toujours penser à une jeune fille, qui se préoccupait autant de lui que du carré de l'hypothénuse. Il fit à la fille d'un docteur une cour de diversion et s'en trouva fort bien.

Il cessa de courir les Troïerous pour rejoindre à bicyclette son flirt du moment sur les plages des environs. On le vit à Perros, à Pen-Vern, à Trébeurden, au Port-Blanc. Il usa une paire de pneus en quinze jours, creva vingt fois—mais il était guéri.

Yvonne Le Floch avait rejoint dans les limbes de son esprit aventureux, et passablement versatile, un quarteron de jolies filles dont les physionomies s'imprécisaient au fil des jours.

Sa nouvelle conquête, Mauricette, l'absorbait tout entier. Il avait cessé de faire, en compagnie d'Augerel, de longues promenades à pied. L'officier, d'ailleurs, avait trouvé, de son côté, un joli sujet d'occupation, et filait discrètement un parfait amour. Ils semblaient les gens les plus heureux du monde, buvaient sec, mangeaient bien et dormaient comme des souches.

—C'est tout de même une belle chose que la vie, disait le lieutenant, la savourant d'autant mieux qu'il avait mille fois failli la perdre.

Félicien Morange n'objecta rien. Il nageait dans les délices de son amour, ainsi qu'une carpe dans une eau fraîche à point. Il devait le lendemain se

rencontrer avec Mauricette, au Pardon de la Clarté.

Le Pardon de la Clarté, avant la guerre, comptait parmi les plus pittoresques des Côtes-du-Nord. Il avait lieu chaque année, le 15 août, et attirait en ce village un concours énorme de population: pèlerins, pieuses femmes, confréries. On y venait de très loin porter un filial hommage à la Vierge miraculeuse. Les baigneurs, les touristes, ne manquaient pas d'accourir des plages voisines pour assister à cette solennité.

Le grand drame mondial a modifié profondément les traditions ancestrales, et jeté la perturbation dans les mœurs de nos campagnes; le Pardon de la Clarté, bien que beaucoup moins brillant que jadis, demeure une touchante et curieuse manifestation de ferveur et de fidélité religieuses.

La veille, de grands feux de joie s'allument sur la côte, rappelant aux populations le miracle qui sauva de la mort le marquis de Barac'h et l'équipage de son navire en perdition dans la brume des Sept-Iles. A minuit, une première messe chantée éveille les échos de la voûte de granit, silencieuse depuis un an, et c'est, à partir de ce moment, un va-et-vient ininterrompu de pèlerins. Les messes se succèdent, les prêtres multiplient les évangiles, les bénédictions; un grand hymne de foi emplît la nef, tandis qu'en bas de la côte, la mer enfla sa grosse voix, et que le vent du large pleure dans les fuseaux des clochers à jour...

Augerel et Morange étaient partis sous un soleil torride. Les breacks, les autos, les charrettes de paysans, débordant de voyageurs, soulevaient en tourbillons la poussière des chemins. Une foule nombreuse, n'ayant pu trouver place dans les véhicules, s'en

allait vers la chapelle autour de laquelle des marchands forains avaient, dès le petit matin, dressé leurs étals.

Sur la petite place et dans l'unique rue, la cohue bigarrée se faisait plus dense. Les toilettes claires des Parisiennes exilées se mariaient à la diversité des costumes bretons. Quelques jeunes filles du Finistère, du Morbihan, de Pont-Aven, de Quiberon et d'ailleurs, promenaient, à travers le flot mouvant, leurs robes éclatantes et leurs corsages à paillettes.

Félicien cherchait en vain du regard la fille du docteur. Le lieutenant, moins esclave de ses nerfs, semblait absorbé par la contemplation d'un spectacle nouveau pour lui.

Soudain, les portes de l'église s'ouvrirent à deux battants et, tandis que la cloche sonnait à toute volée, les fidèles commencèrent à se répandre sur la place — augmentant la confusion dans la foule innombrable des curieux.

Le cortège parut — et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se frayer un passage.

En tête, marchaient les enfants des écoles libres, conduits par des religieuses de Saint-Vincent de Paul, puis venaient des thuriféraires joufflus, dont le geste envolé semblait encenser le ciel. De vigoureux garçons portaient de riches bannières, des croix, des étendards blancs et bleus, des oriflammes aux couleurs de Jehanne et du Saint-Père. Des jeunes filles promenaient les statues de Sainte-Anne, protectrice de la Bretagne; les jeunes gens, celle de Saint-Joseph, patron des travailleurs. Les tambours et les clairons d'une société de gymnastique sonnaient " aux champs ", puis s'avançait, majestueuse, sur une civière plus richement décorée enco-

re, la statue de Notre-Dame-de-la-Clarté, reine du ciel et mère des matelots, portée par quatre autres jeunes filles, choisies parmi les plus belles et les plus élégantes du pays. Elles étaient vêtues de blanc; la coiffe des fêtes encadrait leur joli visage. Elles marchaient tête baissée, sereines et recueillies, comme pénétrées de l'insigne honneur qui leur était dévolu.

Soudain, Morange saisit le bras de l'officier:

— Augerel!... as-tu vu?

— Quoi?...

— Cette jeune fille qui marche la première... à droite...

— Eh bien?...

— C'est elle!...

Augerel ne comprenait pas encore:

— Qui?

— La belle lavandière!

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Diable!... Sais-tu que, dans ce costume, elle est plus séduisante encore.

Mais, Félicien Morange n'entendait pas. Il n'éprouvait plus le désir de voir la suite du cortège, se frayait un passage à la force des coudes. Il passa, sans la voir, devant la fille du docteur, et suivit Yvonne Le Floch pas à pas, ne la quittait plus du regard. Augerel avait peine à usivrer l'avocat:

— Allons!... calme-toi... Si tu continues à foncer ainsi, tu vas t'attirer une histoire.

— Je m'en moque.

— Ah! ça... Elle t'a donc envoûté, cette petite?

— J'en ai peur!

Cependant, la foule devenait si compacte que l'avocat fut bientôt contraint de s'arrêter. Il se hissa sur le mur d'une propriété et continua d'examiner la belle fille, dont le seul as-

pect venait de réveiller brusquement en lui des sentiments qu'il croyait bien avoir jugulés.

Deux fois, Mauricette le frôla de son ombrelle sans qu'il eut autre chose qu'un mouvement d'impatience. Il en voulait maintenant, à cette foule bruyante, de lui dérober la gracieuse image de la belle lavandière; il en voulait aux musiciens galonnés de l'harmonie lannionnaise dont les cuivres tonitruants l'arrachaient à son rêve. Il en voulait à Yvonne Le Floch de ne l'avoir pas vu. Et pourtant l'avait-il assez appelée du magnétisme de son regard!

Il demeura sur son observatoire jusqu'à ce que le cortège repassa devant lui. Il s'agita frénétiquement, comptant attirer ainsi l'attention de sa bien-aimée, mais ce fut en vain; son front penché ne se releva point. Il ne recueillit qu'une bordée d'injures d'un voisin mal endurant.

La procession était rentrée dans la chapelle.

—Augerel... Si nous assistions au salut?

—Pourquoi faire?

—Parce que... parce que...

Il ne savait trop comment justifier ce brusque accès de dévotion. L'officier en avait deviné le motif et s'amusa à taquiner l'amoureux.

—Allons... avoue que c'est à cause de la belle lavandière.

—Eh bien, oui!

— Cachottier!... Comment pourrions-nous gagner la nef?

—Essayons toujours.

L'amour est un puissant stimulant, qui ne craint pas les obstacles, et trouve, pour les franchir, des expédients insoupçonnés. Morange fit si bien qu'il parvint à se glisser dans la chapelle, et se tint écrasé contre le

mur, près de la porte, sans plus bouger, tandis qu'Augerel, l'ayant suivi tant bien que mal, menacé d'étouffement, protestait à voix basse.

Enfin, la cérémonie se termina sur un dernier morceau exécuté par l'harmonie de Lannion et la foule se retira par les trois ouvertures.

Morange était dans un embarras extrême. Par quel porte allait sortir Yvonne Le Floch? Il tenait ferme à ce qu'elle le vit. Il voulait au moins la saluer, afin qu'elle fût certaine, à l'éloquence de son regard, qu'il pensait toujours à elle — et qu'il y pensait avec une émotion grandissante.

La providence des amoureux eut pitié de lui. La jeune fille se dirigea de son côté. Il se jeta hardiment sur son passage, la frôla, s'excusa d'un "pardon, mademoiselle" très significatif, et esquissa un sourire.

Yvonne le reconnut sans doute, car elle s'inclina gracieusement, et passa.

Félicien rayonnait:

—Hein !... As-tu vu... elle m'a souri!

—Veinard!

—Elle est vraiment très bien.

—...Et d'une fraîcheur...

—Je sens que, décidément, j'en deviens fou... Suivons-la à distance, veux-tu?

—Soit.

Les bavolets de la coiffe d'Yvonne flottaient au vent, pareilles à des ailes de cormoran. Félicien Morange les suivit à travers la cohue qui se portait à présent vers les cabarets.

Soudain, il s'arrêta et son cœur se serra dans un spasme de douleur, où il entraînait bien un peu d'amertume.

Un jeune gars, ayant l'aspect rude d'un marin, venait de rejoindre la jolie lavandière, et lui prenait familièrement le bras.

—Trop tard, fit Augerel, la place est prise!... Elle te l'avait bien fait prévoir.

—Allons-nous-en! gémit l'avocat.

Il regagna Trégastel la mort dans l'âme.

IV

"Tri-Gazou"

Yvonne Le Floch et François Barrazer se connaissaient depuis l'enfance. On les prétendait un peu cousins. Cependant, le plus avisé des généalogistes eut été bien embarrassé de découvrir, dans leur ascendance, le plus subtil lien de parenté. Chacun sait que, dans les campagnes on "cousine" assez volontiers. En tout cas, les deux familles, unies par une étroite amitié, se connaissaient depuis toujours. Yvonne et François fréquentaient encore l'école communale que déjà ils s'étaient "promis". Leurs parents avaient encouragé bien volontiers leur penchant mutuel, et les laissaient errer à leur guise, et à peu près librement, sans que personne s'en étonnât. François Barrazer, engagé pour cinq ans dans les équipages de la flotte, accomplissait sa dernière année de service; son congé terminé, il épouserait Yvonne et s'établirait sur la ferme des parents de sa femme. Ainsi en avaient-ils décidé. Il ne leur venait même pas à l'idée que quelque chose pût modifier, par la suite, un plan si normalement conçu.

Cependant, depuis que François Barrazer avait quitté Trégastel, son humeur s'était quelque peu modifiée. S'il se montrait toujours tendre et empressé, si son amour pour Yvonne n'avait point faibli, l'éloignement l'avait rendu jaloux et soupçonneux. Chaque

fois qu'il revenait au pays, le marin épiait sa fiancée, l'accablait de questions, la querellait parfois, sans motif sérieux, car cette jeune fille n'était point de celles qui font jaser les vieilles femmes médisantes, le soir, au coin du feu. Yvonne avait gardé son cœur à l'absent. D'ailleurs, qui aurait osé la disputer à François Barrazer dont chacun connaissait la passion pour la fille du fermier de "Tri-Gazou"? On le savait ardent, voire même brutal, et querelleur. Les plus hardis ne se souciaient point d'entrer en conflit avec lui. Le sang des Barrazer se mettait en ébullition pour un rien. Yvonne était sacrée aux yeux des jeunes hommes de la lande et de la mer, et ceux qui se sentaient attirés vers elle par l'aimant de sa beauté se gardaient bien de le laisser voir.

On se souvient qu'à la suite du Pardon de Notre-Dame-de-la-Clarté, le marin ayant rejoint la jolie fille, l'avait emmenée comme un bien farouchement conquis. Il avait hâte de se retrouver seul avec elle. Il avait souffert de sentir peser sur elle des regards un peu trop profanes. Il lui déplaisait qu'elle se produisît en public. Il l'accusait de coquetterie; peut-être n'avait-il pas tout à fait tort. Certaine de sa beauté, flattée des hommages discrets qu'elle recevait de toute part, il lui plaisait de sentir ployer sous son joug le redoutable Barrazer. Elle était fière de l'ascendant qu'elle exerçait sur lui et, sans rien faire pour exaspérer cette jalousie, elle en jouissait comme d'un encens nouveau dont le parfum la grisait délicieusement.

Et tandis que le beau gars l'entraînait à l'écart de la foule, Yvonne le regardait à la dérobée avec une curiosité où il entraînait une pointe de vanité.

François avait son masque crispé des jours d'orage; les yeux noirs brillaient d'un sombre éclat, la lèvre frémissait sous la fine moustache. Il dit d'un ton brusque:

—Tu t'es bien amusée?

—Amusée?... Pourquoi cette question?

Il ne voulait, malgré tout, trop laisser voir la frénésie de ses inquiétudes; il balbutia:

—Il me semble que cela te plaît de t'exhiber.

Elle eut une petite moue:

—Peux-tu dire!... Je ne pouvais tout de même pas refuser à monsieur le recteur...

—Je ne dis pas cela... Avoue néanmoins que tu as béni l'occasion!...

—Je ne l'ai point cherchée... Mais, je ne vois pas pourquoi je te cacherais que je ne suis point fâchée d'avoir été choisie pour porter Notre-Dame-de-la-Clarté. Y aurait-il du mal à cela?

Un peu embarrassé, il convint:

—Non, bien sûr... Seulement, tu aurais peut-être pu me demander mon avis... Je compte bien pour quelque chose...

—Voyons, François... D'abord, tu n'étais pas là... Monsieur le recteur est venu me chercher à la maison... Il fallait une réponse tout de suite. Je n'ai pas pensé un instant que cela pouvait te contrarier... Crois-bien que si je l'avais su...

Il prit un air détaché.

—Oh!... ce que je t'en dis!...

—Tu m'as défendu d'aller aux noces en ton absence. Je n'y vais pas. Tu m'as interdit les rondes, les fêtes publiques, je les fuis. Que veux-tu de plus?

—Rien, fit-il sèchement.

Yvonne se rembrunit:

—Je me réjouissais à la pensée de te voir aujourd'hui, et voilà que tu m'arrives avec un visage colére... Voyons... as-tu un grave sujet d'ennui?

—Aucun.

—Eh bien, si nous n'avons que quelques heures à passer ensemble, ne me les gâte point par des récriminations que rien ne justifie.

Puis, passant brusquement à un autre sujet:

—Tu n'as pas eu trop de mal à obtenir ta permission?

—C'est-à-dire que j'ai bien failli ne pas partir.

—Et tu comptes t'en retourner?

—Cette nuit... Ah! ça... tu es bien pressée de te débarrasser de moi!

Il dit cela d'un ton mi-riant, mi-fâché, mais dont Yvonne n'en devina pas moins l'amertume cachée. Elle serra plus fort le bras de son ami:

—Pourquoi dire de telles choses, puisque tu ne les penses pas?

Et comme ils étaient déjà loin du lieu des réjouissances, Yvonne questionna:

—Où me conduis-tu donc?

—Eh bien, nous rentrons à "Tri-Gazou".

—Déjà.

—Aimerais-tu mieux rester parmi tout ce monde?

—Je ferai ce que tu voudras.

Ils s'en allèrent par le petit sentier qui serpente à travers les landes et que, seuls, fréquentent les habitants du pays. Yvonne était un peu déçue. François, à son idée, devenait trop sauvage. Elle eut souhaité faire, ainsi que ses compagnes, le tour de la fête, examiner les toilettes, causer un moment aux unes et aux autres, mais, impétueux, le marin l'entraînait. Ils ne tardèrent pas à franchir les petits

Troïerous, remontèrent vers les rochers Saint-Yves.

Visiblement, Barrazer était nerveux. Elle comprit qu'il lui cachait quelque chose, et le questionna adroitement. Il finit par lui avouer qu'ayant quitté Brest sans permission, il n'était pas sans inquiétudes sur les suites de son escapade. Noté comme forte tête, ses chefs le tenaient à l'oeil. Yvonne s'exagéra les dangers que courait son fiancé et le supplia d'être plus circonspect à l'avenir, de ne pas compromettre dans les aventures leur bonheur futur. Il écouta patiemment les observations de la jeune fille, puis, d'un ton rogue :

— On ne dirait pas que, pour venir te voir, je risque de descendre aux fers... Si c'est toute la reconnaissance que tu m'en as, ce n'était vraiment pas la peine!...

Elle soupira. Décidément, il lui fallait renoncer à dissiper cette mauvaise humeur. Elle prit le parti de se taire. Il comprit à son tour qu'il l'avait blessée, se rapprocha d'elle, effleura d'un baiser le front lilial d'Yvonne, et tenta de faire oublier cette petite querelle, en pressant la jeune fille de questions familières—et comme elle était bonne, il y parvint facilement.

— Pardonne-moi se je suis un peu maussade, dit-il. Là-bas, ils me mènent la vie dure... je suis en butte à des persécutions de la part d'un second-maître... On me cherche noise. Il y a des moments où je sens que je vais perdre la tête. Il est grand temps que cela finisse, car je ne répondrai bientôt plus de moi... ma patience est à bout.

Elle écoutait avec peine ce soliloque.

La servitude militaire n'avait pas assoupli le caractère indomptable de

François Barrazer. Il ne comptait plus ses punitions. Elle jugea pourtant inutile, et même dangereux, de le moriger davantage. Elle redoubla de tendresse, mais, tout de même, elle commençait à se demander quel sort il lui ferait, quand elle aurait mis irrévocablement sa main dans celle de François. Elle se rappela avoir entendu souvent répéter qu'il était tout le portrait de son père. Le vieux Barrazer passait pour intraitable au temps de sa jeunesse; ce qui ne l'avait pas empêché de rendre sa femme parfaitement heureuse.

Il y a des caractères ainsi faits...

Ça crie, ça menace!... mais comme au fond le coeur n'est point mauvais, on finit toujours par s'entendre — quand on veut bien, sans sourciller, laisser passer l'orage.

Ainsi pensait la belle lavandière, tandis qu'ils dévalaient la morne lande des Grandes Troïerous.

En passant près du lavoir, Yvonne Le Floch se rappela la rencontre qu'elle y avait faite quelques semaines auparavant. Elle n'avait pas perdu le souvenir des deux hommes qui s'étaient arrêtés un moment pour parler avec elle. Elle avait parfaitement reconnu dans la foule le visage inquiet de Félicien Morange. Elle lui trouvait un air mélancolique et malheureux, et son instinctive pitié de femme s'attachait à ce beau garçon; sans qu'il lui vint à la pensée un instant que ce n'était peut-être là qu'une attitude. D'ailleurs, cet inconnu l'intéressait médiocrement. Elle ne pensait plus le revoir. Elle aurait ri à la face de qui lui eut prédit qu'il marquerait une étape dans sa vie.

Elle était la fiancée de François Barrazer.

Ils passèrent la barrière et pénétrèrent dans la cour de la ferme. Un gros porc chauffait au soleil son ventre tendu à craquer. Il leva sa tête énorme, regarda un instant les nouveaux venus, et se replongea aussitôt, avec un grognement de satisfaction, dans les délices du fumier. Un coq, hissé sur une pierre penchée, chanta à pleine gorge ; une vache beugla dans l'étable.

La maison avait un aspect séduisant, presque confortable. De grands rosiers grimpaient le long des murs crépis. Des géraniums et des fushias s'épanouissaient sous les fenêtres. Les jeunes gens éprouvèrent une sensation de repos et de bien-être. "Tri-Gazou", ferme modèle, respirant une douce aisance, semblait un nid tout préparé pour recevoir le plus pur du bonheur humain. Comme il ferait bon écouler là toute une vie!...

Le site était joli et d'un pittoresque sûr. Les oiseaux, le vent, la source y gazouillaient ensemble sans se contrarier; chacun d'eux tenait la partie d'un concert champêtre, souverainement harmonieux, que venaient entendre, depuis toujours, à l'heure du crépuscule, les rêveurs et les amoureux.

De ce chœur à trois voix, la ferme tenait son nom: "Tri-Gazou" ou les "Trois-Gazouillis".

Constant Le Floch, le père, parut dans l'embrasure de la porte et salua les jeunes gens d'un sourire, puis, s'adressant plus particulièrement à François:

—Eh bien!... Tu n'es pas resté un moment au Pardon avec Yvonne?

—Non... J'ai trop peu de temps à moi. Il faut que je reparte ce soir... La consigne est sévère. J'ai préféré reve-

nir ici tout de suite pour passer un plus long temps avec vous.

Il se garda d'ajouter qu'il était en état d'absence irrégulière, car le vieux Le Floch, ancien soldat, très à cheval sur la discipline dont il comprenait la nécessité, ne badinait pas sur ce chapitre-là.

—C'est gentil à toi, dit le bonhomme. Puis, se tournant vers la cuisine, il ajouta: Anne-Marie, voici les enfants!... François repart aujourd'hui. Fais-nous diner de bonne heure.

La fermière accourut, embrassa le marin et lui fit, par habitude, des compliments sur sa bonne mine. Barrazer s'était déridé.

—Voulez-vous faire un tour dans les champs? proposa le père.

—Volontiers.

Le vieux les précéda. Il leur montra avec satisfaction le blé en javalles, les pommes de terre déjà arrachées, deux "journeaux" (le "journal", mesure bretonne, équivalant à un demi-hectare) de betteraves et des pommiers lourds de fruits:

—Eh, eh! tout cela vaut de l'argent à l'heure actuelle!

Ils approuvèrent d'un signe de tête, et continuèrent leur promenade à travers les landes où s'enchevêtraient des ajoncs en plein feu:

—Voilà, dit Le Floch, qui nous fait considérer avec indifférence la hausse du charbon. Nous aurons de quoi nous chauffer cet hiver!

Il leur parla ensuite de ses "élèves" un poulain et une pouliche, qui représentaient bien dix-huit cent francs la pièce; un jeune taureau alerte et fougueux; trois génissons comme il n'y en avait point à dix lieues à la ronde. Quant au troupeau de moutons, enrichi de vingt unités, il valait une fortune.

Bref! la ferme était en pleine prospérité.

Puis, ajouta le paysan ; mon fils, il est temps que tu reviennes. Nous n'attendons que ton retour pour quitter "Tri-Gazou"; nous avons gagné beaucoup d'argent durant ces dernières années, c'est un fait! mais, Anne-Marie et moi, sommes très fatiguée. Nous voudrions bien nous retirer dans notre maison de Golgon. Les bras, vois-tu, ça finit par se rouiller... comme de vieilles machines!

Ils allèrent ainsi jusqu'au calvaire et revinrent par le chemin qui longe l'église.

De temps à autre, sous l'empire de sombres préoccupations, le front du matelot se striait de rides. La perspective des ennuis qui l'attendaient au retour l'empêchait de jouir pleinement de la paix du moment.

V

Le serment sur les eaux

Le dîner fut bref et manqua de gaieté. Sitôt le café absorbé, François Barrazer se leva:

— Quel chien de métier! fit-il, dire qu'à peine arrivé il me faut repartir!

— C'est un moment à passer, dit Le Floch. Dans quelques mois, tu seras libre. Il faut prendre son mal en patience dans la vie. Ne comptes-tu pas jouir prochainement d'une permission de plus longue durée?

— Je l'espère... mais je n'en suis pas très sûr. Cela dépend du bon vouloir de ces messieurs... Je ferai tout mon possible pour l'obtenir.

Pour échapper à la surveillance qui s'exerçait parfois dans les salles d'attente, au départ de Brest, il était venu à bicyclette jusqu'à la station de Ker-

huon, avait sauté dans le train en exhibant une fausse permission, puis, abandonnant le convoi à Morlaix, il avait poursuivi sa route jusqu'à Ploumanach, sur sa machine, qu'il avait laissée chez un douanier de ses amis. Il comptait employer au retour le même itinéraire.

Yvonne s'offrit à l'accompagner jusqu'au petit port. Il accepta volontiers. Ils s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, dans le jour déclinant, tandis que, hissés sur un talus, Constant Le Floch et Anne-Marie les regardaient disparaître.

A mesure que l'heure de la séparation approchait, François Barrazer redevenait plus sombre, dissimulant mal son agitation intérieure. Yvonne ne s'y trompait pas. Elle demanda, d'une voix inquiète:

— Crois-tu que l'on va s'apercevoir de ton absence?

— Je n'en sais rien.

— Et si l'on te punit?

— Ce ne sera pas la première fois, tu penses bien!

— Ecoute... tu n'as pas idée du mal que j'éprouve rien qu'en y pensant. Dieu sait combien je suis heureuse de te revoir... et combien j'appelle avec impatience l'instant qui nous réunit. Eh bien, j'aimerais mieux renoncer à ce bonheur, plutôt que de savoir que tu souffriras en suite à cause de moi.

A ce moment, près du moulin, ils croisèrent deux jeunes hommes, dont l'un, avec une politesse exquise, leva son chapeau, tandis que l'autre, un officier, esquissait le salut militaire.

Barrazer se retourna, les considéra un moment d'un air mécontent, puis serrant nerveusement le bras d'Yvonne :

— Tu connais ces gens-là?

—De vue, dit-elle.

—Ce sont?...

—Des baigneurs.

—Une belle race de propres à rien.

Elle ne sourcilla pas, mais objecta:

—En attendant, ils font la richesse du pays.

—Peuh!... si l'on veut! Pour moi, ils en sont la plaie. Les habitants sont-ils plus heureux depuis qu'ils ramassent les miettes qui tombent des poches de cette engeance.

—Ils ne nous gênent pas.

—Non... C'est nous qui les gênons!... Encore un peu, ils accapareront toute la côte et nous renverront à l'intérieur des terres.

—Sois tranquille, ils ne monteront pas jusqu'à "Tri-Gazou".

—Qu'en sais-tu?

—Il leur faut la mer à leur porte.

Cette résistance d'Yvonne à entrer dans ses vues l'agaçait un peu. Il lui en voulait de connaître ces étrangers, comme il leur en voulait d'avoir salué sa compagne.

La jeune fille comprit la nécessité d'une diversion et en revint à son idée.

—Il faut que tu me promettes de ne plus, à l'avenir, te mettre en un si mauvais cas.

Il s'arrêta soudain et la considéra longuement:

—Je ne sais, dit-il, quel démon me torture. Il faut que je te vois... il le faut, comprends-tu? Il y a des nuits où je rêve que tu m'échappes. C'est intolérable. Quand je m'éveille après cela, j'ai envie de tout abandonner pour courir ici.

—Serais-tu jaloux?

—Eh bien oui, avoua-t-il, je le suis!... Je le suis farouchement, je le suis jusqu'à la souffrance et jusqu'aux larmes. Je sens que si quel-

qu'un essayait de te disputer à moi, je ferais un malheur!

—Pourquoi cette folie? T'ai-je jamais donné un sujet d'inquiétude?

—Non... mais tu es jolie, trop jolie... et j'ai peur qu'un larron ne se glisse jusqu'à toi et tente de me ravir mon bien. Oh! si j'étais là, je serais bien tranquille! Grâce à Dieu, j'ai le geste prompt et la main lourde... mais, je suis là-bas à me morfondre, à ronger mon frein en silence, et les absents ont toujours tort. Yvonne, dis-moi que mes craintes ne sont point fondées.

—Certainement pas.

—Et que tu m'aimes...

—Sans doute.

—...Et que tu n'aimeras jamais que moi?

—Bien sûr.

Le soir tombait. Il ne pouvait pourtant pas se décider à partir encore. Il entraîna la jeune fille vers le phare. Ils s'assirent sur un rocher et regardèrent l'agonie du soleil. François enveloppait Yvonne de son sombre regard. Elle osait à peine lever les yeux sur ceux de son ami. Elle ne retrouvait plus en lui rien de ce qu'elle avait aimé. C'était un tout autre homme—et il lui faisait presque peur.

Tout à coup, il lui prit la main et, gravement:

—Que ferais-tu si je restais longtemps, très longtemps absent?

—Je t'attendrais... N'est-ce pas le fait de toute femme ou fiancée de marin?

—Tu le jures?

—Je le jure.

—Eh bien, étends avec moi ta main sur les eaux que voilà.

Elle fit le geste qu'il lui demandait avec une franche spontanéité.

—Que la mer nous soit fatale à tous deux, reprit-il, si quelque jour l'un de nous oublie ce serment solennel.

—Que la mer nous soit fatale, répéta-t-elle fidèlement.

Elle pâlit. Il lui sembla qu'elle venait de prononcer un arrêt fatal, et cette impression fut si forte qu'elle se prit à trembler.

Il sentit le bras d'Yvonne qui semblait frémir sous le sien, et remarqua :

—Tu as froid?

—Oui.

—Pcurquoi aussi ne te couvres-tu pas davantage?

—Je n'avais pas pensé que nous viendrions jusqu'ici.

—C'est juste... et ceci me rappelle qu'il est grand temps que je parte.

Il se leva, comme mu par un ressort, croisa les bras, et parut vouloir dominer le farouche élément, non moins révolté que son âme. Puis, repris par ses préoccupations intimes :

—C'est qu'ils sont bien capables de me faire passer au "tourniquet", les misérables!

—Au tourniquet? Que veux-tu dire?

—Rien... Ne fais pas attention à mes paroles. Je suivais une idée ridicule, cela n'a pas la moindre importance.

Ils revinrent à Ploumanach par le chemin de ronde. Le soleil s'était enfoncé dans la mer. Une brise glacée venait du large. C'était un soir triste et mélancolique, comme il en est parfois sous le ciel de Bretagne, même aux plus belles époques de l'année. Le vent sifflait à travers les pierres, et des coups de ressac fouettaient l'épéron du hardi promontoire.

François Barrazer se rendit chez le douanier, son ami, vida une bouteille de cidre en sa compagnie et reprit sa bi-

cyclette. Au carrefour de la route nouvelle, il s'arrêta, tordit nerveusement ses moustaches un instant, puis attirant son amie contre sa large poitrine :

—Allons! fit-il, voici l'instant du départ... Yvonne! Souviens-toi... et prends garde à la malédiction de la mer.

Elle lui rendit chastement son baiser.

Il sauta sur sa machine et, faisant de la main un dernier signe :

—Kénavo! (adieu).

—Kénavo! répéta la jeune fille, maîtrisant mal son émotion.

Elle le regarda s'en aller, puis disparaître, derrière les maisons grises du village de la Clarté.

Il lui sembla que quelque chose en elle venait de se briser...

VI

"Au bon accueil des marins"

La pluie tombait à torrents quand François Barrazer se retrouva sur le pavé gluant de la rue de Siam, à Brest.

Normalement, il aurait dû rentrer à son bord le soir même, à neuf heures, ayant un quart à prendre dans le cours de la nuit.

La perspective de la sanction qui l'attendait le lendemain assombrit un moment son front. Chaque fois qu'il remontait de la cale, après avoir subi l'humiliation des fers, sa haine pour l'autorité qu'il subissait, sans l'accepter, s'en trouvait décuplée.

Nommé quartier-maître l'an passé, il s'était vu retirer bientôt ses beaux galons de laine, à la suite d'une équipée folle dans un port de l'Amérique du Sud, où sa conduite avait failli susciter un incident diplomatique.

Maintenant, désespérant de reconquérir ce grade, si modeste, et pourtant si pénible à gagner dans la marine de l'Etat, François Barrazer se sentait disposé à commettre les pires excès.

Il descendit la rue de Siam, gagna le faubourg de Recouvrance, afin de remettre sa bicyclette aux mains de l'ami qui la lui avait prêtée, puis, sans vouloir écouter les sages conseils de ce dernier, bien décidé à noyer sa rancœur dans l'eau sale de l'orgie, il remonta en partie la grande rue, et fit irruption dans un bouge portant l'enseigne: "Au bon accueil des marins", tenu par Gildas Caradec.

La salle publique était envahie par une foule de matelots en goguette, parmi laquelle Barrazer reconnut des camarades. Son entrée fut saluée par des acclamations.

Il s'assit devant une table poisseuse, près de son ami Coat, et commanda du vin blanc, puis, la tête dans ses mains, l'air absent, il demeura là un long moment sans parler.

Une grande animation régnait dans le cabaret, bien connu des gens de mer. L'odeur âcre du tabac des courtes pipes se mariait à des relents d'alcool et de sueur humaine. Une gaité exubérante faisait s'épanouir les faces brûlées par le hâle et les embruns.

—Eh bien! Barrazer, fit une voix, ça ne va pas ce soir?

Le matelot sortit de sa torpeur, secoua son échine puissante et s'essaya à sourire.

—Parbleu! fit Coat, il songe au réveil!

—A quel réveil?

—Eh donc!... à celui de demain... Barrazer, n'étais-tu pas noté de quart pour cette nuit.

—Sans doute... eh bien!

—Tu as mangé la consigne.

—Je le sais.

—Tu sais aussi ce qui t'attend?

—Evidemment.

—Le second-maitre Le Brigonen te tient à l'oeil.

—Oh!... celui-là fera bien de ne pas trop s'occuper de mes affaires.

—Pourquoi?

—Parce qu'à la fin... il pourrait lui en cuire.

A ce moment, la porte s'ouvrit sous une poussée brutale, et Le Brigonen fit son entrée, en homme qui sait ce qu'il vaut, et quels avantages il peut espérer retirer de son physique.

Dès l'abord, le second-maitre reconnut Barrazer et fronça les sourcils. Le marin n'avait pas bougé et considérait son ennemi en silence.

Ils échangèrent un regard de défi.

Brusquement, le bruit des conversations avait cessé. Les matelots, connaissant de longue date l'inimitié qui régnait entre ces deux hommes, s'attendaient à un vif éclat.

Il n'en fut rien.

Le Brigonen prit place près d'un guéridon, puis, le dos appuyé au comptoir, parut oublier son subordonné.

Barrazer, par fierté, s'était ressaisi et s'efforçait de sourire.

Il avait la réputation d'un infatigable chanteur. Le soir, dans l'entrepont de la "Marseillaise", il régala ses compagnons de vieilles rengaines, dont ceux-ci reprenaient ensemble le refrain. Aussi, ne fut-ce que pour dérider Le Brigonen, le gabier Coat proposa:

—Dis-donc, Barrazer, si tu nous poussais une romance?

Mais Barrazer secoua la tête.

—Non, pas ce soir.

—Pourquoi?

—Je ne chante que pour les amis.

—Eh bien.

—Il y a des têtes ici qui ne me reviennent pas.

Le second-maitre bondit sur sa chaise. Les autres crurent un moment qu'il allait s'élancer sur l'insolent ; mais, faisant sur lui-même un violent effort, il saliva dédaigneusement.

Coat, innocemment, insista :

—Eh bien... qu'est-ce que ça fait ? Vas-y tout de même !

Le chœur des marins applaudit, et scandale le nom du chanteur :

—Bar-ra-zer... Bar-ra-zer...

Alors, François se leva, regarda du côté de Le Brigonen, essuya sa fine moustache où perlaient des gouttes de vin, et entonna d'une voix de stentor une scie très populaire dans les cafés de Recouvrance :

I

*A Saint-Pierr'-Quilbignon,
J'ai laissé ma fiancée.
Elle avait un p'tit chignon
Pas plus gros qu'un champignon ;
Aussi, de cette façon,
Elle était plus tôt coiffée !*

*.....
Riguedi, Riguedon !
Dieu me damne si j'oublie
Les doux yeux de la Marie
Riguedon
Riguedi !
Qui m'attend dans ma patrie :
A Saint-Pierr'-Quilbignon !*

II

*A Saint-Pierre et Miqu'lon,
Quand la bise nous baillonne,
Au pied du mât d'artimon,
Je songe qu'il ferait bon
A dormir sous l'édredon,
Avec la petit Bretonne !*

*.....
Riguedi, riguedon !... etc.*

III

*Quand j'aurai fini mon temps,
Je lâcherai la marine,
Pour épouser en rentrant
La belle que j'aime tant,
Et j'aurai beaucoup d'enfants
...Car c'est ainsi qu'ça s'termine !*

*.....
Riguedi, riguedon !... etc.*

Un tonnerre d'applaudissements salua la fin de ce morceau d'éloquence, hurlé d'une voix tonitruante.

—Un ban pour Baarazer ! proposa Coat.

Les bravos éclatèrent plus nourris. Seul, Le Brigonen ne prit pas part à cette explosion d'enthousiasme. Impassible, sous la protection de son galon d'or, il considérait la meute déchaînée des gens de mer. Il savait par expérience qu'il ne fait pas bon troubler ses plaisirs quand le vin capiteux et le mauvais alcool ont détendu le ressort de la discipline.

Il regrettait d'être venu là. Il ne comptait pas du tout y rencontrer ce grand diable de Barrazer, que l'ivresse parfois rendait fou. Néanmoins, il s'efforçait de garder bonne contenance, et d'éviter toute provocation qui l'eût pu mettre dans son tort vis-à-vis des autorités supérieures.

De temps à autre, pourtant Barrazer, sentant bouillonner le sang impétueux de ses veines, glissait son mauvais regard vers le second-maitre, dont l'oeil calme et le visage glacé n'étaient pas sans lui en imposer un peu.

—Allons ! reprit Coat... un marin n'a pas qu'une romance dans son sac. Je suis sûr que Barrazer consentira à nous chanter : "Mitaine et son gabier".

—Si tu arroses... car tu dois bien penser que j'ai le gosier sec.

—Dame ! fit un quartier-maitre, ce n'est que justice... Je viens justement de toucher ma prime... Patron ! apporte-nous un "brûlôt" de ton meilleur rhum.

Gildas Caradec accourut avec empressement, mais, habitué à voir des générosités de ce genre se traduire, en fin de compte, par une impossibi-

lité de payer, il dit, avec un sourire qui s'efforçait d'excuser sa méfiance:

—Montre voir un peu ta fortune, mon garçon?

Le quartier-maître, Yves Kernigou, considéra un moment le débitant avec hauteur, puis jetant une liasse de menus billets sur la table:

—En voilà plus qu'il ne faut pour acheter ta baraque avec tout ce qu'elle contient!... Par Saint-Yves, mon patron, tu mériterais que nous allions porter ailleurs notre clientèle!

—N'en faites rien, protesta le bonhomme, tout à l'heure je paierai ma tournée.

Les marins, entièrement réconciliés avec le prudent cabaretier, lui firent une belle ovation.

Bientôt, autour du punch flambant, les hommes se trouvèrent rassemblés.

VII

Barrazer s'enlise...

—Maître! fit Kernigou, en se tournant vers Le Brigonen, vous ne refuserez pas de boire une bolée de ce nectar avec nous?

Le sous-officier remercia poliment:

—Non, pas ce soir.

Barrazer haussa les épaules et grogna à mi-voix:

—Monsieur fait le fin bec, monsieur ne veut pas se compromettre avec de simples matelots... Un simple marin vaut pourtant bien un "rem-pilé".

—Pardon, fit Le Brigonen, que dites-vous, Barrazer?

—Rien. Je parle à mes amis.

—Vous feriez bien de mesurer vos paroles.

—Etes-vous venu ici pour me chercher noise?

—Je ne m'occupe pas de vous, mon ami; faites de même à mon égard. Nous réglerons cela plus tard.

Yves Kernigou était l'ami de Le Brigonen autant que de Barrazer, comprenant que les choses allaient se gâter, il tira le chanteur par la manche de sa veste.

—Allons, tais-toi. Tu finirais par dire des bêtises.

—Des bêtises, moi! rétorqua François, tournant sa face congestionnée vers le quartier-maître:

—Calme-toi, que diable!... nous ne sommes pas venus ici pour nous quereller. A la tienne, garçon... et à la santé de ta payse!

Barrazer, déjà très excité, vida sa bolée d'un trait et fit claquer sa langue, puis, jetant un billet de dix francs sur la table:

—Patron! trois litres de vin blanc, et du meilleur, c'est compris?

—Tu as bien assez bu, dit Coat.

—Ah ça! vous vous êtes donc tous entendus, ce soir, pour me contrarier?

—Mais non!... mais non!... Nous prenons soin de ta santé, voilà tout.

—Ma santé est excellente, et, par Satan! je vous en souhaite une pareille!

Gildas sourit, approuva de la tête, et déboucha les bouteilles.

Barrazer leva son verre en entonnant une chanson à boire:

*Quand mon verre est plein jusqu'aux bords,
Je le vide avec allégresse.
Quand il est vide, sans remords,
De le bien remplir, je m'empresse...*

*Buons! buons le vin
Buons jusqu'à l'aurore!
Oublions le chagrin,
Dans un refrain sonore.
Vive! vive le vin,
Cet élixir divin!*

—Allons, les mathurins! tous en chœur, recommençons le refrain!

Et la joyeuse tablée se mit à braire :

Buvons le vin...

Peu à peu, le visage de Barrazer s'animaît, ses yeux pétillaient, il se sentait une audace inouïe, et le désir de provoquer Le Brigonen en combat singulier.

Le second-mâitre, par contre, les voyant excités, leur présentait un masque de plus en plus fermé. L'idée lui venait que les choses allaient finir par se gâter. Il ne vou'ait pourtant pas quitter le "Bon accueil des marins", craignant que ces derniers ne s'imaginassent qu'il avait eu peur du redoutable Barrazer. Il était sûr qu'à peine dans la rue, il entendrait l'écho de la voix ironique du chanteur, et que tout ce monde ferait chœur avec lui pour tomber sur l'absent.

Yves Kernigou avait compris la pensée du second-mâitre, et, pour lui éviter l'humiliation d'une retraite solitaire, il prit le parti de lui ménager une sortie honorable.

— Patron Gildas !... ton horloge avance, sans doute ?

— Elle retarderait plutôt de cinq minutes, mon compère !

— Ah diable !... ceci me rappelle que j'avais un rendez-vous quelque part.

— Avec l'amiral ?

— Vous êtes trop curieux.

Il se leva, puis, se tournant vers Le Brigonen :

— Vous venez ?

Le second-mâitre regarda Kernigou avec étonnement, mais, Yves ayant cligné des paupières, il acquiesça, sans saisir parfaitement encore.

— Sans doute.

Il repoussa sa chaise et passa, très maître de lui, devant François, déjà à moitié ivre.

— Tu pourrais bien demander pardon, dit Barrazer d'un ton rogue.

— Allons ! fit le sous-officier d'un air indifférent, je vois que l'alcool te fait oublier qui je suis, et qui tu es... Soit ! je l'oublierai aussi... pour ce soir.

— Des menaces !... râla le marin en serrant les poings.

— Non... un avertissement... Tu es en absence illégale, tu ferais mieux de regagner ton bord.

— Je le regagnerai quand je voudrai... et ce n'est pas à toi, blanc-bec, que je conseille de me mettre la main sur le râble.

— C'en est trop ! dit Le Brigonen en pâlisant de nouveau.

— Et pour tout dire, freluquet, je te tiens pour un lâche.

Barrazer, ramassé sur lui-même, l'oeil hagard, semblait prêt à s'élancer.

— Voyons, invita Coat, calme-toi.

— Toi, je te conseille de te tenir tranquille.

Livide maintenant, Le Brigonen attendait le choc.

— Oui !... oui !... je le répète, clama le marin, tu es un lâche... veux-tu que je le prouve tout de suite aux amis ? Tu n'oseras pas te mesurer avec moi, c'est clair !

— Je regrette qu'en effet le galon que j'ai sur les manches...

— Ton galon, je le tiens pour rien.

— Mais... je sais le respect que je lui dois.

— Lâche ! lâche ! reprit le furieux avec une obstination d'ivrogne.

Il fit encore deux pas en avant, et leva les mains, comme pour saisir le second-mâitre à la gorge.

A ce moment, dans le but d'éviter à Barrazer les conséquences d'un irréparable folie, Coat et Kernigou se jetèrent sur lui et le maîtrisèrent.

—Laissez-moi!... laissez-moi!... j'ai juré que j'aurais sa peau aujourd'hui.

—Marins, dit gravement Le Brigonen, je vous prends à témoins de cette menace.

Un silence de mort succéda à ces paroles.

Le patron Gildas, très ennuyé que son cabaret fut le théâtre d'une scène dont les suites pouvaient n'être pas pour lui sans désagréments, tenta d'arranger les choses:

—Messieurs, je vous en prie... ne vous fâchez pas... je vous avais promis d'offrir ma tournée de vin blanc.

Mais cet appât ne fit aucune impression sur l'esprit délirant du fiancé d'Yvonne Le Floch. Il tourna sa fureur contre Caradec.

—Mêle-toi de ce qui te regarde, et va-t-en au diable avec ton vinaigre.

—Oh! protesta le cabaretier... Si l'on peut dire... c'est du Barsac!

Tandis que Barrazer s'en prenait ainsi à Gildas, Yves Kernigou entraînait le second-maître.

—Du vinaigre... parfaitement! s'obstinait François... à peine bon pour apprêter la salade... et tu m'as fait payer cela trois francs la bouteille? Arrive un peu ici, coquin, que je te tire les oreilles.

Puis, s'apercevant tout à coup du départ furtif du second-maître:

—...Et l'autre... l'autre...

Il voulut bondir sur la porte, courir après Le Brigonen, mais des matelots se jetèrent en travers.

Alors, comme s'il se fut élancé à l'abordage, Barrazer, écumant, distribua des coups de poing à droite et à gauche.

—Lâches... lâches!... vous êtes tous des lâches!

Coat lui glissa prestement un tabouret dans les jambes.

L'ivrogne s'effondra, demeura un long moment étendu dans la sciure de bois, dont le patron Gildas, chaque matin, garnissait son abreuvoir et promena autour de lui un regard hébété.

—Fais soif! bredouilla-t-il.

Puis, retombant lourdement, dans les crachats, les flaques de vin, les bouts de cigare, il s'endormit.

*

*

Au petit matin, des marins de la "Marseillaise" trouvèrent François Barrazer ronflant à poings fermés dans le cloaque d'un ruisseau où, pour s'en débarrasser, le patron Gildas l'avait traîné. Ils soulevèrent le dormeur tant bien que mal, l'entraînèrent à leur tour vers le quai d'embarquement, le jetèrent dans la chaloupe, le hissèrent non sans peine sur le pont du bâtiment.

Le Brigonen était là de service. Il considéra un moment son ennemi affaîssé.

—Descendez-moi ça dans la cale, ordonna-t-il.

Puis, le front soucieux, il reprit sa promenade à travers le pont.

—M'est avis, remarqua le gabier Coat, que ça va barder tantôt pour Barrazer.

—J'en ai peur.

—Le commandant sait-il qu'il a manqué son quart?

—Sans doute.

—Tant pis pour lui... vraiment, parfois, il en prend trop à son aise... ce sont les camarades qui triment à sa place.

—Il chantait si bien!

*
* *

Barrazer se réveilla vers le milieu de l'après-midi et voulut s'étirer ; il sentit alors de la résistance, et comprit.

Rivé à la barre par une boucle, il lui fallait attendre qu'on vint le délivrer.

Quand?

Le marin ne souhaitait pas que ce fut tout de suite. Peu à peu, ses idées s'éclaircissaient; il reconstituait par la pensée tous les incidents de la veille, et n'était qu'à demi rassuré.

Comment tout cela allait-il finir?

Le Brigonen, sans doute, avait fait son rapport. L'affaire allait suivre son cours. Il se reprocha d'avoir, par une fanfaronnade d'ivrogne, poussé les choses si loin...

Les gradés tenaient toujours le bon bout, quoiqu'on dise... Il n'y avait qu'à ronger son frein en silence, jusqu'au jour où l'on pourrait leur tirer sa révérence.

Barrazer n'avait rien gardé de son exaltation de la veille. Il avait refermé les paupières comme si, par cet article enfantin, il eut pu retarder l'heure fatidique où il lui faudrait enfin s'expliquer.

Il ressentait un immense dégoût de lui-même. Il avait conscience de sa déchéance physique, de sa dégradation morale, et dans l'accablement déprimant de ces lendemains de débauche, il se laissait glisser jusqu'au fatalisme.

Tant pis! advienne que pourra.

Maintenant, sa pensée s'envolait vers Trégastel. Il remontait avec Yvonne Le Floch le chemin de "Tro Buich"... Il poussait la barrière de la ferme... et sur le seuil de la porte

encadrée de roses pourpres, le père Le Floch l'accueillait avec son sourire des bons jours... Ils vidaient un pichet de cidre en mangeant un morceau de lard salé, puis, c'était la traditionnelle promenade à travers les champs ensemencés.

Ah! que tout cela lui paraissait loin maintenant!

Il soupira.

Il aimait avec passion ce joli coin de la côte où il était né. Tous les souvenirs de sa jeunesse accouraient en foule, et, à chacun d'eux, il donnait un attendrissement.

Tout enfant, il pêchait déjà dans les rochers de l'île Ronde, ou attendait, couché dans les sables de Coz-Pors, que Jean Mangard vint arrimer sa barque avant de partir pour la mer. Que de fois il s'en était allé avec lui, fier de tenir, pour un moment, le gouvernail.

Et c'était le défilé de cent visages familiers, dont chacun éveillait davantage en lui cette nostalgie invétérée qui est le fond de l'âme du marin. Le grand Bréquir, Tonton-le-Tortillard, Broudic, Thomas l'enflé, les Mélotte et tant d'autres dont il avait oublié les noms, dans ses courses à travers le monde.

Il était parti sur la mer à quinze ans; il comptait trois campagnes à Terre-Neuve quand la conscription l'avait appelé au service de l'Etat. Il n'avait fait alors que naviguer, faisant à Brest de rares et courtes escales.

Cette ville lui demeurerait fatale avec ses tentations, ses cabarets, ses débauches malpropres: il s'en rendait compte et sentait que mieux eut valu pour son repos qu'il n'y abordât jamais, et pourtant, elle exerçait sur lui un irrésistible attrait... Il avait la sensation d'être chez lui, et presque

d'y régner. Tous les cafés de Recouvrance, tous les bouges du bas-port, toutes les guinguettes de Saint-Pierre-Ouillbignon avaient retenti de l'écho de sa voix. Il s'y savait admiré par les servantes, choyé par le patron parce qu'il traînait toujours derrière lui une bande de pompons rouges, dont le gosier ingurgitait tout ce qu'on voulait bien lui offrir de vin douteux et d'alcool frelaté.

Et de se sentir ainsi cloué aux fers, réduit à l'état de bétail humain, toute sa fierté d'homme se cabrait.

Il en avait assez, à la fin, et pour peu que l'occasion s'offrit belle, il renverrait, au dépôt des équipages, son froc et son livret de marin, pour connaître enfin de libres destinées.

Oui mais... il y avait Yvonne...

Or, Barrazer, malgré ses vices, contractés un peu sous toutes les latitudes, malgré le temps et l'espace, continuait à aimer Yvonne Le Floch.

Aurait-il assez d'empire sur elle pour la décider à tout abandonner : parents, patrie, vie tranquille, pour s'associer à la vie aventureuse qu'il lui faudrait mener sur de lointains continents.

Il en doutait.

Yvonne était sérieuse et réfléchie; Yvonne l'aimait assurément; mais elle ne consentirait jamais à quitter des parents dont elle était tout l'espoir et qu'elle entourait d'une affection passionnée.

Barrazer se débattait dans l'inextricable.

A ce moment, la porte du cachot s'ouvrit et, tenant une lanterne à la main, un homme parut.

François, pensant qu'on venait le chercher, se tourna sur le côté et fit le dormeur.

Le nouveau-venu ne s'en approcha pas moins, puis à mi-voix :

— Tu dors, Barrazer ?

Le fiancé d'Yvonne reconnut la voix de son ami Coat, et se souleva légèrement.

— Que veux-tu ?

— Je suis descendu déjà deux fois pour te parler, mais tu ronflais.

— J'ai faim.

— Justement, je t'apportais à manger.

— Sois le bienvenu, dit-il gaiement.

Il s'installa du mieux qu'il put, et se mit en devoir de dévorer les bonnes choses, qu'en cachette, le gabier lui apportait.

Quand Barrazer en fut suffisamment réconforté, Coat remarqua :

— Tu en as fait de belles, hier.

— Moi ? ...

— Tu ne te souviens pas ?

— Dame... comme ci... comme ça !

— Voyons... Nous étions ensemble au "Bon accueil des marins".

— Chez Gildas... je sais.

— ...Le Brigonen est entré.

— Je me suis pris de querelle avec lui.

— Tu l'as provoqué.

— Eh bien ! ...

— Il voulait te porter une punition avec le motif.

— Il ne l'a pas fait ?

— Pas encore.

— A cause ?

— De moi.

— Pas possible.

Barrazer regarda curieusement son ami, puis :

— Tu frayes avec lui ?

— Pas plus que ça. Il est second-maître... je suis gabier... seulement, nous sommes du même pays, de Plouzec pour tout dire, alors je lui ai

parié ce matin... Il était très monté contre toi.

—Et maintenant?

—Il en a rabattu.

Cette assurance ne fut pas sans causer quelque plaisir à Barrazer; il ne crut pas devoir, néanmoins, quitter son air bougon.

—C'est un fainéant!

—N'en médise pas; tu lui dois une fière chandelle. S'il t'avait porté le motif, m'est avis qu'à cette heure tu serais dans de mauvais draps.

—Où serais-je plus mal qu'ici?

Puis, changeant brusquement de ton:

—As-tu du tabac?

—Sans doute.

—Passe-moi une cigarette.

—Tu es fou... Nous nous attirerions des ennuis l'un et l'autre.

Barrazer haussa les épaules:

—Décidément, tu n'es pas intéressant.

—Voyons... pourquoi chercher à aggraver ton cas?

—Et le tien!

—Oh! moi... je ne risque pas grand chose. Ecoute, Barrazer, nous sommes des amis d'ancienne date... tu sais que tu peux compter sur moi en toutes circonstances... D'ailleurs, je pense te l'avoir quelquefois prouvé.

—Oui... oui... achève... j'ai la tête lourde et tu m'assommes.

—Eh bien... je crois pouvoir me permettre de te parler comme un frère... Tu files un mauvais noeud. Parbleu! je sais bien qu'il faut au marin du plaisir... de la détente, car il n'est pas toujours gai d'avoir devant soi l'horizon sans fin de la mer... mais... il y a la façon... la manière... On peut se distraire sans faire des sottises.

—Tu prêches bien... Le recteur de

chez nous n'est pas plus éloquent que toi.

—Tu aurais peut-être gagné à retenir ses leçons.

Barrazer éclata de rire:

—Ne vas-tu pas me donner aussi ta bénédiction?

—Je n'ai pas qualité, comme dit le commandant... Allons, laisse-moi achever.

—Je t'en prie!

—Le Brigonen m'a promis d'oublier que tu l'as menacé.

—Le bon apôtre!

—A la condition que tu te montres à l'avenir plus réservé.

Barrazer fronça les sourcils:

—Je n'aime pas beaucoup les conditions.

—Tu oublies trop la tienne, mon pauvre garçon. Nous ne sommes pas libres, nous ne sommes que des numéros matricules, et jusqu'au jour où nous aurons le droit d'envoyer le pompon rouge par-dessus bord, il nous faut plier devant le règlement d'abord, devant les chefs ensuite.

—Un joli métier!

—J'en conviens! fit Coat, pour flatter l'enragé; mais... puisque c'est ainsi... ne vaut-il pas mieux prendre son mal en patience, et tâcher de recueillir plutôt les menus avantages de la position? A quoi cela t'a-t-il servi de t'insurger? On t'a repris tes galons.

—... Pour ce que j'y tenais!

—On dit cela... mais ça fait toujours plaisir de devenir au pays avec quelque chose sur les manches... ne serait-ce que pour flatter les parents... ou la belle fille dont on a rêvé de faire sa femme au matin de la libération. Enfin... n'est-il pas plus agréable de dormir dans son hamac que sur la planche, sans compter que le bracelet

de pied n'a rien qui ajoute au confortable de la position.

Barrazer, immobilisé, en savait quelque chose.

—C'est bon, grogna-t-il, je tâcherai d'oublier Le Brigonen... mais, de son côté, qu'il ne s'amuse pas à me provoquer.

—Sois tranquille. Le Brigonen ne souhaite que la paix.

—Il n'est pas aussi mauvais que tu te l'imagines.

—Dis-donc plutôt qu'il a peur.

Coat, à peu près satisfait du résultat de cet entretien, se garda bien d'insister.

Farouche, François Barrazer se rencogna.

VIII

Yvonne chantait...

Le lendemain, après son quart, le gabier Coat s'empressa de descendre dans la cale pour annoncer la grande nouvelle à son ami Barrazer :

—Le commandant vient d'arriver tout à l'heure de la préfecture maritime avec l'ordre de lever l'ancre.

Barrazer se dressa sur ses coudes :

—Nous allons partir?

—Il paraît.

—Bientôt?

—On parle de la fin de la semaine.

Il y eut un long silence.

Soucieux, le forban réfléchissait.

Puni de quatre jours de fers (et c'était vraiment s'en tirer à bon compte), il ne pouvait compter obtenir de ses chefs la permission d'aller embrasser sa famille d'adoption, là-bas, à Trégastel.

—C'est rageant! grogna-t-il, et c'est de la faute à ce butor de Brigonen.

—Oh!... concilia Coat, Le Brigonen n'y est pour rien... Je t'assure qu'il n'a donné aucune suite à l'incident de l'autre jour... Ta punition est la conséquence de ton absence, et si le second-maitre, au contraire, ne s'était pas attaché à t'excuser dans la mesure du possible, ce n'est pas avec quatre jours que tu t'en serais tiré.

—C'est bon... tu me l'as déjà dit. N'empêche que me voilà terriblement ennuyé. Que va-t-on penser au pays?

—Ecris... explique-toi... Raconte ce que tu voudras.

—Tu as raison.

—Je mettrai ta lettre à la poste, tantôt, en allant à terre.

Barrazer, les sourcils roncés, enrageait.

C'était vraiment jouer de guigne...

Qu'allait-on penser là-bas?

Il se représentait la grande déception d'Yvonne, ses larmes; l'attitude un peu réservée de sa mère, le mécontentement du vieux Le Floch qui lui reprochait, parfois assez durement, de se montrer mauvais marin.

Et c'était à l'instant où il sentait la nécessité de remonter un courant déplorable que ce fâcheux événement se produisait!

—As-tu de quoi écrire? demanda Barrazer.

—Non, pas sur moi... le stylo, ça ne connaît guère le marin, mais je vais t'envoyer tout ce qu'il faut par Kernigou. Tu comprends?... on pourrait trouver drôle que je fasse ici plus d'une station, déjà, tout à l'heure, le quartier-maitre de service ne voulait pas me laisser passer.

—Soit, j'attendrai l'heure de la soupe.

Coat remonta prestement l'échelle et disparut.

Le forban, l'oeil mauvais, se replongea dans ses réflexions.

Ah!... à la fin, il en avait assez d'être traité en bétail humain!... Il roulait dans sa tête mille projets insensés, dont le moindre l'eût expédié aux galères.

Il lui paraissait impossible de reprendre la mer sans avoir revu Yvonne Le Floch; pourtant, convaincu de son impuissance, sentant la force irrésistible de la machine dont, rouage infime, il ne pouvait néanmoins se détacher, il ne s'inclinait devant le fait qu'avec une colère grandissante.

Kernigou le trouva, un peu plus tard, dans un état d'exaltation dont il eut beaucoup de peine à le soustraire.

— Voyons, consulta-t-il... résigne-toi... d'ailleurs!... le moyen de faire autrement?... Tu ne ferais que t'attirer de nouvelles représailles... Tiens, voilà du papier... une enveloppe... un crayon... Dépêche-toi de griffonner ton billet... Coat n'attend plus que lui pour partir.

Barrazer s'empara des objets que lui tendait le quartier-maître et, s'aidant de la cloison de son cachot, il traça rapidement quelques lignes.

"Ma chère Yvonne,

"J'apprends à l'instant que la "Mar-seillaise" va lever l'ancre dans quelques jours.

"J'aurais voulu pouvoir aller jusqu'à Trégastel pour vous revoir tous avant ce voyage qui nous séparera je ne sais pour combien de temps, mais je n'ai pu obtenir de permission

"Il paraît que je n'ai pas été sage...

"Ne va pas croire surtout que j'ai fait des bêtises.

"Il faut si peu de chose, dans ce métier, pour encourir la rancune d'un chef et récolter une punition.

"Done, d'ici des semaines, peut-être des mois, je n'aurai la joie d'être au milieu de vous. Sois bien sûre, toutefois, que je partirai le coeur gros, tout rempli de toi, et que, pas un instant, je ne cesserai de penser à ma chère petite Yvonne.

"J'embrasse bien tes parents, et t'envoie le plus tendre baiser de celui qui se dit toujours

"Ton grand ami pour la vie,

"François BARRAZER."

Un coup de langue au dos de l'enveloppe, quelques coups de poing pour bien fixer la colle, et le marin tendit le pli à Kernigou:

—... A la grande poste, hein?... Tu recommanderas bien cela à Coat. Je voudrais que cette lettre, si possible, arrivât demain matin à destination.

—C'est entendu.

—Merci.

—A ton service.

Le quartier-maître se retira et Barrazer, l'oreille aux aguets, entendit bientôt la chaloupe qui, dans un grand remous d'eau, quittait le flanc du cuirassé.

Alors, les nerfs un peu détendus, le forban, de nouveau, se prit à songer.

*

* *

Quand, le lendemain, Yvonne Le Floch reçut ce message dont l'adresse était, à la hâte, tracée au crayon, elle pressentit une mauvaise nouvelle. Elle aurait souhaité la garder pour elle et, dans ce but, laisser ignorer à ses parents que François lui avait écrit, mais Constant avait vu le facteur, Anne-Marie l'avait rencontré dans le chemin creux. Tous deux, empressés, accouraient aux informations.

Force fut donc à la jeune fille de li-
re à haute voix.

Elle le fit d'un ton posé, s'efforçant
de demeurer calme.

Pourtant, bientôt, les larmes mon-
tèrent à ses yeux.

—Allons bon, dit-il enfin, qu'a-t-il
encore fait?

Constant Le Floch adorait sa fille.
Pour cette raison, il n'avait pas voulu
contrarier le sentiment qui l'inclinait
vers François Barrazer, toutefois le
caractère indomptable du sujet, son
instinct batailleur, n'étaient pas sans
lui causer quelque alarme. Il eût pré-
féré que son enfant épousât un hon-
nête garçon du pays, un cultivateur
par exemple qui, tout en offrant de
sérieuses garanties de moralité, eût
apporté à Tri-Gazou une somme de
connaissances qui manquait totale-
ment au matelot.

—Décidément, reprit-il en tordant
sa moustache grise, ce pauvre Farn-
çois ne rate jamais l'occasion de se
faire punir.

Yvonne crut devoir excuser son
fiancé.

—Je t'assure, papa, que ce n'est
pas de sa faute.

—Qu'en sais-tu?

—Il paraît qu'il y a quelqu'un là-
bas, un gradé, qui lui en veut.

—Je connais ça.

—Et c'est tellement vrai que, l'au-
tre jour, il m'a fait prévoir ce qui est
arrivé.

Après tout, étant donné la nature
ombrageuse du personnage, la chose
n'était pas impossible. Constant Le
Floch, ayant lui-même fait son ser-
vice, n'était pas sans avoir connu de
ces inimitiés de supérieur à inférieur
qui n'ont pas toujours l'excuse d'être
justifiées.

—Soit, acquiesça-t-il, néanmoins,
tu feras bien, à l'occasion, de lui don-
ner des conseils de modération.

—Je n'y manque jamais, sois-en
sûr.

—Puisse-t-il les écouter!

La conversation en resta là sur le
moment.

A midi, en déjeunant, Constant Le
Floch remarqua qu'Yvonne avait pleu-
ré. Il lui demanda la cause de son cha-
grin.

La jeune fille ne lui cacha pas qu'il
lui en coûtait de penser que François
s'en irait sans qu'elle l'eût embrassé.

—Oui... fit évasivement le fermier,
c'est très ennuyeux.

—Papa... si tu voulais...

—J'irais à Brest avec maman.

—A Brest!... Pourquoi faire?

—Pour savoir...

—Quelle idée... et puis... savoir
quoi?

—S'il ne lui est pas arrivé quelque
chose de fâcheux.

—Il ne dit rien de semblable.

—Sans doute... mais... sait-on
jamais?...

Le bonhomme ne considérait pas ce
projet d'un oeil favorable. Il essaya
d'en détourner Yvonne.

—Je t'assure que je ne vois pas du
tout la nécessité de ce voyage.

—Enfin, reprit-elle, essayant de le
convaincre; je lui porterais sa vareu-
se neuve qu'il a laissée ici pour que
j'en répare un accroc.

—On pourrait à la rigueur la lui
expédier.

—Parviendrait-elle en temps?...
Enfin, il n'aurait pas été fâché d'avoir
aussi quelques provisions...

Anne-Marie, jusqu'à présent, n'a-
vait pas pris part au débat. Ce voyage
ne l'enchantait pas davantage, cepen-
dant, devant l'expression visiblement

chagrine du visage de sa fille, elle sentait faiblir sa volonté de résistance.

— Papa!... supplia Yvonne... tu ne peux pas me refuser cela... Après tout, François est mon fiancé, et je ne ferai que mon devoir. Je ne voudrais pas qu'il m'accusât d'indifférence... Songe qu'il n'a plus que nous...

— Ce sentiment t'honore, reprit Le Floch, à demi-convaincu, touteois, j'en reviens à mon idée: La "Mar-seillaise" est sur le point de lever l'ancre. Il n'est pas certain que vous arriverez à temps.

Il quëta l'approbation de sa femme, mais celle-ci ne voyait plus que les grands yeux embués de tristesse de sa fille.

— On pourrait peut-être essayer tout de même... remarqua-t-elle.

— Ma foi, dit Le Floch d'un ton bougon, si tu es de l'avis de ta fille, arrangez-vous.

C'était sa manière habituelle de capituler.

Yvonne se leva, l'embrassa, puis:

— Tu es un gentil papa.

— Parbleu!... Quand je n'en fais qu'à ta volonté!

Elle sourit et courut préparer les affaires qu'elle comptait emporter: la vareuse d'abord, un tricot, trois paires de chaussettes, des gants de laine...

Anne-Marie, de son côté, ne restait pas inactive.

Justement, la veille, on avait battu le beurre. Maman Le Floch fit un pain pour François, un gros pain de trois livres, enveloppé dans des feuilles de chou; elle y ajouta les meilleurs fruits du jardin, et entassa le tout dans un panier à double couvert, dont elle se servait d'ordinaire pour aller au marché.

Le Floch ayant pris son parti de l'aventure, décida qu'il conduirait les

deux femmes, le lendemain matin, à Lannion, afin qu'elles prissent le train de 7 h. 02 qui devait, par Plouaret, les déposer à Brest un peu avant dix heures.

Le soleil était rentré dans la maison.

Yvonne chantait sous les pommiers de Tri-Gazou.

IX

Les cent francs d'Yvonne

Anne-Marie et Yvonne débarquèrent à la gare de Brest par un beau matin ensoleillé. Elles connaissaient la ville pour y être venues à plusieurs reprises en compagnie de leur cousin.

La jeune fille ne se remémorait pas sans émotion le triste soir d'octobre par lequel ils étaient venus là pour la première fois.

François Barrazer n'était alors qu'un adolescent craintif, dont le coeur gonflé d'une peine immense, lui semblait alors bien lourd à porter... Il lui fallait se rendre, en vue de son incorporation, au dépôt des équipages de la flotte.

Il marchait tête basse entre les deux femmes, qui ne se sentaient guère plus de courage et ne pouvant se résoudre à ce premier arrachement...

Longtemps, le jeune homme était demeuré sur le trottoir, considérant la grille avec une secrète terreur, ne jouant se résoudre à entrer, dans ce grand réservoir d'hommes, sentant peut-être déjà combien cette étape de sa vie serait atale à son bonheur.

Il serrait dans sa main fébrile le maudit petit papier qui lui ordonnait de se rendre "immédiatement et sans délai..."

Enfin, se raidissant, il avait embrassé les deux femmes une fois dernière,

puis, brusquement, il était parti... Sa haute silhouette s'était détachée un moment sur le pavé gras de la cour... enfin, elle avait disparu dans le noir d'un corridor.

C'en était fait!...

Douloureuses, les femmes étaient remontées vers la gare.

Pourquoi, maintenant qu'elle fouillait l'asphalte du boulevard de la grande ville maritime, Yvonne se sentait-elle aussi triste qu'en ce jour lointain?

Elle avait cependant bien désiré venir...

Elle songeait au François de jadis avec une émotion pénétrante, comme on pense aux morts aimés.

Peu d'années s'étaient écoulées, pourtant; elle ne reconnaissait plus son touchant ami. Celui d'à présent était un homme—un tout autre homme—et son cœur aussi avait bien changé.

La mer l'avait perdu.

A bourlinguer, en cette prison mouvante, son caractère s'était aigri, il avait contracté des vices qui ruinent la santé et flétrissent le cœur, se ruant, chaque fois qu'il touchait terre avec ses camarades, à l'assaut des mauvais plaisirs.

Yvonne se croyait toujours aimée, mais elle ne retrouvait plus, en cet amour encore cher, la fraîcheur de l'autrefois regretté, et quand elle regardait le François d'aujourd'hui, c'était à travers le mirage des tendres souvenirs.

—Hier, tu chantais à l'idée de venir ici, remarqua Anne-Marie... et pourtant, te voilà bien triste.

Yvonne s'efforça de sourire:

—Je suis contente... très contente, je t'assure.

Elles n'avaient pas eu le temps d'écrire à Barrazer. Elles étaient venues simplement, sans plus réfléchir, dans le seul but de se rapprocher de l'absent.

Maintenant, sans but défini, elles descendaient la rue de Siam, comptant rencontrer aux alentours du pont National quelque marin de la "Marseillaise", susceptible de leur donner des nouvelles de Barrazer, et, le cas échéant, de se charger des provisions qu'elles apportaient pour lui.

Elles demeurèrent un long moment, immobiles, à l'autre bout du pont, appuyées contre l'armature, dévisageant les marins qui passaient, cherchant à lire, sur le ruban de leur béret, le nom du bâtiment auquel ils appartenaient.

Déjà, une grande animation régnait dans le port militaire. C'était un ouragan de bruits assourdissants : coups de marteau, ronflements de machines, sifflets stridents, vibrations de ferraille. L'armée du travail s'agitait, en bas, des ateliers de l'armurerie aux cales de Bordenave. Les cheminées des forges déversaient dans le ciel clair du matin des océans de fumée noirâtre. Tout l'arsenal flambait.

Les femmes, étourdies par ce vacarme auquel leurs oreilles n'étaient pas habituées, se sentaient comme exilées dans un monde hostile. "Tri-Gazou" leur apparaissait tel un paradis, dans lequel ce soir il ferait bon oublier le retentissement de cet enfer des hommes.

Elles promenaient leur regard éfaré, de la pointe du Château à l'ancien bain, puis reprenaient bien vite leur observation, fouillant les rues avoisinantes, les quais, les passerelles, dans l'espoir de découvrir peut-être la silhouette de celui pour lequel elles étaient venues là.

Elles commençaient à désespérer de rencontrer l'auxiliaire attendu, quand elles s'entendirent interpeller par une voix dont l'accent ne leur était pas inconnu. Elles se retournèrent et reconnurent le fils Le Goff, Jean-Marie, second-maître à bord de la "Marseillaise", et dont les parents tenaient un petit commerce à Trégastel, près de la chapelle Sainte-Anne.

Ils se serrèrent la main avec effusion.

—Vous attendez quelqu'un ? demanda le jeune homme.

—C'est-à-dire que nous espérions rencontrer un marin de la "Marseillaise", dit Anne-Marie : mais puisque te voilà, tout est bien. Le bâtiment va lever l'ancre, il paraît ?

—Oui... dans deux jours. On nous a donné hier soir des ordres précis à ce sujet.

—Nous avons compté que François Barrazer viendrait nous faire ses adieux au pays, mais il n'a pas pu obtenir de permission... Alors... nous sommes venues...

Le second maître considéra un moment les deux femmes avec sympathie, puis, connaissant l'affection qu'elles portaient à cet homme que, pour sa part, il estimait peu, il ne crut pas devoir s'expliquer autrement :

—Oui... on m'a dit qu'il avait des ennuis...

—Une punition...

—Ah!... vous savez.

—Il ne nous l'a pas caché... Il paraît que ses chefs le tiennent un peu serré.

—Dame... il y a des règlements. Barrazer est un bon garçon, mais, parfois, il les supporte mal.

—Oui... il a le geste prompt.

—Et la langue bien pendue.

—Mais il n'est pas méchant, dans le fond.

—C'est bien ce que je vous disais... Il y a longtemps que vous avez vu le père et la mère ?

—Lundi dernier.

—Ils allaient bien ?

—Certes.

Après quelques secondes de silence, Le Goff obligeamment, reprit :

—Je suis venu en service commandé, mais je vais repartir tout à l'heure... Si vous avez quelque chose à dire à François, je ferai la commission.

—Vous êtes bien aimable, Jean-Marie, fit Yvonne. Justement, nous cherchions quelqu'un qui voulût bien lui remettre ces paquets... mais... je n'ose vous prier de vous en charger.

—Pourquoi ?

—Vous êtes second maître...

—Cela n'empêche pas, entre gens du même pays, de se rendre service.

—Enfin... si vous avez des courses à faire.

—Tenez!... Je ne me gênerai pas avec vous... La chaloupe est amarrée au quai Jean-Bart... Si vous voulez bien descendre jusque-là, vous y trouverez le mécanicien Ruellan... Vous lui direz que vous m'avez vu... Il se chargera des colis... et c'est moi qui les remettrai en mains propres... Ça vous va ?

—Vous êtes bien aimable, Jean-Marie.

—Vous n'avez rien à communiquer à François ?

—Vous l'informerez que nous sommes ici.

—Quand comptiez-vous repartir ?

—Au train de deux heures quarante-cinq.

—Pourriez-vous attendre le suivant ?

—Pourquoi ?

— Dame... Il se pourrait que Barrazer vint à Brest ce soir.

— Je croyais qu'on lui avait refusé sa permission?

— Sans doute... mais on ne l'empêchera pas de venir à terre avec les autres... à moins qu'il n'ait son quart à prendre...

— Vous pensez?

— Très sincèrement.

— Mais alors... il viendrait tard?

— Pas avant cinq heures.

Yvonne regarda sa mère comme pour la consulter.

Anne-Marie objecta:

— Ton père va nous attendre à la gare de Lannion.

— On pourrait lui envoyer une dépêche.

— Il ne sera pas content, tu le connais?

— Oui... il est très bon... Il comprendra... Quand un homme s'en va sur la mer, on ne sait jamais s'il en reviendra.

— C'est juste, convint Le Goff.

— Allons, maman... tu veux bien?

— Soit, acquiesça Anne-Marie avec une pointe de regret.

Yvonne sourit:

— Je suis heureuse, dit-elle.

Puis, se tournant vers le second maître, avec encore un peu d'inquiétude:

— Vous êtes sûr qu'il viendra?

— Sûr, serait trop m'avancer, mais je le crois sincèrement... A moins qu'il ne fasse ce matin quelque sottise.

— Dieu l'en préserve.

— Alors... je puis dire à François que vous l'attendez.

— Oui.

— Où cela?

La jeune fille réfléchit un moment.

— Eh bien... à cette même place.

— Le pont tourne... il suffirait qu'à ce moment-là on le fit manoeuvrer...

— C'est juste... En ce cas, nous pourrions lui donner rendez-vous place du Château... Est-ce bien?

— Parfait!

Les deux femmes remercièrent le second maître avec effusion.

Ce dernier les chargea de ses compliments pour sa famille, et retourna à ses affaires, tandis que, rassérénées, Yvonne et Anne-Marie partaient à la recherche du canot de la "Marseillaise".

*

* *

La journée parut longue aux fermières de Tri-Gazou, peu habitués à circuler sur le pavé des rues. Elles firent quelques stations dans les églises, mirent un cierge à l'autel de Saint-Yves, à l'intention de Barrazer, puis, dans leur nostalgie du vert onduleux des feuillages, elles remontèrent vers le cours Daot, et s'assirent sur un banc.

Anne-Marie, déjà lasse, se plaignait de souffrir dans les jambes.

— Ah! fit-elle, pour tout, l'or du monde, je ne consentirai jamais à habiter la ville.

Dès quatre heures, pour être sûres de ne pas manquer Barrazer, elles se rendirent sur la place du Château, d'ailleurs toute proche.

A mesure que le temps s'écoulait, l'inquiétude de la jeune fille allait augmentant. Elle pensait, avec un battement de coeur: Viendra-t-il?

Dans son imagination surexcitée, elle se représentait son ami aux prises avec des difficultés sans nombre, essayant en vain de lutter, d'arracher à ses chefs une permission que ceux-ci s'obstinaient à lui refuser... Elle

voyait, par la pensée, le masque du marin s'assombrissant, les yeux lançant des éclairs... les lèvres serrées laissant passer de sourdes paroles de colère.

Non!... il ne viendrait pas, quelque chose le lui disait.

*
* *

Il arriva pourtant, peu après cinq heures et demie.

Il avait son visage des jours meilleurs.

De loin, il reconnut les deux femmes et leur sourit.

Elles vinrent au devant de lui. Ils s'embrassèrent avec effusion.

—Je suis content, dit-il, bien content que vous soyez venues. Je n'osais espérer ce bonheur. Il m'en aurait tant coûté de partir comme cela... sans vous revoir... Papa Le Floch n'a pas trop résisté?

—Pas trop... dit Yvonne en souriant d'un air entendu.

—Mais assez, n'est-ce pas?...

—Il t'aime bien.

—Certes!... mais il ne lui plaît guère qu'on se déplace!

—Il s'ennuie, seul à "Tri-Gazou", remarqua Anne-Marie... et puis... il y a l'ouvrage... les bêtes à soigner...

Barrazer avait pris le bras d'Yvonne.

—Tu as bien reçu nos colis? demanda la jeune fille.

—Oui... Le Goff s'est bien acquitté de la commission. Tu m'as gâté, je te remercie.

Elle le couvrit d'un regard très tendre.

—Je t'ai réservé encore une petite surprise, dit-elle.

—Ah! Ah!

Elle jeta un regard en arrière et vit Anne-Marie qui traînait un peu la jambe à quelques mètres de là. Elle en profita pour glisser une enveloppe dans la main du matelot.

—Qu'est-ce cela? demanda-t-il un peu surpris.

—Oh! pas grand chose, s'excusa-t-elle.

—Mais encore?...

Elle serra plus fort la main de Barrazer.

—Rien... un pauvre billet de cent francs... toutes mes économies de jeune fille.

Il fut touché et protesta:

—Non... tu es folle... je ne veux pas... Pourquoi te démunir de cet argent?

Pour que tu puisses, en mer, t'offrir quelques douceurs.

—C'est trop.

—Je t'en prie... Tu seras peut-être longtemps parti.

• —Je l'ignore.

—Justement. Il faut tout prévoir.

—Je t'assure que je suis très ému et que j'ai scrupule à accepter.

Yvonne sentait des larmes d'émotion monter à ses paupières. Il est si bon de donner à qui l'on aime. Elle lui fit doucement violence.

—François... Je t'assure que tu me ferais beaucoup de peine en refusant.

Il glissa l'enveloppe dans sa poche.

—Soit, dit-il, puisque tu insistes, je me rends. Tu es gentille... très gentille... et je t'aime beaucoup.

Elle nageait en plein ciel.

—Vraiment, c'est pour moi un léger sacrifice... Je n'ai besoin de rien... je n'envie rien... et si cela peut contribuer à améliorer ton ordinaire, je m'en réjouirai bien sou-

vent... promets-moi de faire de cette petite somme l'usage que je souhaite.

—C'est entendu.

—Bien sûr, je ne défends pas, parfois, de t'amuser... Il est juste que le marin cherche, à terre, un peu de cette joie qui lui fait défaut devant l'horizon éternellement grave de la mer... mais je voudrais... j'aimerais croire... je souhaiterais...

(Elle cherchait un mot qui ne le blessât pas...)

—...Que tu t'éloignes de ceux qui cherchent la détente dans de vilains plaisirs.

Il sourit de nouveau:

—Sois tranquille... si jamais l'idée m'en vient, je me rappellerai ton joli geste.

—Souviens-toi de moi seulement, je ne t'en demande pas davantage.

Anne-Marie, à ce moment, les rejoignait.

Ils s'embrassèrent furtivement sous les plaques.

X

De l'autre côté de la rue

Yvonne et Anne-Marie avaient décidé de reprendre, le soir même, le train de 19 h. 45, qui devait les déposer à Morlaix, où elles se proposaient de passer la nuit chez leur cousin Calvez. Barrazer leur offrit de les emmener dîner dans un restaurant qu'il fréquentait parfois, place Saint-Louis. Elles acceptèrent volontiers, heureuses de connaître les lieux où François venait chercher une détente temporaire. Il se montrait fort enjoué durant tout le dîner.

Yvonne se réjouissait de le retrouver en d'heureuses dispositions. Elle se reprochait d'avoir désespéré de lui. Il n'était pas si méchant que l'en ac-

cusait la rumeur publique. Elle était sûre qu'avec le miracle de sa tendresse, elle en ferait un être neuf, et qu'ils connaîtraient plus tard le paradis des félicités humaines.

Après dîner, Barrazer pressa les deux femmes d'accepter prendre le café avec lui chez Gildas Caradec, au "Bon accueil des marins". Elles se firent un peu prier, il leur en coûtait de se montrer ainsi en des lieux publics, bien qu'elles ne fussent pas connues dans cette ville, mais François était si gentil... elles eurent peur de le contrarier.

Le marin présenta les deux femmes au patron Gildas, lequel ne fut pas avare de compliments. Il tenait Barrazer pour un heureux homme. Yvonne était jolie à souhait, quel gracieux couple ils feraient au matin de leurs épousailles!

Cependant, peu à peu, le cabaret s'emplissait de consommateurs. Yvonne eut souhaité que François se levât, mais le marin semblait vissé sur son tabouret. Anne-Marie, de temps à autre, regardait sa montre.

—Ne crois-tu pas, dit-elle enfin à Barrazer, qu'il serait l'heure de remonter vers la gare.

—Bah! vous avez encore bien cinq minutes!

—C'est que je suis fatiguée. Je ne marche pas très vite.

—Maman a raison, approuva la jeune fille. Nous n'avons plus de temps à perdre.

Elle se leva, salua l'obséquieux Gildas et sortit, suivie d'Anne-Marie.

Barrazer serra les mains à l'entour.

Il lui en coûtait de quitter un établissement peuplé d'amis, où il régnait en maître incontesté.

—Quoi... tu pars déjà? dit un mathurin.

—Je vais reconduire ces dames à la gare.

—Bah!... elles connaissent le chemin... Fais-leur tes adieux sur le seuil, et reviens. N'oublie pas que nous partons dans deux jours, et que nous n'aurons pas de longtemps l'occasion de nous amuser.

Barrazer cligna des paupières et se hâta de rejoindre les deux femmes qui l'attendaient sans impatience sur le trottoir.

Non... tout de même!... il n'allait pas les laisser là!

Il remonta en leur compagnie une partie de la rue de Siam.

—Tu sais, fit obligeamment Yvonne, ne te crois pas obligé de venir jusqu'au chemin de fer... d'autant moins qu'il nous restera tout juste le temps de monter en wagon.

—Ma foi, répliqua-t-il, saisissant la balle au bond, puisqu'il en est ainsi je n'irai pas plus loin. J'avais oublié que je dois me trouver à la chaloupe au plus tard pour huit heures.

—Tu rentres ce soir à bord?

—Sans doute.

—Eh bien... tu as raison... ne te fais pas punir. Je serais si malheureux de penser qu'une aussi bonne journée finirait de la sorte pour toi.

Elle lui tendait son front. Ils s'embrassèrent longuement.

—Surtout, recommanda-t-elle, n'oublie pas tes promesses.

—Non... non!

—Sois sage, grand enfant, pour l'amour de moi.

Il promit, serra leurs mains encore et les quitta brusquement.

Quand il eut parcouru une centaine de mètres, il se retourna. A cet instant, Yvonne fit le même geste. Ils se sourirent encore, s'envoyèrent un baiser de la main, puis, les deux

femmes disparurent au tournant de la rue Colbert.

Barrazer était demeuré immobile au milieu de la chaussée. Son cœur lui reprochait amèrement cette brusque retraite. Comment pouvait-il s'être privé volontairement, ne fut-ce qu'un instant, de la compagnie de sa chère Yvonne?

Il fut sur le point de courir... de tenter de rejoindre les deux femmes, de leur demander pardon, de s'accuser de trahison, de félonie, de se mépriser, de s'avilir à leurs propres yeux, mais, le démon fit luire à son esprit des promesses de ripaille avec de joyeux garçons, les glaces au tain rongé du "Bon accueil des marins", le zinc du comptoir de Gildas Caradec, tout un rutillement de flacons...

Barrazer haussa les épaules et redescendit en courant.

*
* *

Quand Anne-Marie et Yvonne Le Floch arrivèrent à la gare, le train venait de démarrer. Consternées, elles s'informèrent de l'heure de départ du convoi suivant. Or, celui qu'elles venaient de manquer était le dernier de la journée.

—Eh bien... fit Anne-Marie avec humeur; nous voilà bien.

—Oui, approuva Yvonne, ceci est très ennuyeux.

—Et c'est de la faute à ton cousin.

—Oh!... ne l'accuse pas, je t'en prie!

—N'empêche que s'il ne nous avait pas entraînées dans ce cabaret, nous n'en serions pas réduites à cette heure, à nous mettre en quête d'un logement ici, car nous n'allons pas passer la nuit dans la gare, je pense?

—Non, certes!

—Où aller?... Je ne connais pas d'hôtel ici.

—Il y a le "Lion d'argent"... la "Croix d'or".

—A vingt francs la nuit, merci.

—On pourrait chercher une auberge, se renseigner.

—Je suis déjà assez fatiguée.

—Veux-tu que j'essaye de rattraper François? Il doit connaître quelque maison propre et d'un prix abordable.

—Le rattraper?... où cela?

—Mais... il a parlé de la chaloupe.

—Il faudrait savoir où elle est amarrée.

—Au quai Jean-Bart.

—Rien n'est moins certain... tantôt les barques accostent ici, tantôt là. D'ailleurs, n'est-il pas huit heures à présent?

—Elles viennent de sonner.

—Nous sommes loin du port et, sans doute, l'embarcation a déjà quitté le quai.

—On pourrait voir encore, si tu voulais?...

—Non, trancha Anne-Marie.

La maman Le Floch, femme économe, ménagère ordonnée, en voulait un peu à Barrazer de les avoir contraintes à passer la nuit à Brest. Elle avait horreur des hôtels. Les rares fois où elle s'y était réfugiée, elle n'avait pas fermé l'oeil, hantée par d'imaginaires dangers, des histoires de brigands, recueillies au rez-de-chaussée des journaux.

Elle se laissa tomber sur un banc de l'avenue de la Gare, et déclara qu'avant de partir à la recherche d'un logis, il lui fallait reprendre haleine.

Yvonne était au fond aussi ennuyée que sa mère. Elle n'en voulait rien laisser paraître à cause de François,

qu'il lui était pénible d'entendre accuser. Elle se garda bien, par ailleurs, de se montrer blessée de l'air bougon de sa mère, dont elle connaissait le coeur excellent. Quand la première et fâcheuse impression se serait dissipée, l'excellente femme retrouverait son sourire indulgent et sa bonne humeur.

Les prévisions d'Yvonne ne tardèrent pas à se réaliser. Bientôt Anne-Marie se releva:

—Allons! fit-elle... il faut en prendre son parti. Rien ne sert de se lamenter... Je ne désire qu'une chose: trouver un lit le plus tôt possible... Nous le pousserons en travers de la porte.

Un employé de chemin de fer étant venu à passer, Anne-Marie l'interpella:

—Pardon, monsieur, vous ne pourriez pas nous dire où nous pourrions découvrir un hôtel bien tenu, et dans des prix raisonnables.

—Il n'en manque pas à Brest, ma bonne dame.

—Encore faudra-t-il les connaître.

—C'est juste... Vous ne voudriez pas trop vous éloigner de la gare?

—Autant que possible.

—Eh bien... rue de la Rampe, vous trouverez cela... Vous n'avez qu'à descendre la rue de Siam. C'est la deuxième à gauche. Vers le milieu, vous découvrirez une auberge à l'enseigne de Saint-Armel. Le patron est un ami. Présentez-vous de ma part: Salaün, pour vous servir.

Anne-Marie remercia et prit l'itinéraire indiqué. Les deux femmes ne tardèrent point à trouver la maison que leur avait indiqué le cheminot. Elle leur parut, en effet, tranquille, archaïque. Elles entrèrent, se recommandèrent de Salaün, et obtinrent,

pour sept francs, une chambre à un lit au premier étage.

Ange-Marie regarda sous le lit, sonda les murs, ouvrit les placards, puis, rassurée, se coucha. Yvonne ne tarda pas à la rejoindre. Déjà, la maman Le Floch dormait à poings fermés. Yvonne n'avait pas sommeil. Elle demeura, la tête dans la main, soulevée à demi, à remuer les souvenirs de cette journée si bien remplie. Toute sa pensée s'envolait vers François. Elle se le représentait, couché dans l'entrepont de la "Marseillaise", songeant à elle, comme elle songeait à lui... Il était triste à la perspective de ce départ qui les séparerait pour longtemps... Oui... les autres, les méchants, les jaloux avaient beau dire, sous une rude écorce, il avait gardé un cœur tendre. Il lui avait juré de s'amender, d'être sérieux, de fuir les mauvais plaisirs, il tiendrait parole...

La nuit était maintenant profonde; la rumeur de la ville, peu à peu, s'était éteinte; seul, de temps en temps, le roulement lointain d'un tramway interrompait le grand silence.

Yvonne appelait en vain le sommeil.

Tout à coup, la rue retentit des chants orduriers de marins en goguette. La petite troupe se rapprocha, s'engouffra dans un cabaret situé immédiatement en face de l'auberge.

Et ce fut le vacarme étourdissant des liesses de matelots.

Une voix puissante entonna "Mitaine et osn gabier", et tous reprirent en chœur.

Yvonne avait pâli.

Cette voix... cette voix ressemblait à s'y méprendre à celle de François Barrazer.

Mais... ce ne pouvait être lui!... François était à cette heure dans l'isolement de la mer, François pensait

à l'amie si chère qu'il venait de quitter.

Non!... ce ne pouvait être Barrazer... ou alors... il ne faudrait plus croire à rien... ni à l'amour, ni à la parole sainte... ni à l'honneur!... Tout ne serait que mensonge, tromperie, abjection!

Yvonne ferma les yeux.

La voix puissante avait repris:

*Lorsque je vis Mitaine
Pour la seconde fois,
C'était en Aquitaine,
Voilà de ça dix mois...*

Ah! la hantise de cette voix! Yvonne, pour ne plus l'entendre, se plongea la tête dans l'oreiller. Ses lèvres marmonnèrent une prière. Elle essaya d'oublier.

L'intarissable braillard avait haussé le ton... La chanson traversait la rue, s'insinuait dans la chambre, frappait Yvonne en plein visage.

C'en était trop à la fin!

La jeune fille se dressa de nouveau. Mieux valait savoir... Un regard, sans doute, dissiperait l'atroce confusion. Elle se leva et, pieds nus, sur le pavé ciré, elle marcha vers la fenêtre et souleva le rideau.

Le chanteur tout à coup s'était tu. Il pérorait maintenant au milieu d'un groupe, attentivement-complaisant.

Yvonne Le Floch reconnut Barrazer.

—Ah! mon Dieu! soupira-t-elle.

Elle aurait voulu s'enfuir, loin... très loin... pour pleurer à son aise, mais une invisible main la retenait là, comme écrasée par la chute d'un monde. Penchée en avant, les yeux exorbités, elle ne pouvait détacher ses regards de l'horrible spectacle que lui offrait cet homme en lequel elle avait mis ses espérances les plus chères et ses illusions les plus sacrées!

Barrazer, debout, brandissait un billet de cent francs au-dessus des têtes émerveillées.

—Il est à moi... je ne l'ai pas volé... C'est une femme qui me l'a donné... une femme très bien... et voilà comment, ce soir, François Barrazer va payer sa part de rigolade!

Il leva son verre:

—A la santé de celle qui arrose!

Et tous répétèrent comme lui:

—A la santé de celle qui arrose!

Défaillante, Yvonne Le Floch laissa retomber le rideau.

—C'était donc vrai? gémit-elle.

Elle regagna son lit en sanglottant.

Le bruit avait fini par réveiller la brave femme. Elle s'inquiéta:

—Que se passe-t-il donc?

—Rien, maman.

—Rien... mais pourquoi t'es-tu levée?

—Par curiosité.

—Bon! je puis bien regarder aussi.

Mais, affolé, Yvonne se précipita vers sa mère.

—Non, maman, ne regarde pas ça. Je t'en prie!... je t'en supplie... c'est trop affreux!

Anne-Marie n'essaya pas de comprendre:

—Quand je te disais qu'on ne peut jamais dormir tranquille dans un hôtel!...

Elle se tassa de nouveau dans les draps, tandis qu'éperdument, silencieusement, Yvonne laissait, dans l'oreiller, couler le torrent de ses larmes.

XI

Un coeur blessé

Le lendemain, dès la pointe du jour, Yvonne Le Floch s'éveilla. Elle avait peu dormi et se sentait la tête lourde,

ayant été la proie d'un cauchemar affreux. Elle soupira.

Ah! pourquoi était-elle venue à Brest pour voir une chose pareille; François, avili par l'ivresse, trahant vanité du geste généreux de sa petite amie, laissant supposer que ce don, si touchant, lui venait d'une femme indigne...

Yvonne ne regrettait pourtant pas son billet de cent francs; elle déplore la perte d'une illusion chère.

Elle avait cru François capable de s'amender, de revenir à de meilleurs sentiments sous l'influence du pur amour qu'elle croyait lui inspirer. Elle n'avait vu qu'une brute avinée, beuglant, elle ne savait quelles insanités, devant un public de marins en goquette...

Et c'était là tout le cas que faisait Barrazer d'une promesse renouvelée quelques heures plutôt sous l'empire d'une émotion factice.

Que pouvait-elle attendre de cet homme?

Un immense découragement s'emparait de la jeune fille. Elle eut trouvé de la douceur à de puériles consolations... elle eût aimé pleurer dans des bras grands ouverts...

Néanmoins, elle ne voulait rien confier à sa mère de ce qu'elle avait vu. Mieux valait garder le chagrin au plus profond de son coeur, afin que ses parents ne portassent pas sur François un jugement mérité.

Oui... quoi qu'il arrivât, elle cacherait sa douleur, et s'essayerait à espérer encore... afin que les autres lui gardassent leur tendresse...

Anne-Marie dormait.

Yvonne sauta sur le tapis, entr'ouvrit le rideau et aperçut un marin trébuchant qu'entraînaient deux hommes d'équipage dont l'ivresse, sans

doute, s'était dissipée sous la fraîcheur du matin.

Et dans le pochard, Yvonne Le Floch reconnut encore Barrazer!

Elle laissa retomber le rideau et soupira plus encore.

Longtemps, elle réfléchit sur le parti à prendre.

Rompre?... Oh! pas un instant elle n'eut cette pensée.

Elle aimait cet homme avec la grandeur sereine de son innocence, avec une passion amère et silencieuse, avec la résignation d'un fatalisme oriental: il pouvait piétiner son coeur.

Cependant, il lui paraissait nécessaire qu'il comprît bien qu'elle n'était pas dupe de cette comédie infâme, et que si elle pardonnait, si elle se contraignait à oublier ces choses, ce n'était pas par veulerie, mais seulement par dignité.

Elle le lui dirait avec tous les ménagements possibles, mais elle le lui dirait...

Anne-Marie venait de s'éveiller:

—Déjà levée, dit-elle en s'étirant.

—Oui, maman... je ne dormais pas... je m'énervais dans le lit... J'avais peur de troubler ton repos.

—Ma foi, je n'ai pas trop mal dormi, malgré le vacarme qu'a fait hier soir cette vilaine bande d'étourdis.

Elles avaient décidé de prendre l'express de 7 h. 25 pour Morlaix, de déjeuner dans cette ville, chez Pierre Calvez, puis de repartir vers une heure pour Lannion.

Anne-Marie regarda sa montre et se leva précipitamment.

Tandis qu'elle s'habillait, Yvonne, qui en avait fini avec sa toilette, remarqua:

—Il y a un bureau de poste pas loin d'ici; je voudrais envoyer un mot à François... Tu permets?

—Que peux-tu bien avoir à lui dire? Vous vous êtes quittés voilà moins de douze heures.

—On a toujours quelque chose à se dire quand on s'aime, dit-elle en s'efforçant de sourire.

—Va donc, mais n'oublie pas l'heure, et revient me prendre ici.

—Je n'y manquerai pas.

Elle embrassa Anne-Marie et partit.

Le bureau n'était pas encore ouvert au public. Yvonne dut attendre quelques instants avant de pénétrer dans la salle. Puis, quand elle se trouva devant un pupitre, et la plume à la main, elle resta fort embarrassée, ne sachant comment traduire la gerbe de pensées qui s'agitait en elle.

Elle regarda l'horloge.

Le temps pressait. Alors, sans plus réfléchir, avec la simplicité d'une âme droite, et la délicatesse de ce coeur très haut palcé, que cet homme n'appréciait pas, elle écrivit:

"Mon bon François,

"Hier soir, nous avons manqué le train. Force nous a été de coucher à Brest, dans un hôtel de la rue de la Rampe.

"Nous n'y aurions pas mal dormi, si de joyeux garçons n'étaient entrés après dix heures, dans le café, en face.

"Parmi ces bruyants compagnons, j'ai cru reconnaître "le mien", celui que j'aime... Il parlait haut... il chantait bien. Je l'ai regardé quelque temps, puis... je me suis recouchée et, près de maman qui ne savait pas, j'ai pleuré... pleuré...

"Ne va pas croire, o! mon François, que je t'en veux. Je te pardonne de tout mon coeur de m'avoir causé cette petite déception.

"Puisses-tu pourtant m'en épargner de plus grandes.

"Je t'envoie toutes les pensées tristes, mais toujours affectueuses, de celle qui se dit, malgré tout,

"Ta petite fiancée,

Yvonne LE FLOCH."

P.-S.—Sois tranquille, je n'ai rien dit à maman. Envoie-moi bien vite une bonne petite lettre pour sécher mes pleurs...

J'en ai besoin.

.....
Ayant jeté ce billet à la boîte, Yvonne Le Floch rentra précipitamment à l'hôtel.

Anne-Marie était déjà prête et s'impatientait, craignant de manquer le train. Elles achetèrent un petit pain, en passant, chez un boulanger de la rue de Siam, et reprirent le chemin de la gare, où elles arrivèrent assez tôt cette fois pour sauter dans un wagon.

Par la portière ouverte, Yvonne, mélancoliquement, regardait s'éloigner la ville tumultueuse. Une souffrance obscure et compliquée oppressait son cœur. Elle revoyait Barrezer le verre en main, brandissant de l'autre un billet de cent francs...

"A la santé de celle qui arrose!"

Comment pouvait-il avoir proféré ce blasphème?

Il ne l'aimait donc pas?...

—Ah! si cela était, mieux valait mourir.

Elle se pencha un peu plus, parut s'absorber dans la contemplation de l'Elorn et de ses frais coteaux, mais ce fut pour cacher à sa mère les larmes silencieuses qui roulaient sur ses joues...

*

* *

François Barrazer reçut la lettre d'Yvonne Le Floch à la distribution du soir. Bien qu'encore sous l'influence des vapeurs de l'alcool, il comprit l'amertume cachée sous les fleurs du pardon. Il n'en fallut pas davantage pour le dégriser tout à fait.

L'événement était d'importance, surtout à la veille d'un départ.

Au fond, que devait penser Yvonne des débordements de son ami? Il n'était sans doute plus, à ses yeux, qu'une manière de monstre.

S'en aller, en laissant, derrière soi, pareille impression, n'était-ce pas se vouer à l'oubli?

Or, François Barrazer, malgré son inconduite, aimait Yvonne avec une violence concentrée. Il souffrait en songeant qu'elle put lui retirer sa promesse, bien qu'il convint, en son for intérieur, qu'un tel dénouement n'eût été que la conséquence logique de ses turpitudes, de ses mensonges.

Non!... il ne pouvait pas partir comme cela.

Partir, c'était perdre à jamais la jolie fée de Tri-Gazou. Partir, c'était la livrer à quelqu'un de ces rivaux qu'il soupçonnait d'instinct.

Il savait Yvonne désirée de plus d'un fils de fermier cossu.

Elle avait refusé toujours les plus riches partis. Demain, peut-être, déçue, blessée au plus intime de son être, consentirait-elle à accepter l'un d'eux?

Barrazer ne se faisait guère d'illusions sur la sympathie que le vieux Le Floch nourrissait à son égard. Il savait que le fermier ne lui montrait bon visage que par affection pour sa fille unique, dont il ne voulait point con-

frarier trop ouvertement le penchant. Mais qu'il s'effaçât, et le mot glissé chaque jour adroitement finirait bien par porter.

Ainsi songeait François Barrazer en serrant les poings de rage.

Ne pas partir... sans doute... mais, le moyen?

Demain, dans l'après-midi, la "Marseillaise" allait lever l'ancre. Les derniers permissionnaires venaient de rentrer.

Barrazer allait et venait sur le pont comme un lion en cage, et, comme lui, rugissait de colère impuissante.

Ne pas partir...

Désertier?... trop tard! Il était bien certain qu'on ne le renverrait pas à terre.

D'ailleurs, cet expédient ne l'eût pas sauvé.

Les Le Floch se refuseraient à abriter un insoumis; les gendarmes lancés à sa poursuite ne tarderaient pas à l'arrêter. Yvonne encore serait perdue pour lui.

Il ne doutait point que cette innocente l'aimât, il se flattait que, quoi qu'il arrivât, elle l'attendrait...

Elle l'attendrait, sans doute, six mois, un an... plus, peut-être, mais après?...

Elle était jeune, jolie, adorait les enfants.

Un jour, elle repousserait avec moins d'énergie la main qui se tendrait vers elle, et sur les cendres de son rêve écroulé, elle bâtirait le solide édifice d'un tranquille bonheur.

Le serpent de la jalousie rongerait le cœur farouche du forban.

Non!... cent fois non! il ne partirait pas!

*

* *

Ne pas partir!... ne pas partir!

François Barrazer n'avait plus que cette pensée.

Se faire porter malade?... Lui?... et pour quel motif?

Le médecin ne le connaissait que trop, ne se prêterait pas à cette petite comédie.

Le pseudo-malade en serait pour sa courte honte.

Avaler quelque drogue? Se livrer à des pratiques familières aux "Tire-au-flanc" de terre et de mer? Se ruiner la santé, et risquer d'attraper par surcroît quelques mois de prison... Bien merci!

Soudain, le marin eut une inspiration.

Il se dérida... Il avait enfin trouvé.

Le soir, on le découvrit gémissant sur le pont, le pied tordu, la cheville enflée... Il s'était laissé choir à mi-hauteur de l'échelle.

Il reçut les premiers soins du médecin du bord, puis, dans la chaloupe à vapeur, on le transporta à Brest, à l'hôpital maritime.

Le lendemain, la "Marseillaise" levait l'ancre.

Dans la salle où l'on avait déposé Barrazer, le soleil entraînait, comme chez lui, par les fenêtres ouvertes, les arbres de la cour frissonnaient sous le vent léger, les oiseaux chantaient.

Le matelot, enfin rassuré, riait à la barbe de l'été!

*

* *

L'état de Barrazer s'améliora avec une rapidité dont le docteur ne fut pas le moins surpris. L'accident se ré-

duisait en somme à une simple entorse. Il fallut peu de jours pour qu'il ne restât pas trace de la petite hernie qui s'était formée autour de la membrane synoviale. Les filets vasculaires et nerveux reprirent leur place, leur élasticité, et le blessé fut bientôt en état de se lever.

Il écrivit alors à Yvonne une longue lettre, parla de son repentir, excusa sa conduite du mieux qu'il put, accusa ses camarades de l'avoir entraîné à l'instant où il se disposait à rentrer à bord. Il n'avait pas eu le courage de leur résister. Certes ! il avait eu tort, grand tort... mais... le moyen de refuser d'accompagner des amis, quand le navire est sous pression, et qu'on ne sait quand on reverra les vieilles maisons de Recouvrance ?

"Néanmoins, une autre fois, il serait plus sage, ne recommencerait plus ces folies qui, le lendemain, le laissaient dégoûté de lui-même et des autres.

"Il le jurait sur la tête de ses parents morts.

"Yvonne pouvait encore lui faire confiance...

"Puis, il parla de son accident, se posa un peu en victime du devoir, se plaignit des dangers, de la dureté du chien de métier auquel il se trouvait contraint..."

Cet épître n'eût pas manqué d'émouvoir la famille Le Floch, si le mécanicien Binic, un ami de Barrazer, n'avait cru habile, pour faire valoir la malice et les petits talents de son compère, de raconter la vérité tout crûment, telle il la tenait de celui-ci.

Le père Le Floch, esprit droit, en éprouva une impression si fâcheuse, qu'il dissuada sa fille de retourner à Brest, ainsi qu'elle en avait l'intention.

Barrazer attendit Yvonne en vain le jeudi suivant dans le jardin de l'hôpital.

Le soir, il traduisit son désappointement dans un billet laconique, mais impératif, où il sommait Yvonne d'avoir à lui dire, sans plus attendre ce qu'elle avait "derrière la tête".

Cette mercuriale jeta plus de désarroi encore dans les idées de la pauvre Yvonne, et ne fut pas sans augmenter les appréhensions de cette jeune fille pondérée dont la délicatesse s'accommodait mal des intempérances de langage de cet énervé.

Elle se promit de ne pas répondre. Le lendemain, pourtant, n'y tenant plus, elle traça ces quelques lignes :

"Mon cher François,

"Il est écrit que tu me feras toujours beaucoup de peine.

"Je croyais être en droit d'attendre de toi mieux que cela.

"Je t'en prie, cesse de m'adresser des reproches immérités, dont la répétition finirait bien par lasser l'affection de mes parents.

"Jusqu'à présent je te l'ai caché, mais aujourd'hui tu m'obliges à t'informer que j'ai beaucoup à lutter pour toi.

"Je lutterais encore, mais, de grâce, ne rends pas stériles mes efforts renouvelés.

"D'autres à ma place, t'eussent peut-être gardé rancune. Je veux ignorer ce sentiment, je t'excuse. J'oublierai le vilain mot que je viens de recevoir, et j'attendrai avec confiance qu'un autre, plus conforme à la réalité et à mes aspirations, vienne effacer la fâcheuse impression du premier.

—Je t'embrasse avec ma persévérante affection.

—“YVONNE.”

Cette lettre dont le ton d'indignité n'eût pas été sans impressionner tout individu moralement sain, ne fit qu'augmenter la fureur de François Barrazer.

Il décida que, coûte que coûte, il irait à Trégastel et aurait avec les Le Flocs une explication décisive.

Il s'aperçut, hélas ! en retournant ses poches, qu'il avait dépensé jusqu'à son dernier sol, au cours de la nuit fatale où le hasard l'avait conduit au cabaret de la rue de la Rampe.

Néanmoins, il ne s'embarrassa pas pour si peu. N'avait-il pas dépensé assez d'argent dans les abreuvoirs de la ville, pour que le tenancier de l'un d'eux lui consentit le prêt de vingt francs dont il avait besoin.

Il profita de sa première sortie pour courir au “Bon Accueil des Marins” et exposa incontinent la situation à son ami Gildas Caradec.

Le cabaretier l'écouta tranquillement, puis, quand Barrazer eut terminé son petit discours, il hocha la tête.

—Mon cher, fit-il, si j'étais à ta place, je me garderais bien d'aller à Trégastel. Les femmes sont de bien capricieuses créatures... Si tu parais te cramponner à celle-là, elle te fera marcher; si tu feinds de l'oublier, elle ne t'en aimera que mieux.

Le marin protesta :

—Ce qui est vrai pour toutes, ne l'est pas pour celle-ci... Yvonne est une nature exceptionnellement sincère, et l'artifice n'est point de son fait. Il faut absolument que je la voie.

Gildas fronça les sourcils et fit claquer sa langue d'un air ennuyé.

—Je le déplore...

—Pourquoi?

—Parce que je ne puis te prêter cet argent.

—Ah!... je comprends maintenant la raison de ta morale! Serais-tu avare ?

—Fort peu.

—Alors... tu ne peux manquer de me rendre ce service.

—Non, dit résolument Caradec, je ne le rendrai pas. J'ai pour principe de ne faire jamais ni crédit, ni prêt d'aucune sorte... Agir ainsi, c'est se fâcher sûrement avec son obligé.

—Explique-toi.

—Soit... ce prêt, tu ne me le rendras pas... je ne te reverrai plus. Je préfère donc me fâcher tout de suite, et ne pas perdre mes vingt francs.

—Tu n'es qu'un ingrat.

—Soit!

—Un mufle.

—J'y consens.

Barrazer, furieux, quitta brusquement Gildas et fit claquer la porte. Il remonta la rue de Siam en maugréant. Il voulait partir. Il partirait quand même.

Ah... non, jamais il ne remettrait les pieds au “Bon Accueil des Marins” Gildas était le dernier des derniers. C'était bien la peine d'avoir dépensé dans sa boîte des centaines et des centaines de francs, pour essuyer un refus si blessant en cet instant décisif.

Barrazer, pâle de rage, pénétra dans la gare, demeura un long moment près de l'employé chargé du contrôle des billets, comme s'il eut attendu quelqu'un, puis, profitant d'un moment d'inattention du préposé, il s'insinua sur le quai.

Mais, le fonctionnaire avait vu le manège, il interpella Barrazer.

—Eh! là-bas, Mathurin! votre billet ?

François, tête basse, revint sur ses pas :

— Mon billet? ...

— Sans doute.

— Je n'en ai pas, avoua-t-il sans ambages.

— Eh bien, il faut aller en chercher un.

— Je n'ai pas d'argent.

— Tant pis, vous ne monterez pas.

Barrazer tenta de fléchir la rigueur de cet homme et n'y parvint pas, alors blême de fureur, il s'oublia jusqu'à l'injurier.

L'employé perdit patience.

— Allons! retirez-vous, et vivement ou je vous conduis au bureau du chef de gare; s'il vous dresse procès-verbal, il pourrait vous en cuire... vous êtes militaire, ne l'oubliez pas.

A ce moment, attiré par ce dialogue dont le ton s'était haussé peu à peu, un officier de marine s'avança, et demanda des explications.

L'employé ne se fit point faute de les lui donner en détail. Barrazer interrogé, ne put nier l'évidence.

L'officier réfléchit un moment, puis:

— Vous appartenez à la "Marseillaise"?

— Oui, mon commandant.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec ce bâtiment?

— Je me suis blessé.

— Où êtes-vous actuellement?

— A l'hôpital.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'y rentrer immédiatement, et de vous y tenir bien tranquillement, c'est compris?

— Oui, mon commandant.

— Comment vous appelez-vous?

— Barrazer François.

— Parfait. J'irai prendre de vos

nouvelles, et, si vous m'avez désobéi, nous en verrons plus long. Rompez.

Heureux d'en être quitte à si bon compte, le marin ne se fit pas prier.

L'amertume au coeur, il regagna l'hôpital, et s'y tint coi deux jours durant.

DEUXIEME PARTIE

LE MAUVAIS DESTIN

I

Premier chant

Le lundi suivant, après la visite des malades, François Barrazer fut renvoyé au dépôt des équipages de la flotte.

Cette vie de caserne, à laquelle il n'était plus habitué, ne fut pas pour dissiper sa mauvaise humeur.

Il écrivit à Yvonne Le Floch des lettres si désordonnées, et parfois si menaçantes, qu'elle se garda bien de les communiquer à ses parents. Elle commençait à être véritablement inquiète sur son sort à venir, et en venait à regretter d'avoir inconsidérément engagé sa parole.

Des camarades de François Barrazer, d'autre part, ne se gênaient pas pour raconter ses frasques. Il passait à présent, aux yeux de tous, pour un mauvais sujet, fréquentant les cabarets, les femmes de mauvaise vie.

Yvonne Le Floch n'entendait pas cela sans déchirement. Elle avait éprouvé pour son ami d'enfance un très profond amour; elle évoquait l'image d'autrefois avec la même émotion, mais il lui semblait que le François de sa jeunesse était mort, et que

celui d'à présent n'en était qu'une triste et lointaine caricature. Il lui en coûtait de renoncer au rêve qu'ils avaient édifié ensemble, et cependant...

...Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, elle redoutait l'échéance fatale.

Ce fut en cet état d'esprit que, pour la troisième fois, au lavoir des Troïerous elle rencontra l'avocat Félicien Morange.

On se souvient qu'au soir du Pardon de la Clarté, le jeune homme était rentré à l'hôtel de la Grève complètement désabusé. Augerel s'était efforcé de le raisonner, d'obtenir de lui qu'il renonçât à la belle lavandière. Il avait promis.

Durant une semaine, Félicien avait tenu parole. De nouveau, on l'avait revu, à l'heure glauque, dans les roches avec Mauricette, mais il avait cessé d'être aimable avec elle. Quoiqu'il fit, il songeait à la bretonne avec une émotion grandissante. Il rompit brusquement avec la fille du docteur et, sans en rien dire à Augerel, s'en alla chaque matin vers les Troïerous, avec le secret espoir de rencontrer l'objet de ses constantes pensées.

La persistance de ses efforts ne devait pas tarder à être récompensée, le quinzième jour, il eut la satisfaction d'apercevoir, à travers les branches des saules, la fine silhouette d'Yvonne Le Floch.

La jeune fille venait en chantant une mélancolique cantilène armoricaine, dont l'écho frémissant de la vallée répétait les modulations harmonieuses. En reconnaissant le beau garçon dont elle avait naguère pansé la blessure, elle se tut brusquement et rougit. Il se leva, la salua avec une courtoisie parfaite, et dit:

—Mademoiselle, je suis vraiment désolé que ma présence ait interrompu ce concert dont le rossignol lui-même serait jaloux. Vous avez une voix d'une fraîcheur exquise, et, si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais d'oublier ma présence, et de reprendre votre chant au point où vous l'avez laissé.

Elle le considéra d'abord avec hauteur, puis, le voyant si humble, si comble, si complètement et si sincèrement respectueux, elle se dérida:

—Monsieur, vous exagérez mes talents. Je ne suis qu'une pauvre fille des champs et je ne chante que pour moi.

—Si ma présence vous est une gêne, et vous prive du plaisir de charmer les oiseaux, vos pareils, je vais me retirer.

Elle parut réfléchir un moment, puis, d'une voix plus douce:

—Pas du tout, monsieur, vous ne me gênez pas... D'ailleurs, la lande est à tout le monde.

Il demeura quelques secondes sans parler, très embarrassé de ses mains, tout au bonheur de l'admirer. Il ne savait plus que dire, bien qu'il eût préparé, en chemin, de jolies phrases éloquentes, sur l'effet desquelles il comptait beaucoup pour apprivoiser la belle fille. Il fit, simplement:

—Je vous dois une visite de politesse...

—Et pourquoi?

—Vous avez été pour moi, certain jour, une soeur de charité...

—Ah!... croyez-vous?...

—Je n'en ai pas perdu le souvenir.

—Alors... cette visite... vous venez me la faire?

—Un pur hasard... J'affectionne cette vallée de silence et de recueillement, où l'âme, libérée de l'ambiance

factice et du décor conventionnel, peut s'exalter à son aise... J'y suis venu promener mon ennui, dissiper mes rancœurs. Je ne pensais pas avoir le précieux honneur de vous y rencontrer.

Il parlait avec émotion, et d'une voix perusasive. Elle dit avec un peu de coquetterie:

—Allons! j'ai été bien mal inspirée en venant ici ce matin, vous recherchez la solitude, et voilà que je viens jeter le désarroi dans le paradis d'un poète.

Il protesta avec chaleur:

—Il faut au poète, une muse... Que serait-il sans cela?... Qui lui donnerait l'enthousiasme et l'inspiration? Il y avait un vide dans ma pensée (il n'osait pas dire encore: dans mon coeur), vous venez de le combler.

Elle sourit:

—Vous êtes d'une politesse raffinée. Comme vous savez bien arranger les choses!

—Je vois que vous doutez de ma sincérité.

—Ai-je dit cela?...

Ils se turent et, dans le murmure de la source, dans le gazouillis des oiseaux, dans le bruissement léger des feuilles argentées des trembles, ils communiquèrent pour la première fois.

L'atmosphère était comme saturée de rêve. Le frisson languissant des roseaux avait un charme insinuant; la chanson du ruisseau se faisait tendre et persuasive; les oiseaux regardaient les jeunes gens avec un air de complicité; de troublants effluves montaient de la terre pâmée jusqu'à l'enivrement; le tapis vert de la prairie voisine invitait à la paresse, à l'amour, aux plus secrets épanchements. La nature impérieuse et magnifique, rassemblait ses puissances éparses, bat-

tait le rappel de ses éléments de séduction pour lancer, à la face inquiète de ce couple éperdu le formidable appel de l'éternel amour.

Pâle, la belle lavandière avait fermé les yeux et retenait son souffle. Félicien, le front penché sur le ruisseau, hésitant encore, semblait l'interroger. Il n'osait plus regarder sa compagne, craignant qu'elle ne devinât son trouble intérieur, ses appétits désordonnés, et qu'elle en fut effarouchée.

Ils se quittèrent, ce jour-là, sans plus échanger une parole.

II

Second chant

Yvonne Le Floch n'avait jamais entendu que le verbe chaud mais impérieux, dépourvu d'onction, de François Barrazer; l'éloquence sentimentale, la mièvrerie de Félicien Morange fut pour elle une révélation. Elle ne put s'empêcher de songer à lui tout le jour. La nuit suivante, elle en rêva. Pour la première fois, elle sentait de l'obscurité dans son coeur.

Aimait-elle vraiment son ami d'enfance—et de la façon dont il souhaitait l'être? L'aimait-il autant qu'il le prétendait lui-même?

Elle opposait à la rudesse du marin, la douceur, la tendresse prudente, la timidité du citadin.

Au matin qui suivit cette nuit de fièvre et d'agitation, elle se promit de ne plus revoir le beau jeune homme, auquel elle devait l'inquiétude du premier doute.

Elle ne sortit point ce jour-là, ni le jour suivant, sans cesser pourtant de penser à son nouvel ami. Le troisième jour, elle n'y tint plus et, sans vouloir

avouer à elle-même la véritable cause de sa décision, elle partit, avec sa caisse à linge, vers le lavoir des Troïerous.

Comme s'il y eut entre eux un accord tacite, Félicien Morange l'attendait là.

Elle fronça les sourcils, pour la forme :

—Comment!... encore vous?

—Est-ce un reproche, mademoiselle?

—Non... un étonnement...

—Pourquoi?

—Vous n'avez donc pas d'autre but de promenade? C'est un peu court, pour qui souhaite connaître à fond les beautés d'un pays.

—Mais... qui vous dit que j'ai ce désir-là?

—Je croyais...

—Seule, à présent, une beauté m'intéresse...

—Laquelle?

—La vôtre.

Elle prit un visage sévère.

—Monsieur!... je ne sais si je dois...

Il se fit plus humble encore :

—Vous ai-je contrariée?... Mettons que je n'ai rien dit.

Elle s'installa sur le bord du ruisseau, tandis qu'en extase, l'avocat ne cessait de l'admirer. De son côté, Yvonne l'observait du coin de l'oeil. Elle n'avait pas très envie de travailler, et prenait plaisir à entendre Félicien, beaucoup moins courroucé qu'elle ne voulait le donner à penser. Elle attendait qu'il parlât.

Félicien, que rongeaient au cœur le serpent de la jalousie depuis qu'il avait vu, au soir du Pardon, Yvonne s'en aller au bras du matelot, laissa brutalement à la façon des timides, percer son amertume :

—Je ne vois plus ce grand jeune homme avec lequel vous quittâtes la fête de la Clarté...

—François, mon fiancé?.

—Ah... ce marin...

—Est mon fiancé, oui, monsieur.

Il pâlit légèrement, puis, raffermissant son courage :

—Je le regrette.

—Comment cela?

—Parce que... parce que j'eusse préféré que vous fussiez libre.

—Je ne le suis plus... Je ne l'ai, d'ailleurs, à ma connaissance, jamais été. Nous sommes "promis" depuis l'enfance.

—C'est-à-dire que vous avez engagé votre cœur en un temps où vous ne soupçonniez pas encore ce qu'était l'amour.

—Cette pensée ne m'est jamais venue.

—Elle vaut pourtant qu'on s'y arrête, mademoiselle. Que feriez-vous si, demain, vous vous aperceviez que vous vous êtes jusqu'alors trompée sur la nature des sentiments que vous inspire votre ami?

Il venait, sans s'en douter, de toucher le point délicat. Elle releva la tête, regarda par delà la vallée étroite, et, son âme demeura comme suspendue au fil ténu d'un grand problème.

—Ce que je ferais, dit-elle enfin, je n'en sais rien.

Elle comprit seulement l'étrangeté de sa position, en saisit le sens critique, et vit se dérouler soudain les perspectives d'un avenir gros d'orages.

—Eh bien? insista l'avocat.

—J'aime mieux ne pas y songer...

—Pourquoi?

—François Barrazer n'est pas de ceux qui se laissent si facilement

éconduire, en admettant que j'eusse cette idée—et ce n'est pas le cas...

—Il est donc terrible, votre ami?

—Terrible, c'est le mot... Et si je supposais qu'il se doutât jamais de nos innocentes rencontres, je vous prierais de m'éviter; ne fut-ce que dans votre intérêt.

—Je vous sais gré de l'intention, mais je vous en supplie, n'ayez, à cause de moi, nulle inquiétude. Si je savais ne point vous être indifférent je braverais allègrement tous les dangers.

Sa voix s'était raffermie. Il plongeait son regard doux et franc dans les yeux de la jolie lavandière. Elle sentit qu'il était véritablement résolu à lutter pour la conquérir; elle en fut touchée et flattée à la fois.

—J'aime à croire qu'il n'y aura jamais de conflit entre vous, dit-elle. D'ailleurs, vous me connaissez depuis si peu de temps!... et je ne vous ai pas, j'imagine, donné le droit de me disputer à François Barrazer.

Il soupira:

—C'est juste... et c'est précisément ce qui m'attriste.

Il y eut un si long temps de silence, qu'un peu gênés tous deux ils cherchèrent à se donner une contenance. D'une main malhabile, Félicien roula une cigarette, tandis que, de ses doigts fuselés, Yvonne réparait le désordre imaginaire de sa chevelure luxuriante.

Elle se souvint qu'au soir du départ de son indomptable ami, elle avait pleuré sur le chemin. Elle ne savait plus maintenant pourquoi, ni sur quoi elle avait pleuré... Était-ce sur le beau gars qui s'en allait dans la nuit menaçante, sur l'illusion déjà morte de sa jeunesse irréfléchie?

Ah! pourquoi avait-elle fait ce serment?...

Elle comprit qu'une espérance nouvelle était née de son âme, et que déjà, presque à son insu, elle s'y abandonnait complaisamment.

L'avocat estima avoir marché suffisamment, ce jour-là, dans la voie des aveux, et qu'insister davantage eût été maladroît. Il se leva.

—Mademoiselle... je viens de passer près de vous une heure délicieuse, et j'en aurai de la joie pour tout le jour... mais demain!...

—Demain?...

—Me permettez-vous...

—Quoi donc, monsieur?

—De revenir?

—Qu'avez-vous besoin de ma permission?

—Parce que... vous comprenez... je souhaiterais vous y rencontrer encore... Viendrez-vous?

—Peut-être, dit-elle.

Il partit, ivre de bonheur.

III

Vent de tempête

Dès lors, Yvonne Le Floch et Félicien Morange se revirent chaque jour. Ils se revirent même davantage, car on les aperçut, à la tombée de la nuit, aux environs de Tri-Gazou. Ils marchaient la main dans la main et souriaient en se regardant.

Peu à peu, ils s'enhardirent, s'enfoncèrent dans le mystérieux éden des solitaires Troïerous, et vinrent s'asseoir sur un rocher pansu aux environs du moulin hanté. De là, ils pouvaient contempler la mer chatoyante encore, les récifs de la pointe, le joli village de pêcheurs, les phares, les Sept-Iles, le château de Costaëres,

tout ce qui fait de ce pays un inoublable décor.

Ils parlaient peu, mais leurs yeux ravis distillaient le miel de la suprême éloquence.

Pourtant de temps à autre, la jolie lavandière se retournait et considérait la lande avec inquiétude. Elle avait l'impression qu'un invisible fantôme, tapi dans l'ombre, se penchait en ricanant sur l'abîme de son jeune bonheur.

Félicien sentait parfois le bras de son amie tressaillir sous le sien. Il lui baisait le poignet avec ferveur :

— Pourquoi, petite Yvonne, ce nuage subit dans ces prunelles que j'adore ?

Dans sa pudeur d'amoureuse, elle ne voulait point alarmer l'avocat, en évoquant devant lui l'ombrageuse image de François Barrazer, mais, à mesure que le temps s'écoulait, elle devenait plus nerveuse, son instinct l'avertissait que le drame était proche, et que le danger s'abattrait sur eux avec le fracas d'une montagne qui s'écroule.

Lui, devinant sa détresse inavouée, redoublait de tendresse et de persévérances, lui exposait ses projets d'avenir : "Il irait, à la fin de septembre, demander sa main aux fermiers de Tri-Gazou. Ils se marieraient discrètement, partiraient ensuite pour Paris, et rien ne pourrait plus troubler les délices de leur hymen..."

Elle écoutait Félicien d'un air grave, approuvait d'un signe de tête, et demeurait silencieuse, se laissant bercer au fil du rêve... Mais le mirage lui apparaissait, si lointain, qu'elle n'osait encore lui donner la forme exquise d'une réalité.

— Je ne veux pas, dit-elle un jour

à l'avocat, que vous vous exposiez inutilement à la colère de mon cousin.

— Mais, ma mie, je ne crains personne...

— Je sais cela... seulement vous comprenez ? Je ne tiens pas, qu'à cause de moi, deux hommes se vouent une haine farouche... Je souhaiterais éviter un conflit... Est-ce trop demander ?...

— Non, sans doute... Malheureusement, je ne vois pas le moyen d'échapper à l'inéluctable explication.

— Fiez-vous à moi... Ne me pressez pas... Je sais, par des amis de Barrazer, qu'il s'enivre, fréquente de mauvais lieux, qu'il entretient certaines liaisons déshonorantes... Jusqu'à présent, j'avais considéré tout cela d'un regard indulgent ; je croyais qu'il s'amenderait... Il n'en fut rien... Sa conduite est un objet de scandale ; sa réputation finira bien par sombrer tout à fait dans un éclat. Mes parents ne connaissent encore qu'imparfaitement cet état de choses, mais ils ne tarderont sans doute pas à l'apprendre, et comme ils ont des principes et, qu'avant tout, ils se soucient de mon bonheur, ils prendront eux-mêmes la décision qui s'impose, et me libérera.

— Mais... s'il revient ? fit l'avocat, mordu au cœur par le serpent de la jalousie.

— Je l'accueillerai comme si je ne savais rien.

— Cependant, je ne veux pas que cet homme s'imagine encore avoir des droits sur vous.

A la pensée que le marin pourrait traiter la jolie lavandière comme sa chose à lui, Félicien avait pâli. Debout et frémissant, il semblait prêt à bondir pour défendre sa proie.

— Ayez donc, dit Mlle Le Floch, un peu plus de confiance en moi. Je vous

promets d'éviter de me trouver seule avec lui—et, vous savez... quand la femme se met quelque chose dans la tête!...

Il se dérida légèrement.

—Vous me promettez d'être prudente?

—Je le serai.

—...De ne point vous laisser entraîner dans la solitude complice des chemins?

—Oui.

—...De ne penser qu'à moi quand il sera près de vous?

—Certainement.

Ils remontèrent par l'abrupt sentier. Le soir tombait sur la lande rousse comme un voile de deuil; les feux convergents des phares balayaient l'horizon, où traînaient encore quelques bandes de lumière pâle parmi les nuages sombres.

Yvonne et Félicien, immobiles sur la limite de Tri-Gazou, ne pouvaient se résoudre à se quitter.

—Mon ami... il se fait tard, remarqua enfin la jeune fille.

—C'est vrai, je l'avais oublié!

Il lui prit la main et la lui baisa longuement:

—A demain, petite amie!

—A demain!

—...Et n'oubliez pas votre promesse!

Elle sourit, fit un signe de tête affirmatif et bondit sur le talus avec l'agilité d'une chèvre. Il la suivait de son regard ardent et magnétique.

Avant de rentrer dans la cour de la ferme, Yvonne se retourna, aperçut le buste de son ami dans l'encadrement des ajones, et lui envoya un baiser du bout de ses doigts fins. Il leva son chapeau en signe d'adieu, et redescendit vers la plage, éperdu d'amour.

*

* *

Octobre était venu. La plupart des baigneurs avaient regagné l'enfer des grandes villes. Le lieutenant Augerel s'en était allé fin septembre, quant à Félicien Morange, pour des raisons que l'on soupçonne, il s'attardait et goûtait, en compagnie d'Yvonne Le Floch, le charme prenant des derniers beaux jours.

Dans la quiétude de leur bonheur quotidien, ils oubliaient Barrazer.

Or, après six semaines d'absence, un matin, le matelot fit sa rentrée à Tri-Gazou.

Constant Le Floch, auquel de vagues rumeurs avaient fini par désillier les yeux, l'accueillit assez fraîchement. Yvonne prétextait un violent mal de tête, pour couper à toute promenade en compagnie de son cousin. Il resta donc une partie de la journée, maussade et taciturne, assis sur le banc du lit-clos.

Yvonne allait et venait à travers la maison, évitant de se trouver seule avec le forban, feignant d'être très occupée par les soins du ménage.

Il le regardait en dessous et se mordait les lèvres, comprenant qu'il y avait quelque chose de changé; pressé au reste de s'ouvrir de ses inquiétudes à qui les avait fait naître.

N'ayant pu obtenir—et avec quelle peine!—qu'une permission de la journée, Barrazer ne pouvait guère s'attarder. Vers six heures du soir, il prit congé de la famille Le Floch. Yvonne ne semblant pas décidée à le suivre, il lui dit tout bas, mais impérieusement:

—Viens.

—Je suis lasse... très lasse...

—Viens jusqu'à la croix d'Arac'h seulement. Il faut absolument que j'aie un entretien avec toi.

Il n'y avait qu'une centaine de mètres à parcourir dans un chemin ordinairement fréquenté. Elle ne pouvait guère refuser. Il importait encore de ménager cet homme.

Elle sortit donc avec lui. Quand ils eurent passé la barrière, le marin saisit Yvonne par le bras, et le lui serra violemment.

—Yvonne!... tu n'es plus la même.

—Je suis souffrante...

—Balivernes !... Tu me caches quelque chose.

—Rien.

—Tiens... rien que ce ton... Tu n'es pas sincère.

Déjà lasse de lutter, elle se dégagea :

—François, je t'en supplie, n'abuse pas. Je te dis que j'ai mal.

Il se recula, la bouche crispée, l'oeil en flammes :

—Soit!... Je reviendrai bientôt, et nous verrons alors si ce malaise est de convention. N'oublie pas que tu es à moi, et que ta vie sera la rançon de ton parjure.

Ils se quittèrent sur cette menace.

Le soupçon était entré dans l'âme du marin et lui suggérait de tragiques résolutions.

Il chercha, parmi ceux qui demeureraient dans le village, quel pourrait bien être son rival. Il n'en trouva pas qui fut digne de lui.

Néanmoins, il regagna Brest dans un état d'exaltation extraordinaire.

IV

Le rire de Satan

Sitôt son retour au dépôt des équipages de la flotte, François Barrazer

n'eut plus qu'une pensée: obtenir une nouvelle permission pour tomber à l'improviste à Tri-Gazou, et exiger d'Yvonne une explication décisive.

Il demanda à parler au commandant, et raconta à ce dernier une histoire de parents gravement malades. Le solliciteur étant connu plutôt désavantageusement, l'officier ne fut qu'à demi convaincu par le récit de Barrazer.

—Mon ami, dit-il, néanmoins, je ne demande pas mieux, dans ce cas spécial, de vous accorder un congé de quarante-huit heures, mais je vous prierai, à l'appui de votre requête, de me fournir un certificat du médecin traitant ou, à défaut, du maire de la commune.

—Soit! dit Barrazer, je vais écrire au pays.

Il s'en garda bien, et se le tint pour dit. Il ne renonça pourtant pas à son fatal projet.

—Tant pis, maugréa-t-il, en sortant du bureau de son chef. Je saurai prendre ce que l'on me refuse. Après tout, je n'ai plus grand chose à risquer, et j'entends, coûte que coûte, tirer cette affaire au clair."

Se sentant l'objet d'une surveillance particulière, le forban se tint quelques jours sur ses gardes, dissimulant son dépit sous un masque d'indifférence. Il passa dans la chambrée ses heures de liberté et demeura pensif, la tête dans ses mains à ruminer on ne savait quoi...

Il fit ainsi durant une semaine.

La réserve de Constant Le Floch n'avait pas été sans impressionner Barrazer. Il comprenait enfin combien son attitude équivoque, sa mauvaise conduite, avaient jeté de discrédit sur lui. Le vieux paysan ne transigeait pas avec ses principes. Il aimait sa fille

unique d'une affection profonde; mais pas au point de la vouer, par faiblesse, à l'irréparable catastrophe.

François avait aimé Yvonne avec la frénésie de sa jeunesse impétueuse, et, bien qu'il se complut en ses débâcles de matelot, il n'était pas survenu à chasser de son cœur l'image familière. Elle le retenait également dans les mailles de l'intérêt.

Son mariage avec Yvonne Le Floch le sortait de l'incertitude des lendemains redoutés, pour lui assurer une vie large, facile, indépendante. Pour toutes ces raisons, Barrazer n'était pas disposé à s'effacer par respect humain. Ayant le goût inné de la lutte, les difficultés exaspéraient encore sa volonté de combat, lui suggérant de machiavéliques expédients.

Le marin rongeaît son frein en silence, quand, un matin, le vaguementre lui remit une lettre portant le cachet de Trégastel. Depuis quelque temps, Yvonne ne lui écrivait plus que rarement, et dans une forme si brève qu'elle laissait percer l'indifférence. Il examinait la suscription, et ne reconnut pas l'écriture. Il n'en déchira que plus fébrilement l'enveloppe, n'attendant rien de bon de ce mystère.

Le billet émanait du père Le Floch, et était conçu en ces termes:

"Mon ami,

"Tu sais que nous avons, depuis bien des années, formé le projet de t'unir à notre chère Yvonne. Nous avons mis notre confiance en toi, comme elle y avait mis son espérance. Nous te croyions susceptible de lui apporter le bonheur tranquille que nous rêvions pour elle. Or, si nos sentiments demeuraient invariables, il

n'en était malheureusement pas de même des tiens.

"Il m'est venu à l'oreille, à plusieurs reprises, que tu menais à Brest une vie qui n'est pas celle d'un honnête garçon. D'abord, je n'y ai pas attaché trop d'importance; je sais ce que c'est que la jeunesse, et je comptais bien que tu t'amenderais par la suite.

"Or, il n'en a rien été, de renseignements puisés à des sources sûres, il résulte que nous ne pouvons plus rien attendre de bon de François Barrazer.

"Je le regrette, sois-en certain, car ce n'est pas d'un cœur léger que l'on renonce au rêve de toute une vie.

"Bref! Je crois qu'il vaut mieux que nous cessions de nous voir, c'est encore le seul moyen de rester bons amis.

"C'est compris? Désormais, efforce-toi d'oublier le chemin de Tri-Gazou.

"Une acceptation digne et loyale de ce congé, regrettable pour tous, est, crois-moi, la seule attitude qui convienne à ta dignité et à la nôtre.

"Reçois néanmoins nos compliments.

"Ton cousin,

"Constant LE FLOCH."

François Barrazer froissa la missive avec une colère froide.

Il demeura un long moment perplexe—et presque sans pensée. Ce coup brutal venait de l'assommer.

Que ne pouvait-il courir à Tri-Gazou. Il aurait prié, supplié, menacé au besoin la fragile Yvonne. Il croyait avoir gardé assez d'ascendant sur elle pour la contraindre d'obliger son père à revenir sur sa décision, car il ne

mettait plus qu'en la jeune fille sa suprême espérance.

...Mais il était là, comme prisonnier!

Il se releva brusquement et marcha à travers la pièce avec une rage concentrée, rugissant de colère et de honte. Il fut sur le point de partir, de se passer, cette fois encore, de toute permission. Le souvenir de sa dernière descente aux fers le fit hésiter un instant. Il résolut de tenter d'obtenir de nouveau, par la persuasion, ce qu'on lui refusait obstinément.

Il se rendit près de l'officier, se fit cauteleux, mais n'obtint que cette réponse invariable:

—Vous savez ce que je vous ai dit? Faites-moi venir un certificat, et je vous donnerai aussitôt satisfaction.

Il se retira livide, et tremblant de fureur contenue.

En désespoir de cause, il écrivit à Yvonne une longue lettre où il évoquait, en termes chaleureux, les heures les plus douces de leur enfance.

Il attendit la réponse avec une impatience mortelle. Elle vint le troisième jour, et ne fut pas celle qu'il espérait:

“Mon ami,

“Je dois obéissance à mon père. Je ne puis que me conformer, quoiqu'il m'en coûte, à sa volonté souveraine.

“Crois bien que je n'ai pas été insensible aux souvenirs évoqués par toi; ils demeureront toujours la fleur de ma jeunesse. Tournons-nous maintenant vers l'avenir. Il n'était pas écrit que nous le connaîtrions ensemble.

“Ta petite amie,

“YVONNE.”

François Barrazer ne s'attendait pas à ce décourageant laconisme. Il s'était trop flatté d'avoir gardé son empire sur cette fragile créature; quand il en eut bien constaté le définitif écroulement, il en demeura plus surpris qu'indigné. La haine ne tarda pas à gonfler sa poitrine.

Il réfléchit longuement et conclut:

“Il y a autre chose là-dessous”.

Résolu à en avoir immédiatement le coeur net, il décida de s'adresser au pays, à l'un des camarades qui lui restaient attachés, beaucoup plus par crainte que par affection. Il envoya donc à Trégastel un billet pressant, priant le destinataire de tâcher de joindre Yvonne, et d'essayer de l'attendrir.

Une semaine s'écoula sans qu'il reçut la réponse, si impatiemment attendue. Elle arriva enfin, et ce fut pour le marin le plus cinglant des soufflets.

“Mon cher ami,

“J'ai rencontré plusieurs fois Yvonne Le Floch, mais n'ai pu réussir à causer avec elle, car elle n'était point seule; un baigneur attardé lui tenait compagnie.

“Il paraît qu'ils filent ensemble le parfait amour.

“Je crois que ce que tu as de mieux à faire, est de renoncer à la belle.

“A ton service et bien à toi,

“PRIGENT.”

—Ah! ah! ricana Barrazer, puisqu'il en est ainsi, nous allons bien voir!

Le soir même, il désertait.

V

Sur la piste

François Barrazer se rendit tout d'abord dans un hôtel borgne du quartier de Recouvrance, où il avait loué pour 15 francs par semaine un cabinet innomable. Il y passa la nuit, dormit peu, se leva de grand matin, modifia sa physionomie en rasant sa moustache, troqua son uniforme contre un costume civil qu'il tenait en réserve, fit un paquet de ses hardes militaires, se rendit au bureau du logeur, lui paya la semaine en cours, et remit son ballot entre les mains de cet homme.

—Tenez, je vous confie cela. Vousiriez-vous l'aller porter dans quatre jours, pas avant, au dépôt des équipages?

Le logeur regarda Barrazer, vit son air sombre, déterminé, et comprit:

—Monsieur Barrazer, permettez-moi de vous dire que vous allez faire une bêtise.

—C'est possible.

—Réfléchissez bien...

—C'est fait.

—Vous persistez?

—Plus que jamais!

—Tant pis! je le regrette pour vous...

—Vous refusez de me rendre ce service, monsieur Cozic?

—Je n'ai pas dit cela. Je voulais vous en rendre un meilleur, voilà tout.

—Je ne vous en remercie pas moins. Alors, je puis absolument compter sur vous?

—Certainement.

—Voulez-vous accepter un verre de vin blanc?

—Si vous voulez...

Ils trinquèrent une dernière fois et se séparèrent.

Cozic rentra dans son bureau. Barrazer, d'un pas rapide, s'engagea dans la rue de Siam, et se dirigea vers la gare, où il prit un billet pour Lannion. Dans le compartiment qui le ramenait au pays, le marin ruminait des projets de vengeance.

"Parbleu, pensait-il, le vieux Le Floch n'a rien appris de nouveau sur mon compte; c'est Yvonne qui l'a circonvenu, mais elle me paiera ça!"

Il arriva à Lannion un peu après neuf heures, sauta allègrement sur le quai, mais attendit, pour sortir de la gare, que tous les voyageurs l'eussent quittée. Il voulait éviter Yvonnek et Jozon, les courriers de Trégastel, de vieilles connaissances à lui, qui n'auraient pas manqué de lui poser d'indiscrètes questions.

Quand tous les véhicules s'en furent allés, Barrazer partit à son tour, traversa le pont du Guer, tourna à gauche, longea un moment le quai, et prit la route de Perros, puis, par des chemins de traverse, pour éviter d'être vu, se dirigea sur Guerradur.

Il déjeuna dans une auberge de ce village dont le tenancier, nouvellement installé au pays, ne lui était point connu, erra le reste du jour à travers la campagne, descendit vers la grève à l'heure du crépuscule.

Il avait enfoncé son chapeau sur les yeux et relevé le col de sa veste. Il traversa le village sans attirer l'attention, emprunta le chemin qui longe Roch'Meur, gagna la place Vernety, contourna Ker-ar-Vir, et se retrouva sous les murs de Ker Man Goz.

La mer commençait de baisser.

François Barrazer s'assit sur le talus et regarda le prestigieux horizon. Chaque rocher évoquait en lui un souvenir. Que de fois, étant enfant, il était allé se promener jusqu'au "Dé" avec

des camarades de son âge!... Il connaissait les méandres du Gouffre, les pierres branlantes, les courants dangereux, les passes difficiles.

Il s'attendrit un moment en songeant qu'il lui faudrait bientôt, sans doute, dire à tout cela un éternel adieu.

Une barque venait d'accoster dans l'anse de Coz-Pors. Le patron sauta sur la grève, et s'achemina vers le déserter de son pas lourd et cadencé.

C'était Jean Mangard qui revenait de lever ses casiers. Quand Barrazer l'aperçut et, voulut l'éviter, il n'était plus temps. Le marin, de ses petits yeux perçants, l'avait dévisagé et reconnu:

—Tiens!... c'est toi mon garçon! Te voilà donc de retour au pays?

—Tu vois...

—Dis donc... tu n'aurais pas quelque part dans ta poche un malheureux brin de tabac? Je ne sais si Brest en est aussi dépourvu que Trégastel, mais ici, il faut pleurer pour en obtenir pour quatre sous tous les huit jours.

Barrazer s'empressa de lui passer sa blague:

—C'est du gros...

—Ça ne fait rien... et puis, c'est le meilleur, à mon sens!

Mangard bourra sa pipe, l'alluma, en tira quelques bouffées avec délices, puis:

—...En congé?

—Oui...

—Pour longtemps?

—Assez.

Et, sans penser à mal, avec la franchise brutale du vieux loup de mer:

—Et alors, ça ne va plus les amours avec la belle Yvonne?

Barrazer pâlit.

—Non... D'ailleurs, c'est le dernier de mes soucis.

—Elle a trouvé chaussure à son pied.

—Ah?...

—Un homme de la ville... un avocat, paraît-il. Le bruit court qu'ils vont se marier. Aubert va leur construire une villa.

—Grand bien leur fasse à tous!

—Ce sont de bons clients pour Broudic. Ils se balladent en voiture, mon cher! Ils font même des promenades en mer avec Bréquir.

Jean Mangard prononça cette dernière phrase avec une amertume non déguisée. Il en voulait aux jeunes gens de frayer avec Bréquir, qu'il gratifiait d'une vieille haine, pour une histoire de mât trouvé en mer, dont ils s'étaient disputé la possession—affaire qui remontait à plus de dix ans—et pour laquelle ils en venaient encore aux mains, une fois chaque année, le jour des régates, quand ils avaient, l'un et l'autre, un peu trop de vent dans les voiles!

—Ah! fit négligemment Barrazer, Bréquir les promène dans son bateau!

—Le plus souvent à la tombée du jour, quand le temps le permet.

Le pêcheur ramassa son panier, jeta son filet sur l'épaule, puis tendant la main au jeune homme:

—Allons, au revoir, petit. J'ai l'estomac dans les talons, et je sais qu'une bonne soupe m'attend là-bas.

—Au revoir, Jean... Dis donc, à propos... Veux-tu me rendre un grand service?

—Si c'est possible...

—Très facile même, et qui ne te coûtera rien.

—En ce cas, accordé!

—C'est de ne dire à personne que u m'as rencontré.

—Entendu, je serai muet comme une carpe.

—Merci.

Ils se serrèrent la main une fois encore, et Jean Mangard partit, lançant dans l'air frais du soir de grosses bouffées de tabac.

François le regarda disparaître, bourlingant au détour du chemin, près de Coz-Illis, puis, les bras croisés, dans une attitude méditative, il resta quelques secondes sans bouger.

Le sang, comme un torrent impétueux, affluait au cerveau du forban. Un mauvais rire erra sur ses lèvres...

Il attendit encore un moment, que la nuit fut complète, puis remontant le sentier, il prit la direction de la maison de Bréquir.

Simon Bréquir achevait de dîner quand parut Barrazer. Il ne manifesta pas moins d'étonnement que Jean Mangard, son ennemi très intime.

—Ah bas!... c'est toi, François!... Je ne t'avais pas reconnu tout d'abord. Quelle idée d'avoir coupé ta moustache?

—Une fantaisie, pour faire ma cour aux américains.

—Allons donc!... il y a de la femme là-dessous... Il paraît que tu es incorrigible.

Puis, changeant brusquement de ton et de conversation:

—Tu viens faire un petit tour à Trégastel?

—Une permission... dit évasivement Barrazer.

—Longue?...

—Entre les deux. Depuis que ça ne va plus avec Yvonne, je préfère ne pas faire ici de longs séjours...

—Elle te tenait donc beaucoup au coeur, la fille à Constant Le Floch?

Barrazer haussa dédaigneusement les épaules:

—Si tu savais, au fond, ce que je m'en moque! La preuve, c'est que j'avais l'intention de lui faire une farce...

—Une farce?

—Drôle au possible... et que je comptais sur toi pour m'aider.

—Diable! fit le pêcheur d'un air renfrogné.

—Ça t'ennuie?

—C'est-à-dire...

—Avoue-le.

—Dame... un peu...

—Oui!... je sais, ce sont de bons clients pour toi... elle et son amoureux...

—Qui t'a dit?

—Je ne sais plus... quelqu'un à Brest... Mais va, je ne t'en veux pas! Chacun cherche à gagner sa vie, pas vrai?

—A te dire franchement, reprit Bréquir. Je les ai plus promenés que je ne le ferai désormais.

—A cause?...

—De la saison, d'abord... ensuite, le monsieur doit partir après-demain pour Paris, afin de remplir certaines formalités relatives au mariage. J'ai entendu cela dans la conversation. De sorte que je les conduirai demain soir pour la dernière fois aux Sept-Iles.

—Demain soir?

—Oui, nous devons aller à l'Île-aux-Moines. Ils veulent essayer de voir le rayon vert. Une idée du parisien sans doute... Ils n'en ont que de saugrenues!

—Eh bien, tu vois que tes intérêts ne seront pas le moins du monde en péril!

Bréquir vida sa bolée d'un trait, puis:

—Bref! que voudrais-tu?

—Pour que ma farce réussisse, il faudrait que tu me laisses conduire au retour.

—Je ne comprends pas...

—Ça ne fait rien.

—Mais ils te reconnaîtront!

—J'attendrai pour les ramener que le crépuscule se confonde avec la nuit verte.

—C'est d'ailleurs le moment que nous attendons chaque fois que nous allons ensemble sur quelque point des Sept-Iles.

—Tout s'arrange.

Cependant, le brave Bréquir n'était encore qu'à demi convaincu.

—Quand ils s'apercevront de la substitution, dit-il, ils seront furieux.

—N'en crois rien... Je te dis que c'est une plaisanterie!... une plaisanterie dont ils ne manqueront pas de s'amuser.

—Mais... comment retournerai-je à terre?

—Dans mon canot.

Bréquir fit claquer sa langue avec impatience.

—Je ne te cache pas que ça m'ennuie... Tout cela ne me paraît pas clair.

—Bon... je te vois venir... Tu voudrais que je te donne quelque chose pour ta peine.

—Oh!... avec toi... un camarade!

—Allons! ne te montre pas plus désintéressé que tu ne l'es vraiment... Tiens, voilà vingt francs, marché conclu, n'est-ce pas?

Simon Bréquir ne comprenait rien à tout cela. Il pensa que Barrazer était devenu fou, le prit en pitié, et empocha la somme avec désinvolture.

—Il ne sera pas dit que j'aurai refusé, à un ami comme toi, une occasion de faire une farce honnête. Après tout, cet homme est un "parisien", et si tu balgues un peu à ses dépens, il n'en mourra pas, que je sache?

—C'est justement ce que je pensais, dit François d'un ton énigmatique... Alors, c'est bien compris? tu laisseras ton bateau dans l'anse de la Roche-qui-Tue, puis, tu t'éloigneras, laissant les amoureux rêver à leur fantaisie. Quand l'heure du retour sonnera, j'irai prendre ta place dans l'embarcation, et tout sera dit. Tu vois... Ça n'est pas bien sorcier!

—Entendu. Tope-là!

Ils entrechoquèrent leurs mains, puis Barrazer se dirigea vers la porte. Sur le point d'en franchir le seuil, Barrazer se retourna, puis, sans paraître attacher beaucoup d'importance à ce propos:

—Tu ne diras à personne que tu m'as vu... Tu comprends!...

—Pourquoi?

—A cause de la plaisanterie... Il ne faudrait pas qu'elle rate.

Bréquir cligna des paupières, et donna sur l'épaule du tardif visiteur une tape amicale:

—Toujours farceur, ce sacré François!

—Pour ne pas changer, camarade!

Barrazer referma la porte sur lui.

La nuit maintenant était venue complètement.

Le déserteur demeura un moment au milieu du chemin, ne sachant trop de quel côté diriger ses pas. Il se souvint tout à coup d'une grotte située sous les rochers du Père-Eternel, dans laquelle il s'était blotti plus d'une fois étant enfant. Il s'y rendit, s'étendit sur le sable, décidé à prendre quelques heures de repos:

—Ah! vous rêvez de voir le Rayon vert, beaux tourtereaux! fit-il. Eh bien, moi, je vous ferai voir le Rayon rouge.

Et sur cette pensée, il s'endormit paisiblement.

VI

Le Rayon rouge

Les amours de Félicien Morange et d'Yvonne Le Floch étaient maintenant de notoriété publique. Les jeunes gens n'avaient plus d'ailleurs à les cacher, les parents de la belle lavandière ayant favorablement accueilli la demande en mariage formulée par l'avocat. L'accord était fait. L'union devait être consacrée à la fin de novembre, et déjà l'on commençait à prendre des dispositions pour donner à cet événement tout l'éclat désirable.

Personne ne s'étonnait plus de rencontrer le joli couple par les chemins déserts. En Bretagne, toute latitude est laissée aux "promis". Ils peuvent évoluer à leur aise sans éveiller autre chose qu'une attention sympathique. La liberté dont ils jouissent ne les empêche pas de se comporter dignement. Le plus zélé des moralistes n'aurait rien trouvé à redire aux propos qu'échangeaient tendrement Yvonne Le Floch et Félicien Morange.

Or, ce soir-là, les jeunes gens, un peu tristes, descendaient vers la plage, Yvonne se pressait davantage contre l'épaule de l'avocat.

—Je ne puis me faire à l'idée que demain vous serez loin de moi.

Il serra plus fort la main fine.

—Chère petite!... Comme je suis heureux de vous entendre exprimer si gentiment le regret que vous cause mon départ. Mais il faut être raisonnable! Dites-vous bien que mon absence ne se prolongera pas au delà de huit jours.

Elle eut une petite moue:

—Et vous estimez que cela n'est pas long?

—Je trouverai ce temps interminable. Je ne puis cependant différer ce

voyage sans retarder notre union. Il s'agit d'invitations à faire, de formalités à remplir...

—Dire qu'on ne peut pas se marier tranquillement, fit Yvonne. On a toujours un tas de gens autour de soi pour vous empêcher d'être heureux!

Ils se turent, échangèrent un rapide baiser, et remuèrent ensemble la cendre des souvenirs.

—Vous souvenez-vous de notre première rencontre? C'était au coeur frais des Grandes Troïerous, sur le bord d'une fontaine... Je venais de faire une chute, j'étais vexé et sanglant... et pourtant, combien de fois depuis ai-je béni ma blessure... Qui sait... sans elle, peut-être ne vous aurais-je jamais connue?...

—Vous étiez un peu douillet! rail-la-t-elle.

—C'est que je souffrais terriblement... du choc surtout. Je ne voulais pas trop le laisser paraître, à cause d'Augerel, qui déjà me raillait sans pitié.

—A propos... qu'est-il devenu cet ami?

—J'ai reçu de ses nouvelles hier. Il est actuellement au dépôt de son régiment, à Toulouse, mais il doit partir bientôt pour l'Orient.

—Pourquoi?

—Je ne sais trop... Il s'agit d'occuper certains territoires où traînent encore des menaces de soulèvement.

—Tout cela est bien compliqué.

—Aussi, oublions pour ce soir ces graves problèmes, voulez-vous? J'ai maintenant borné mon horizon à vos jolis yeux. Voulez-vous aussi me les donner à baiser?

—Vous n'attendez généralement pas ma permission, monsieur le larron!

—Vous en plaindriez-vous, par hasard?

Elle sourit:

—Oh! que non.

Ils arrivèrent ainsi sur le bord de la plage. L'hostie pourpre du soleil embrasait tout le ciel.

Le phare de Triagoz semblait émerger d'une mer de sang.

—Quelle splendeur! fit l'avocat.

Simon Bréquier les attendait sur un rocher à quelques pas de son embarcation.

Ils s'excusèrent:

—Nous sommes un peu en retard, patron...

—Oh! si peu!

—Pensez-vous que nous arriverons encore assez tôt à l'île aux Moines pour contempler le rayon vert?

—Je ne sais si vous verrez le rayon, dit Bréquier. Pour ma part, j'ignore ce que c'est, mais je crois qu'en faisant force rames nous accosterons là-bas avant le coucher du soleil.

—Nous n'en demandons pas davantage.

—Eh bien, embarquons!

Le pêcheur aida les jeunes gens à sauter dans le canot, puis saisissant les avirons, il se mit à ramer silencieusement, et sans plus s'occuper d'eux.

Yvonne et Félicien, à l'arrière, ne parlaient pas davantage, sollicités par la magnificence de l'apothéose qui se déroulait à leurs regards extasiés.

Après avoir passé par toutes les couleurs du prisme, maintenant la baie était calme et blonde; l'aviron de Bréquier, comme une aile de goéland, effleurait à peine la nappe étale des eaux.

Quand ils abordèrent l'île aux Moines, le disque du soleil commençait à

s'enfoncer dans la mer. La jolie lavandière battit des mains:

—Nous allons voir le rayon vert.

—Quant à moi, dit Bréquier, puisque ce rayon là ne me dit rien, je vous demanderai la permission d'aller voir si les collets que j'ai posés dans les ruines de l'ancien monastère ne m'ont pas rapporté quelque méchant lapin.

—Faites comme il vous plaira, acquiescèrent les amoureux, heureux de se débarrasser d'un tiers encombrant.

Le pêcheur amarra sa barque, souhaita bonne chance à ses passagers, et gagna les sommets de l'île.

Barrazer se tenait tapi dans le creux d'un rocher. Quand Bréquier passa non loin de là, il leva la tête, siffla d'une certaine façon, et fit signe à son ami de le rejoindre.

—Il y a longtemps que tu es là? demanda ce dernier.

—Depuis ce matin au point du jour.

—Tu n'as pas dû t'amuser beaucoup?

—Pas trop, mais ça ne fait rien. Dis donc, je voulais te demander de me prêter ton "ciré".

—Volontiers.

—Et ton bonnet...

—Soit.

—En échange voici ma veste et mon chapeau.

—Mais... pourquoi ce déguisement?

—Tu sais bien... à cause de cette farce!... de cette farce dont ils vont tant rire!

Simon Bréquier n'en demanda pas davantage, il obtempéra au désir de Barrazer, et continua son ascension sans plus s'occuper de ce dernier.

Le visage du déserteur s'épanouit d'une joie diabolique.

De la même taille à peu près que Bréquier, il ne pouvait manquer, à la

faveur de la nuit, d'abuser des amants, uniquement préoccupés de leurs joies intimes.

Vint l'heure glauque...

Après s'être assuré que les jeunes gens n'avaient pas encore quitté leur observatoire, Barrazer descendit à grands pas vers la grève, grimpa dans l'embarcation, s'installa sur le banc, de manière à ne montrer aux amoureux que la largeur anonyme de ses épaules.

*

* *

Yvonne et Félicien ne pouvant s'arracher aux délices de leur tête-à-tête, restèrent ainsi jusqu'à la limite extrême du crépuscule, la main dans la main, à se dire des choses profondes et puériles, puis, à regret, ils se levèrent.

—Je crois qu'il serait dangereux de s'attarder davantage, dit l'avocat; le pêcheur aurait peine à se diriger, peut-être, dans l'obscurité grandissante.

—Oh! nous n'avons rien à craindre à ce sujet. Bréquir connaît à fond toutes les passes, sait l'emplacement du moindre rocher sous-marin. Il ne compte plus les nuits passées en mer.

Ils ne s'en excusèrent pas moins d'avoir tant tardé. Le marin, déjà les rames en mains, ne répondit à leur propos que par un sourd grognement.

—Il est mécontent, fit l'avocat à voix basse.

—Je connais cela, il veut nous tirer un petit supplément.

—Il l'aura. Qu'il se rassure donc!

Et, sans attacher d'autre importance à cet incident, ils s'assirent côte à côte sur le banc arrière.

La barque, sous une vigoureuse impulsion, se détacha du rocher et gagna le large.

La jolie lavandière ne parlait plus. Félicien, dans la nuit, pressait la taille souple... Le marin, qu'une force mystérieuse semblait animer, enlevait vigoureusement son bateau à la crête des vagues.

.....

—Eh bien, petite Yvonne, fit l'avocat, vous ne dites plus rien?

—Je suis triste.

—Et pourquoi?

—De cette séparation d'abord... et puis... pourquoi ne l'avouerais-je pas?... le silence de François m'inquiète encore plus que ses menaces.

—Allons bon!... ne parlons plus de cet homme. Ne l'avons-nous pas à jamais écarté de notre route?...

A ce moment, les avirons demeurèrent comme suspendus dans l'air calme; la barque s'arrêta. Celui qui la conduisait se dressa de toute sa hauteur.

—Ah! vous croyez cela! dit-il.

Instinctivement, les jeunes gens reculèrent.

L'homme avait croisé les bras et les considérait maintenant avec une indéfinissable expression de féroacité.

—Barrazer! gémit la jeune fille épouvantée.

—En personne... Ah! ah! vous ne vous attendiez pas à celle-là!... Ah! vous me croyiez à jamais écarté de votre route!... mais je vous guettais au carrefour... et ce soir, la mer vous a livrés à mon juste courroux.

—Monsieur, dit l'avocat, s'efforçant de garder son calme, que signifie cette plaisanterie?

—Une plaisanterie qui pourrait bien finir en drame, m'est avis!

Et, comme pour confirmer la menace du misérable, la barque, abandonnée à elle-même, allant donner de

la proue sur l'éperon d'un rocher, fit entendre un craquement sinistre.

—Monsieur, supplia Morange, si vous croyez avoir une vengeance à exercer, frappez-moi... mais épargnez cette jeune fille!... Vous êtes un homme.

Seul, le ricanement sinistre de Barrazer répondit à cette invite.

Brusquement, l'embarcation fit eau de toute part.

—Yvonne rappelle-toi de la malédiction de la mer!

Sur ces mots, Barrazer, se jetant hardiment dans les flots, nagea vers le rocher, tandis qu'emportée dans un tourbillon, la barque sombra, laissant aller au gré de la vague deux corps étroitement enlacés.

L'avocat ne savait pas nager. Il comprit qu'en ne desserrant pas son étreinte, il entraînerait infailliblement Yvonne avec lui dans l'abîme. Il baisa le front lilial une fois dernière et, lâchant la belle lavandière, s'abandonna aux griffes de la mort.

Débarrassée de ce fardeau, la jeune fille réussit en quelques brasses à se rapprocher de l'îlot sur lequel, debout impassiblement, Barrazer, de son oeil sec et terne, considérait cette tragédie.

La naufragée étant parvenue à s'accrocher aux arêtes d'un récif, leva son regard suppliant vers son ancien ami :

—François... je suis à bout de forces... Je sens que je vais couler... Au nom de Dieu... tends-moi la main!...

Implacable, il ne bougea pas, semblant attendre avec une curiosité démoniaque l'instant où, vaincue, la jeune fille lâcherait prise.

—François... vite... vite... Pardon... Ah!

Elle tenta de lutter encore, mais ce fut en vain. Bientôt, la jolie tête disparut, deux bras battirent l'air, et le corps, happé par le ressac, s'en alla entre deux eaux.

Alors, seulement, François Barrazer se pencha sur l'abîme... Plus rien n'apparaissait à la surface de la mer...

La lune inondait le ciel et la terre de sa clarté blême. La nature immuablement impassible, semblait inviter à la paix harmonieuse tous les enfants des hommes.

Barrazer, dans un grand geste de folie, leva les bras vers le ciel, se jeta à la nage, gagna la terre ferme, puis, dans la nuit froide et ténébreuse de son âme insurgée, il s'en alla vers son mauvais destin...

FIN

*Dans notre prochain numéro nous
publierons*

UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

"SAUVAGETTE"

par

JEAN BARANCY

Retenez d'avance votre prochain numéro.



COMMENT ELEVER LES ANIMAUX A FOURRURE

**L'entreprise est encore à l'état d'es-
sais.—L'éleveur doit connaître ce
qui est nécessaire.—Le pro-
blème de demain**

Certaines personnes s'imaginent à tort que l'élevage des animaux à fourrure est une entreprise facile. C'est une grave erreur. Pour y réussir, il faut un ensemble de conditions avantageuses, un capital suffisant, de la persévérance malgré les difficultés et les épreuves, de l'enthousiasme pour le travail et une connaissance sympathique des animaux sauvages. Ce genre de travail est entouré d'obstacles autres que ceux de l'élevage de la volaille, entreprise où ne réussit même pas toujours qui veut.

Depuis quelques années, on a élevé le renard en captivité, et l'on a démontré qu'il est possible d'y arriver avantageusement. Ses habitudes ont été étudiées, et l'on sait beaucoup sur la manière de le traiter. Mais on ne possède pas encore beaucoup de renseignements sur la manière d'élever d'autres animaux à fourrure. Bien que l'homme qui a les qualités voulues puisse réussir à élever la loutre, les mouffettes, les rats musqués, les castors, etc., il lui faut cependant faire appel à son habilité et surmonter des

difficultés sans pouvoir compter sur des données antérieures pour se guider. Mais l'élevage des animaux à fourrure, pourvu qu'on y réussisse, serait une industrie des plus lucratives, selon que le démontrent les statistiques suivantes, pour la province de Québec seulement:

"En 1917-1918 le gouvernement provincial avait étampé 317,000 peaux, qui représentaient une valeur de \$1,548,348.25, et les droits régalien y imposés se sont élevés à \$48,676.92. En 1918-19 le nombre total des peaux étampées était de 395,736, représentant une valeur totale de \$3,828,383.75, et les droits régalien perçus se sont élevés à \$81,830.26."

Ces chiffres donnent une juste idée de l'augmentation stupéfiante du prix des fourrures, au Canada.

— 0 —

LES ANTILOPES SUR LE POINT DE DISPARAITRE

**Il en reste peu des millions d'autre-
fois**

Des millions d'antilopes parcouraient les prairies du Canada, des Etats-Unis et du Mexique, il y a un demi-siècle; on doute qu'il reste aujourd'hui 15,000 de ces gracieux et jolis animaux dans toutes ces étendues.

M. Thompson-Seton nous dit qu'à l'arrivée des premiers colons dans l'Ouest, les habitats des antilopes couvraient une superficie de deux millions de milles carrés, et qu'il y avait alors au moins vingt millions de ces animaux en ces régions.

Le fusil et l'occupation du sol les en ont chassés. Dans un passage de sa description des troupes d'antilopes, M. Thompson-Seton dit qu'un hiver, il y a de cela une cinquantaine d'années, "la prairie semblait vibrer sous la course de ces légers petits animaux; mais ils ont été massacrés au point qu'on empilait leurs cadavres comme des cordes de bois."

L'antilope est l'un de nos plus jolis animaux, sa hauteur, mesurée à l'épaule, excède à peine trois pieds; elle cours avec une telle vitesse qu'elle défie le plus rapide lévrier. On craint cependant que cet animal, quoique soigneusement protégé dans les provinces de l'Ouest, n'échappe à l'extinction. Le service des parcs du Dominion prend toutes les mesures possibles pour le conserver dans les réserves; mais il n'y réussit guère, excepté dans une. Un troupeau de ces animaux fut découvert un jour près de Memiskam, Alta., et il fut entouré d'une clôture métallique, sur une superficie de huit sections. Le terrain était très adapté à cette fin et impropre à l'agriculture; on en fit donc une réserve nationale pour la conservation des antilopes. Au temps du clôturage, le troupeau comptait quarante-deux têtes; on dit qu'il y en a une centaine aujourd'hui. C'est le seul rapport que l'on possède sur les antilopes élevées en captivité, cela provient sans doute du fait qu'elles sont enfermées en leur habit naturel. Le Dr W. T. Hornaday dit: "la plus grande difficulté

que l'on éprouve à protéger l'antilope provient du caractère même de l'animal, qui est délicat, capricieux et facilement épeuré; le moindre bruit l'effraie au point qu'il tremble à la chute d'une feuille. Il est si difficile de conserver cet animal en captivité que l'on a des craintes sur sa prochaine extinction, à moins qu'on ne réussisse à le protéger absolument à l'état sauvage, sur ses habitats naturels, pendant une longue période de temps."

Le Canada, grâce à la protection accordée à l'antilope dans les régions qu'elle préfère, réussira sans doute à prolonger son existence, mais peu à peu le défrichement du pays et l'avance de la colonisation finiront par la faire disparaître.

— o —

FLOTTAGE DU BOIS DUR EN RIVIERES

Expériences tentées pour rendre possible l'utilisation du bois dur

L'utilisation du bois dur constitue aujourd'hui une question importante au point de vue de la sylviculture et de l'exploitation forestière. Il s'agit de trouver une solution avantageuse au transport de ce bois aux scieries.

On a tenté fructueusement un grand nombre d'expériences de ce genre dans la région de Muskoka. Tous les transports ont été essayés sur des distances inférieures à 50 milles; mais les exploitants s'occupent de réussir sur un plus long parcours, et espèrent que leurs efforts seront récompensés. Il existe de grandes étendues, boisées de bouleaux jaunes de première qualité, dans la région où ils se proposent d'expérimenter; l'enlèvement de cette

espèce permettra aux jeunes plants de pousser en toute liberté.

La méthode suivie consiste à abattre les arbres et à laisser les billes se dessécher sur place. Les troncs sont écorcés, mais les feuilles y sont laissées pour aider à en extraire l'humidité. On empile généralement l'écorce aux extrémités pour les empêcher de se fendiller. L'année suivante les arbres sont taillés en billes qui sont halées jusqu'aux bords des rivières, et là elles sont empilées pour qu'elles ne restent pas dans l'eau le printemps. Dès que le flottage commence, elles sont jetées à l'eau et elles descendent le courant en même temps que le bois mou. Cependant, il ne faut pas que le bois dur séjourne longtemps dans l'eau comme le bois mou, car il tomberait bientôt au fond; on doit l'en sortir et le scier, quoique ce travail occasionne une certaine difficulté supplémentaire.

Un exploitant a raconté récemment à un fonctionnaire de la Commission de la Conservation qu'il était content de sa première expérience de flottage de billes de bouleau. Sur 3,000 qu'il fit jeter à l'eau, à un endroit qu'il croyait impropre au succès, toutes, moins 60, arrivèrent à la scierie. La perte de 2 pour cent est considéré relativement légère.

On essaie actuellement une autre méthode. Les billes sont taillées de longueur au moment de l'abatage et halées immédiatement au bord des rivières. Elles sont écorcées là quand arrive le moment de l'opération, et après un séchage de quelques semaines, elles sont mises à l'eau. Elles ne se fendillent pas autant que celles qui sont laissées dans le bois pendant une saison entière; elles séchent sans doute un peu, car les exploitants obtien-

nent quelques succès par cette méthode. Ces expériences fructueuses devraient intéresser les exploitants de bois de pâte à papier d'Ontario et de Québec, qui se proposent d'utiliser les bois durs, tout en s'assurant une meilleure récolte de baumiers et d'épinettes sur les espaces déboisés. La méthode actuelle, qui consiste à abattre seulement les baumiers et les épinettes, favorise la conversion du terrain en une forêt de bois durs qui étouffent les autres espèces. Ceux qui utilisent le bois dur, et qui en ont eux-mêmes essayé le flottage, sont intéressés à ces expériences.

—o—

CONSERVER C'EST DEVELOPPER

Depuis déjà plus de dix ans, la Commission de la Conservation s'est appliquée à servir le Canada par l'étude de l'étendue et de l'usage des ressources naturelles du pays, pour que leur connaissance et leur utilisation par le public soient fondées sur les conditions telles qu'elles existent à l'heure présente. La Commission ne s'est jamais laissé prendre par l'interprétation souvent étroite que l'on donne au mot "conservation", et qui a souvent dérouté des hommes d'affaires et les a indisposés contre ce qu'il faut entendre par une véritable conservation. Malheureusement, les conservationnistes comptent dans leurs rangs un certain nombre de polichinelles qui font plus de tort que de bien. Ils prêchent de telles absurdités que l'homme d'affaires, qui consacre son énergie et ses capitaux au développement de nos ressources, finit par conclure que la plupart des conservationnistes ne sont guère autre chose

que des utopistes, des gens qui, en auraient-ils le pouvoir, encadreraient toutes nos ressources et en paralyseraient le développement. Que l'on sache clairement que telle n'est pas l'attitude de la Commission de la Conservation à l'égard d'aucune de ces ressources.

Elle a toujours compris que le seul moyen de conserver rationnellement une ressource quelconque consiste à la "développer le plus possible," et à prendre les mesures voulues pour en maintenir la productivité à ce niveau. C'est une erreur grossière que de vouloir empêcher l'utilisation d'une ressource, sans raison valable, qu'il s'agisse des pêcheries, des forces hydrauliques, des forêts ou de toute richesse naturelle. Quiconque pense autrement, et appelle cela "conservation", se trompe et ravale le véritable sens et portée de ce mot.

La Commission de la Conservation n'a qu'un but: conserver les ressources naturelles du Canada contre les destructions qui peuvent être prévenues — elle ne s'oppose nullement à leur développement. Le Canada demande aujourd'hui avec instance, et ce cri se répètera pendant nombre d'années, un usage plus libéral de nos ressources. La Commission a suivi cette ligne de conduite depuis son institution et n'a jamais suggéré même une restriction de leur développement.

LES RAVAGES DE LA MODE

Quelle bêtise la Mode ne peut-elle pas faire commettre à certaines femmes... et à certains hommes!

Mais il s'agit cette fois des Anglaises titrées ou richissimes qui tiennent

à se distinguer de leurs soeurs moins bien partagées, sous le rapport de la fortune et de l'éducation.

Le "Daily Express", de Londres, annonce en effet que les femmes répandues dans la haute société anglaise se font amputer le "petit orteil" de chaque pied pour sacrifier à la Mode!

Comment ? direz-vous peut-être. Qu'est-ce que les petits orteils ont à faire avec la mode?...

Ce qu'ils ont à faire? Ecoutez bien, nous allons vous le dire.

En Angleterre, où la supériorité a trouvé son dernier refuge, la Mode, cette année, veut que les bottines de ces dames soient longues, très étroites et pointues.

Y êtes-vous?

Pas encore? Eh bien, voici:

Les bottines sont tellement étroites que, pour y emprisonner leurs pieds déjà si mignons, l'amputation des petits doigts devient absolument nécessaire!

La Mode est un affreux tyran, mais elle règne en souveraine parmi les hommes et les femmes qui mériteraient d'avoir pour ancêtres des oisitifs ou des macaques!

Ces hommes et ces femmes sont des snobs et des "snobinettes"!

Or, un snob, c'est un individu qui, bien souvent, à force de toupet réussit à grimper au milieu de l'échelle sociale.

Arrivé là, il caresse du pied la figure de quiconque se trouve au-dessous de lui et lèche les bottes de celui qui est au-dessus!

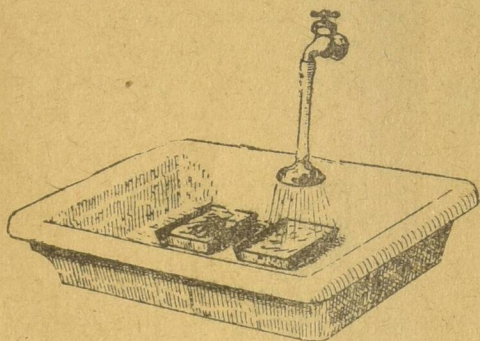
C'est la triste mentalité des snobinettes qui est la principale cause des luttes sociales.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

COMMENT LAVER LES PHOTOGRAPHIES

Voici un moyen facile de laver les photographies après qu'elles ont été prises. Partout où on a l'eau courante la méthode montrée par notre vignette peut être mise à exécution.



Sur le robinet on place une pomme d'arrosoir au bout d'un tube en caoutchouc que l'on pose au robinet même. L'eau tombe en pluie sur les photographies et le bain est beaucoup mieux donné qu'en laissant l'eau tomber directement sur les photographies.

AVEC UNE NOIX DE COCO

Si on prend une noix de coco et qu'on la scie bien par la moitié on peut faire une excellente cuillère pour la cuisine. On a qu'à placer la noix

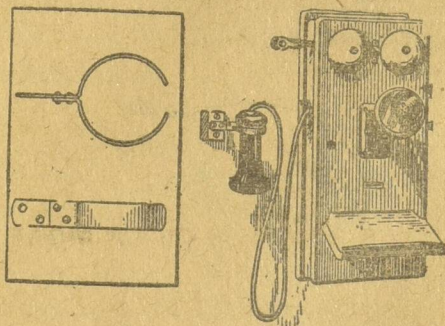
de coco au bout d'une poignée de soupière quelconque.



Dans toutes les maisons on trouve des soupières qui sont brisées et dont la poignée est encore bonne, on peut se servir d'une de ces poignées.

UN CROCHET POUR LE TELEPHONE

Lorsqu'une personne est appelée au téléphone l'appareil est souvent laissé suspendu dans le vide.



La petite suggestion que nous donnons aujourd'hui permettra d'accrocher le récepteur du téléphone en at-

tendant que la personne appelée ait répondu à l'appareil.

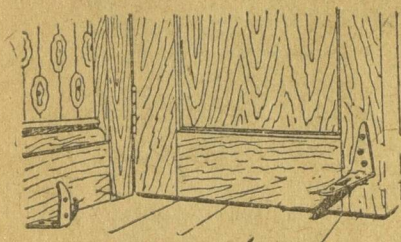
Ce support est fait en acier et fixé au mur près du téléphone.

—o—

AVEC DEUX PENTURES

Pour tenir une porte ouverte on peut employer le procédé suivant, partout où la pièce n'a pas à être particulièrement luxueuse.

On prend deux pentures ordinaires; dans l'une d'elle, on fait une ouver-

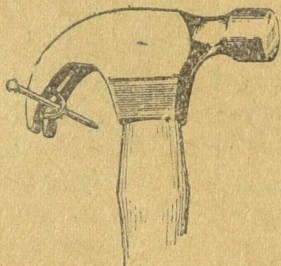


ture pour qu'elle puisse se placer dans l'autre dès que la porte sera ouverte. Cette manière de faire tenir une porte est originale et peu dispendieuse, par conséquent à la portée de tout le monde.

—o—

POUR ENLEVER UNE CRAMPE

Les crampes qui ont été enfoncées profondément dans un mur sont sou-



vent difficiles à enlever car on n'a pas à la main l'outil qu'il faudrait pour faire ce travail.

Cependant avec un simple marteau ordinaire on peut enlever une crampe très facilement si on sait comment se servir du marteau.

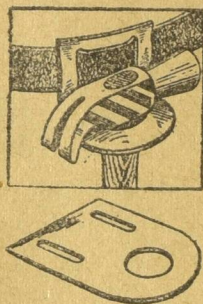
On passe un clou dans la crampe, puis, à l'aide des oreilles du marteau on enlève la crampe très facilement.

Il faut au préalable ne pas oublier de placer sous le marteau une pièce de bois pour ne pas abîmer le mur de la pièce.

—o—

POUR TENIR LE MARTEAU

Les charpentiers, les menuisiers ou les autres ouvriers qui ont toujours besoin d'avoir un marteau à portée de leurs mains trouveront sans doute utile le petit moyen que nous leur donnons ici.



Dans la ceinture, on fait passer une boucle comme celle que nous montre notre vignette.

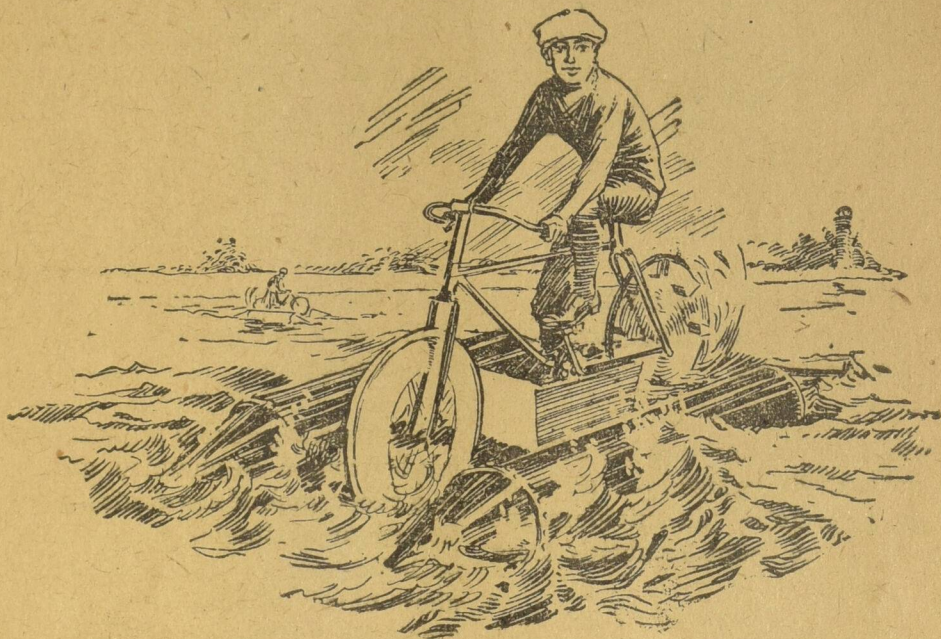
Cette boucle se fait en cuir et est inusable.

Si on regarde attentivement notre vignette on verra la manière de faire cette boucle pour qu'elle passe dans la ceinture et qu'elle se tienne bien en place.

L'HYDROBICYCLETTE

Après avoir voulu faire de l'automobile sur l'eau, voilà que des inventeurs s'évertuent à trouver un moyen d'y faire de la bicyclette. La chose n'est pas facile. C'est-à-dire que oui,

ballade en bicyclette sur l'eau se réalise deux énormes torpilles, comme on s'en sert pour la fabrication des radeaux de sauvetage, une boîte en bois pour le



elle est facile, mais grâce seulement à un appareil lourd et malcommode, tel que celui que nous donnons pour illustrer cet article. Comme on peut le voir, il faut pour que ce projet d'une

pédalier et deux roues, dont l'une en caoutchouc et l'autre en fer, taillée en roue de moulin. Inutile de dire que cet exercice doit être rudement fatigant.

— 0 —

TOUJOURS BONS AMIS

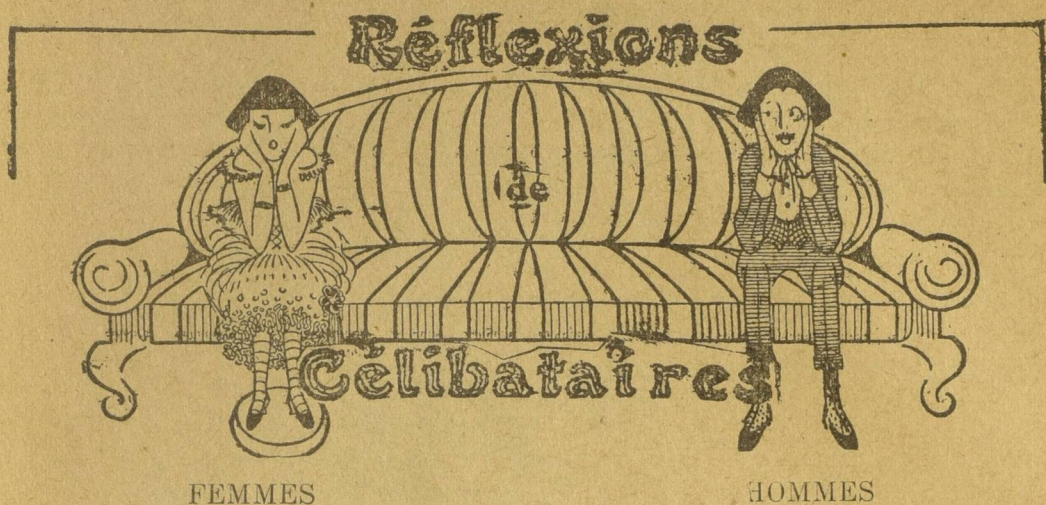
Revenant de sa visite en Belgique, le roi George V a fait dernièrement un pèlerinage en France, au plateau de Notre-Dame-de-Lorette d'où le regard embrasse Vimy, Souchez, Ablain-Saint-Nazaire et où dorment 30.000 morts britanniques et 20.000 morts français.

Sachons bien que ces 50.000 héros

anonymes sont tombés pour autre chose que le pétrole pour lequel tant de convoitises se sont liguées à Gênes.

Le maérchal Foch et Sir Douglas Haig qui accompagnaient George V dans cette pieuse visite, échangèrent une cordiale et longue poignée de main, au moment de se séparer.

(Belgique-Canada.)



Jeunes filles, si vous n'aimez pas un jeune homme, ne lui dites pas, vous vous feriez détester.

* * *

Comment expliquer que les célibataires qui ont été refusés par nous et nous ont juré qu'ils se suicideraient le lendemain se sont remariés trois mois plus tard.

* * *

Si une jeune fille pleure devant un jeune homme c'est signe qu'elle a confiance en ses larmes et en sa poudre de riz.

* * *

Une femme n'est jamais heureuse en ménage tant qu'elle n'a pas découvert quelque chose dans le passé de son mari qui la rendra malheureuse pour le restant de ses jours.

* * *

Une jeune fille épouse souvent un jeune homme ennuyeux pour s'en débarrasser.

* * *

Il existe des femmes qui n'ont souvenance que des mauvais moments qu'elles ont passés avec les jeunes gens qu'elles ont aimés.

La femme était trop parfaite, alors le ciel créa la coquette, et nous avons fait la vampire.

* * *

Lorsque l'épouse d'un homme a mis ses boutons à sa chemise, que sa mère a raccommodé ses gants, que sa petite soeur a attaché ses souliers, que sa belle-soeur a retrouvé son mouchoir et ses allumettes et que sa domestique a nettoyé son habit; cet homme s'en va en se demandant ce que sa famille ferait si elle ne l'avait pas.

* * *

L'homme doit se méfier, la femme contrôle toujours dans un ménage sans cependant avoir l'air de contrôler.

* * *

Un célibataire digne de ce nom voit toujours la tête de la belle-mère sur les épaules de la jeune fille qu'il aime.

* * *

Comparés aux vampires d'aujourd'hui nos flirts d'hier ont exactement la même différence qu'il y a entre les voitures à deux chevaux d'autrefois et les autos à soixante chevaux d'aujourd'hui.

FEMMES

Le flirt est une bibliothèque ambulante ou nous demandons rarement deux fois le même volume.

* * *

Plus une femme est aimante plus elle souffre; plus la lumière est forte plus l'ombre est épaisse.

* * *

Il existe des jeunes filles qui croient que la meilleure manière de faire comprendre à un jeune homme qu'elle ne l'aime plus est de se sauver avec un autre.

* * *

Il existe des femmes qui aiment les bébés de un an et il y en a d'autres qui aiment les bébés mâles de vingt ans.

* * *

L'erreur d'une femme est de s'imaginer, lorsque l'amour d'un homme diminue, qu'elle peut le ranimer avec la jalousie.

* * *

Lorsqu'une jeune fille est le second amour d'un jeune homme, elle reconnaît le premier amour du jeune homme dans toutes les jeunes filles qu'il a connues avant elle.

* * *

La femme se souvient toujours du premier jeune homme qui l'a embrassée; l'homme, lui, oublie toujours la première jeune fille qu'il a embrassée.

* * *

Nous ne savons comment ça se fait mais les célibataires menteurs font toujours les meilleurs maris.

* * *

Personne ne connaît la monotonie comme la femme qui a réussi à réformer son mari.

HOMMES

L'homme marié est construit de chair et d'os, le célibataire est fait d'amiante.

* * *

Pour un homme marié la vue d'un beefsteak est plus impressionnante qu'un clair de lune.

* * *

Un célibataire peut toujours résister à une vampire mais il succombera souvent aux charmes de colombe d'une fillette de dix-huit ans.

* * *

Naturellement l'amour qu'un célibataire peut avoir pour une femme ne diminue en rien l'amour qu'il peut avoir pour une autre femme.

* * *

Si un homme ignore l'amie de sa femme elle est fâchée; s'il la remarque elle est jalouse.

* * *

Avant le mariage le jeune homme passe ses soirées à dire de jolis riens à celle qu'il aime; après le mariage il passe ses soirées à ne rien dire à celle qu'il a épousée.

* * *

Un célibataire a cent fois plus d'autorité sur la femme qu'il aime qu'un homme marié en a sur la femme qu'il a épousée.

* * *

L'homme qui comprend une femme est celui qui, après une querelle, reconnaît qu'il est le seul à avoir tort.

* * *

Le célibataire qui fait l'amour à une jeune fille de vingt ans doit lui donner des fleurs, des bonbons, des billets de théâtre; celui qui fait l'amour à une femme de trente ans lui fait des compliments et cela suffit. C'est beaucoup plus économique.

LES CHIENS DE CONSTANTINOPLE

Grâce à M. le docteur Remlinger, directeur de l'Institut bactériologique de Constantinople, nous pouvons rectifier les histoires erronées qu'on fait courir sur les chiens de Turquie.

Dans un article d'un journal français de la capitale ottomane, "le Stamboul", M. Remlinger nous présente les chiens de Constantinople comme de bonnes et braves petites bêtes, bien douces et bien gentilles, réparties par quartiers, par zones d'autant plus étroites que la population est plus dense. Il y en a plus à Péra, où les appartements dominant, qu'à Stamboul, où chacun a sa maison. Le nombre est en relation avec la quantité des ordures ménagères. On voit des groupes de chiens d'une douzaine au moins devant les étals des bouchers.

On sait que, né dans une zone de la ville, chaque chien y demeure sans jamais s'en écarter: il y vit et il y meurt. En général, la limite est d'une rigueur presque mathématique, et pas un chien de la ville ne l'ignore. Si l'un d'entre eux essaie de franchir cette limite, c'est la guerre immédiate; l'alarme est donnée, et l'intrus se voit repoussé à beaux coups de dents.

Chose curieuse, les chats, presque aussi nombreux à Constantinople que les chiens, vivent avec eux en excellents termes. Lorsqu'on voit un chat poursuivi par un chien, on peut être à peu près certain que c'est un chien étranger.

Les chiens de Constantinople ont, dans chaque zone, un chef qu'ils ont choisi parce qu'il est le plus fort et le

plus beau, et qui a conscience de son rang social. C'est lui qui règle les différends entre ses administrés, si l'on peut dire. S'il y a bataille, il met le coupable à la raison et juge à coups de crocs. C'est surtout lorsqu'il y a invasion de quartier que le chef déploie toute sa valeur: il se dresse de toute sa hauteur contre son adversaire, le renverse brusquement et l'oblige à fuir.

Il y a quelquefois des infractions, cependant, à un règlement mieux observé que la plupart des nôtres: un chien qui franchit les limites en imposant sa volonté par sa force et par son courage finit par être considéré comme chien de quartier. Ce sont là des exceptions.

Bien qu'il se couche très tard, le chien des rues se lève tôt en quête d'un déjeuner; il rôde devant les portes, happant au passage quelques os ou un peu de pain. Vers 9 heures, il fait sa sieste au milieu de la chaussée et il ne se lève guère que contraint par le fouet d'un cocher, le coup de pied d'un passant ou l'invasion de son territoire.

En général, une sentinelle est en faction au coin des rues et signale par un aboiement la venue d'un chien étranger au quartier.

A la tombée de la nuit, la faim venant, les chiens deviennent impatients; c'est l'heure où les kapoudjis ont l'habitude de verser sur le bord des trottoirs les ordures ménagères. Aussi voit-on les animaux se rassembler devant les "bonnes maisons", sur-

veillant les allées et venues du quartier; quelquefois, les audacieux entrent et montent jusqu'au deuxième étage. Quelle joie quand la récolte est bonne! On n'entend plus que le bruit des mâchoires broyant les os. Si le festin a été copieux, les chiens, mis en gaieté courent, gambadent; la plus grande partie de la nuit se passe en marches et contre-marches.

Par les beaux clairs de lune de juin et de juillet, les chiens se livrent à des ébats interminables qui dégénèrent parfois en batailles rangées, avec des hurlements incessants qui empêchent les habitants de dormir.

Malgré ces instincts belliqueux, le chien des rues à Constantinople est d'une honnêteté exemplaire, c'est-à-dire qu'il respecte scrupuleusement le bien, sinon du prochain, du moins des hommes! Il ne considère comme sien que ce qu'on jette à la voirie. Enfin, il règne une solidarité touchante entre les chiens du même quartier, à l'égard des femelles, des impotents, des infirmes.

— o —

UNE FORET DE PIERRE

"L'American Forestry" a publié dans un de ses récents numéros un article rédigé par M. F. H. Knowlton, membre de la Geological Survey, des Etats-Unis, dans lequel rapporte la Pan-American Review, on donne une description des plus intéressantes de plusieurs groupes d'arbres pétrifiés, qui se trouvent dans Yellowstone Park, Wyoming, Etats-Unis d'Amérique. Ces arbres complètement silicifiés et empâtés dans la matrice, là où ils ont grandi peut-être il y a un million d'années, sont l'objet d'un intérêt tout particulier pour les hommes de science et aussi pour le visiteur.

L'auteur nous dit que c'est dans Yellowstone Park que se trouvent les forêts pétrifiées les plus remarquables que l'on ait vues jusqu'ici. Il ne donne la raison faisant connaître que les arbres ont été enfouis dans leur position naturelle, c'est-à-dire dans la verticale. Au contraire dans l'Arizona, les troncs pétrifiés ont été évidemment charriés sur de longues distances d'où ils avaient pris naissance. Dans l'Yellowstone, les arbres sont encore aujourd'hui où ils ont poussé primitivement, et là où ils se sont trouvés enfouis par cette pluie de matières volcaniques de différente composition. Maintenant que le roc mou qui les entourait s'est effrité graduellement, ils sont exposés à nu sur les versants escarpés des collines dans la même position qu'ils avaient lorsqu'ils étaient à l'état végétatif; en effet il est assez difficile, à une certaine distance, de distinguer quelques-uns des troncs fossiles de leurs congénères vivants à l'écorce couverte de mousse. Après avoir lu la description de cet entassement de grands végétaux fossiles on verra que ce n'est pas à tort, que notre article soit intitulé "Une Forêt de Pierre".

Cependant, il ne faut pas que l'illusion du lecteur aille jusqu'au point de croire que les pétrifiés en question aient conservé leur épaisse ramure, car la masse de matière sortie des terrains éruptifs ont dépouillé de leurs branches ces préhistoriques représentants des forêts de la période miocène tertiaire des ères géologiques.

Ces forêts fossiles s'étendent dans toute la partie nord de la section réservée, mais c'est surtout à un endroit appelé "Specimen Ridge", que l'on voit les plus beaux restes fossiles. Là le terrain s'élève assez brusque-

ment à une hauteur de 1850 pieds au-dessus du niveau de la vallée. A certains endroits, on voit des arbres à des hauteurs irrégulières, et si l'on faisait une coupe de cette entière élévation, on y verrait les traces d'une succession de forêts pétrifiées: c'est-à-dire qu'après l'ensevelissement de la première forêt, il s'est écoulé un certain espace de temps sans éruption volcanique, assez long pour permettre à une seconde forêt de croître sur les ruines de la première forêt. Alors une autre éruption s'est produite et a enseveli sous une pluie de cendres et de boue la deuxième forêt. Une nouvelle période de calme s'est produite, donnant ainsi le temps à une troisième forêt de croître sur les ruines de la deuxième et ainsi de suite. Après le dernier mouvement volcanique, les forces de la nature, secondées par le temps, ont commencé par ronger l'accumulation de matières hétérogènes qui servaient en quelque sorte de linceul matriciel aux végétaux emprisonnés, les laissant enfin partiellement si ce n'est entièrement à découvert.

Mais, se demandera-t-on, où sont allées ces matières ensevelisseuses? Elles ont été prises en écharpe par des courants d'eau temporaires, par des torrents qui les ont entraînées, pour former au fond de leur lit tumultueux, des précipités d'énormes proportions et cela parfois à de grandes distances souvent inconnues.

Il y a une forêt de pierre à un endroit qui porte le nom d'"Amethyst Mountain", on y voit une sorte de muraille taillée à pic dans la masse pétrifiée, d'où dépassent, dans la position verticale, quantité de troncs silicifiés, dressant leurs fûts "colonnades" vers le ciel et ressemblant à la

corinthienne de vieux temples en ruines. Un peu plus loin des sortes de niches ou empreintes laissées par d'autres arbres qui, eux, n'ont pas montré la force de résistance de leurs voisins, et sont tombés, humblement prosternés au pied de cette sorte de falaise. Il y a un tronc géant que l'on peut facilement classer dans la catégorie des bois rouges, qui a 24 pieds de circonférence et 12 pieds de hauteur, c'est la partie inférieure de l'arbre, et on y peut voir les contreforts de la souche au point de départ de la racine, particularité que l'on voit de nos jours sur les arbres de l'espèce bois rouge.

—o—

LES FORCES SECRETES

Il y a au Kansas une jeune fille, sourde-muette et aveugle, qui est devenue une pianiste d'une rare virtuosité. Bien que privée, depuis sa plus tendre enfance, des trois sens majeurs, elle peut jouer avec une technique et une émotivité qui étonne les plus grands artistes.

Homère était aveugle et fut le premier maître de la littérature. Milton était aveugle et il écrivit le Paradis Perdu. Le vieux Dandolo, de Venise, était aveugle et âgé de quatre-vingt-dix ans et il s'empara de Constantinople.

Où ces grands hommes avaient-ils puisé cette force? L'esprit n'est pas l'esclave de la matière, aussi bien des sens. Voilà le secret de leur génie. Nous ne connaissons pas la mesure de nos forces spirituelles; nous ne savons qu'une chose, qu'elles répondent à notre appel; qu'elles obéissent à notre commandement. Il n'est pas un homme qui ait atteint les limites de ses forces spirituelles.

LES SECRETS DE LA CHASSE

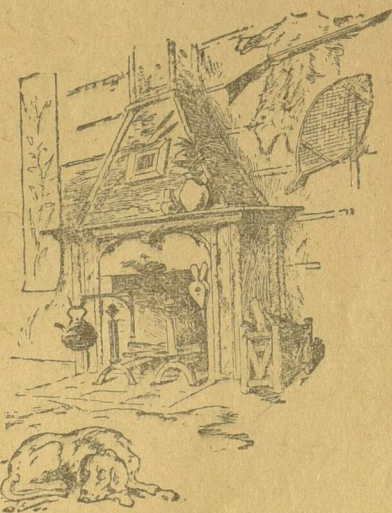
Il y a quelques années, un médecin vétérinaire de notre province, le docteur Grignon, publia une brochure aussi intéressante qu'instructive sur les secrets de la chasse aux renards, belettes, martres, fouines, visons, arts musqués, loups et ours. Nous en extrayons quelques passages qui serviront, espérons-le, à former quelques bons chasseurs parmi nos lecteurs. La saison est ouverte; qu'avec ces précieux conseils, ils abattent pour leur plaisir et leur consommation, gibiers à plume et poil en abondance!

La chasse aux renards se pratique de trois manières différentes: 1° au piège sans appât; 2° au piège avec appât; 3° au poison.

CHASSE AU PIEGE SANS APPAT

Pour opérer de cette manière, on cherche les "chemins" battus par les renards, ce qui se trouve facilement sur les territoires qu'ils fréquentent. On creuse alors avec la hache de chasse, et sans que les mains touchent à la terre, un trou circulaire et d'une profondeur telle que les lèvres des mâchoires du piège tendu restent un peu au-dessous de l'orifice du trou. On place le piège dans cette excavation en le saisissant avec les gants qui ne servent qu'à cet usage (et graissés 5 ou 6 jours d'avance avec de l'onguent de galbanum à pièges); et on doit bien se garder de mettre les genoux à terre pendant toute la durée de cette opération et de celle qui va suivre.

On recouvre le piège avec de la mousse identique à celle du chemin, bien que prise plus loin. Cette mousse doit être placée en assez grande quantité pour cacher complètement le piège, mais avec assez de discrétion pour ne pas nuire au bon fonctionnement des ressorts et ne pas entraver la jonction des mâchoires. Une fois cela fait, on place en avant et un peu en



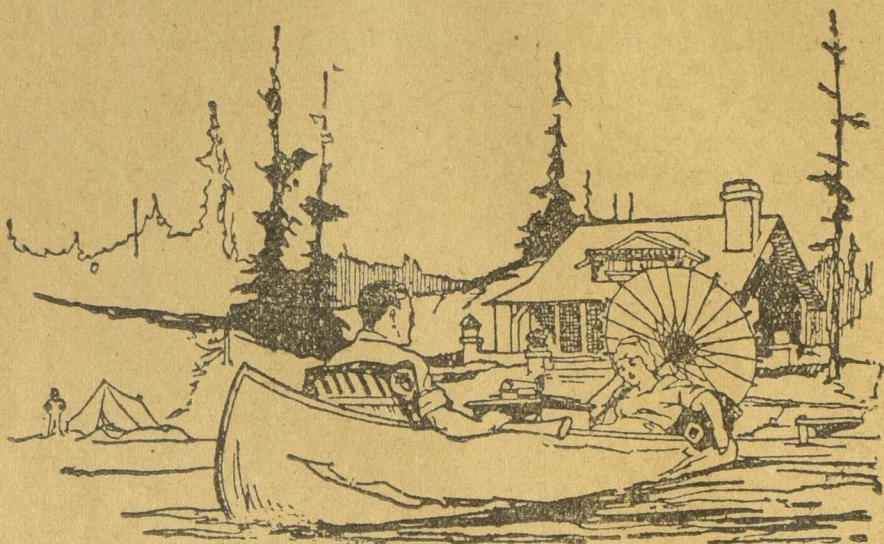
Intérieur d'une cabane de chasseur.

arrière du trou, à une distance d'environ trois pouces, deux petites branches de la plante ou de l'arbuste dominant aux alentours; ceci afin de forcer le renard à poser la patte plus franchement sur le piège, lorsqu'il franchit le léger obstacle qu'on lui a ménagé. Il va sans dire que cette série d'opérations s'exécute avec les gants dont j'ai parlé plus haut et qui, après qu'on a fini de s'en servir, prennent place dans le sac au piège,

sac qui n'a lui-même d'autre usage que de contenir ce dernier, les gants et quelquefois les appâts destinés à l'animal. Ce sac et son contenu ne doivent jamais passer le seuil d'une porte. Il faut l'accrocher à une porte, n'y toucher qu'avec précaution et le moins souvent possible. Avant de tendre le piège, il est essentiel de le laver dans une lessive faible. Il faut l'y laver également toutes les fois qu'il s'est pris un renard ou qu'une cause quelconque l'a fait se détendre.

des gens inhabiles. Des chasseurs se servent de viande ou de miel comme appâts pour y mettre ce poison. C'est un mauvais procédé, car si cet appât est restitué par un renard ou touché par un chien, vous aurez à le regretter.

Direction pour le poison à renards—Voici ce que la "Gazette du Village", journal agricole publié à Paris, dit dans son numéro du 13 décembre 1903 : " Parmi les poisons employés pour la destruction des renards, l'un



La chasse en bonne compagnie.

CHASSE AUX RENARDS AVEC LE POISON

Ce procédé donne d'excellents résultats et occasionne une mort très prompte chez le renard. D'un autre côté, si la dose de poison est trop forte et occasionne des vomissements, le renard aura la vie sauve et vous empoisonnerez les animaux domestiques qui pourraient passer à cet endroit. C'est pourquoi ce poison n'est pas recommandable dans le voisinage des fermes, surtout quand il est confi-

des meilleurs est le sulfate de strychnine dont un décigramme suffit pour les tuer."

Les appâts les plus favorables pour loger le poison sont les oeufs, dont on enlève un petit morceau de coquille pour y introduire la substance toxique (le poison); on recolle ensuite un morceau de coquille pardessus; un gigot de chat ou des poires tapées. Les chiens ne touchent pas à ces appâts.

Recommandations.— Ce poison à renards ressemble tellement au sel et

au sucre blanc qu'il est constamment un danger pour la cuisinière et l'enfant. Alors celui qui s'en procurera est prié de tenir le poison caché et dans l'obscurité, caché à cause de son danger et dans l'obscurité parce que la lumière l'altère.

CHASSE AU RAT MUSQUÉ

On a trouvé le rat musqué près des lacs ou des rivières bien pourvus de plantes aquatiques. Si on le chasse au fusil, il faut se servir du plomb n° 3 et le viser à la tête. Le bruit du fusil l'effraye peu; néanmoins il est bon de se tenir immobile et de conserver avec soin l'avantage du vent, car le rat musqué a l'odorat excessivement développé et l'odeur qu'exhale l'espèce humaine lui est tout-à-fait antipathique.

On le chasse également avec les attrapes, les collets et le piège n° 1 appelé "sauteur", qu'on tend dans les chemins, portages ou sentiers tracés et battus jusqu'à terre par le passage réitéré de ces animaux, au milieu des herbes et arbrisseaux qui tapissent les rives des lacs et garnissent les prairies marécageuses environnantes.

Le rat musqué portage beaucoup la nuit et ses voies sont des plus visibles. Il est très facile à prendre.

La peau de rat musqué est de saison dès le milieu de septembre, ou du moins vendable, mais elle n'acquiert toute sa beauté qu'à la fin de l'automne. Son prix varie de 15 à 25 cents.

IL EST DEFENDU DE CHASSER

Le castor avant le 1er novembre.

Le vison, la loutre, la martre, le pékan, le renard, le chat sauvage, entre

le 1er jour d'avril et le 1er jour de novembre de chaque année.

Cependant il est permis de chasser en tout temps le renard jaune ou rouge.

Le lièvre, entre le 1er jour de février et le 1er de novembre de chaque année.

L'Ours, entre le 1er juillet et le 20 août de chaque année.

Le Rat musqué, entre le 1er jour de mai d'une année et le 1er jour de mars de l'année suivante.

—o—

L'ARGENTERIE DE LOUIS XVIII

Un service d'argenterie complet qui servit à la maison de Louis XVIII, roi de France, et portant sur chaque morceau les armes de ce roi, est actuellement en vente à New-York. Ce service se compose de 919 morceaux; c'est la première fois qu'un service complet ayant appartenu à quelque roi de France se trouve ainsi en Amérique.

C'est Napoléon Bonaparte qui en fit la commande, lors de son retour de l'île d'Elbe. Mais avant que l'orfèvre Biennais pût le livrer, Napoléon avait abdiqué une seconde fois. Louis XVIII de retour à Paris, paya l'orfèvre et acquit cette merveille, qu'il fit porter aux Tuileries. Son frère le duc d'Angoulême l'acheta à sa mort et le garda jusqu'à la révolution de 1830. Ce service se signale par la sobriété de son ornementation et par sa pureté de ligne. Il porte les armes de Louis et l'estampille officielle du gouvernement français. L'argenterie compte 321 morceaux d'argent plat et 593 d'argent repoussé.

LA DOCILITÉ DES ECOLIERS

Bons et amusants conseils aux enfants, à l'occasion de la rentrée des classes

Discipliner! Toute la première éducation morale est là, et c'est la mère qui a pour mission expresse de jeter dans l'âme de celui qui deviendra un homme cette idée fondamentale de l'"autorité", en dehors de laquelle tout est désordre dans la famille comme dans l'école, dans l'école comme dans l'Etat. Il faut que l'enfant qui a les aspirations d'une liberté absolue, la sente limitée de tous côtés; ici par l'impossibilité matérielle; là, par le devoir; ailleurs, par la justice. Et il ne s'agit pas de prononcer devant lui ces grands mots abstraits qu'il ne comprendrait d'ailleurs pas, mais de l'initier, pratiquement, par les enseignements journaliers de sa petite expérience, par des avertissements ou des réprimandes, à cette conception salubre de la nécessité de se soumettre, de s'arrêter, de reculer, d'obéir en un mot. C'est un spectacle plein d'intérêt que d'étudier chez les enfants les élans de cet instinct de liberté qui ne doute pas que tout doive le satisfaire et de le voir, comme un oiseau prisonnier, voleter et se heurter à tous les coins de sa cage.

Lui faire sentir ses bornes en toutes choses est un des premiers bienfaits de l'éducation; Mgr Dupanloup a dit excellemment qu'elle était une oeuvre d'autorité et de respect. La mère y ajoute de la tendresse, ce qui ne gâte rien quand elle est intelligen-

te, mais ce qui compromet tout quand chez elle, l'impulsion domine la raison.

La mère, aidée ou non par son mari, peut, par la première éducation morale qu'elle donne à son enfant, faire de lui un écolier soumis ou un écolier insubordonné, acceptant sans murmure le joug de la discipline scolaire et le fardeau de devoirs, de réprimandes et de retranchements qu'elle impose, ou se constituant, à chaque instant, en un état de rébellion que l'insuccès est long à décourager; c'est, en un mot, un bon ou un mauvais écolier, c'est-à-dire un enfant qui travaillera avec attrait et aura de la santé parce qu'il aura des récréations, ou un "outlaw" du collège, destiné à pâlir sur les pensums.

J'ai toujours pour objectif un Emile délicat, qu'on ne l'oublie pas. Ceux qui sont vigoureux (malheureusement c'est le petit nombre) n'ont pas besoin des sollicitudes de l'hygiène, qui les abandonne au bras séculier; ceux-là peuvent être punis et surchargés, leur santé et leur gaieté ne s'en aperçoivent guère: tout leur réussit.

L'urgence de faire un écolier docile est d'autant plus réelle qu'il est plus délicat de santé: "De toutes les habitudes du jeune âge, a dit Mme de Necker-Saussure, la plus nécessaire à former est celle de l'obéissance, puisqu'au moyen de celle-là on peut rompre à volonté ou faire connaître toutes les autres. Je regarde ici la docilité comme le résultat d'une habitude, quoiqu'on puisse la présenter sous un aspect plus relevé et la considérer

comme une obligation morale. Mais à l'âge tendre dont je m'occupe, la pratique de l'obéissance réveille peu à peu l'idée du devoir, tandis que l'idée du devoir ne peut encore imposer l'obéissance."

Il faut de bonne heure que l'enfant sente auprès de lui une volonté plus forte que la sienne; il faut aussi qu'il la sente légitime et affectueuse; et la tendresse maternelle qui l'enveloppe, l'assistance dont il sent le besoin et qu'il invoque par ses désirs lui inculquent cette double notion. On peut, d'ailleurs, le soumettre sans en faire un esclave, et c'est le but auquel il est nécessaire de tendre; de cette façon, on obtient une obéissance moins pénible et plus effective, et on ménage cette indépendance du caractère qui serait compromise par un système moins prudent. De même aussi faut-il respecter les prérogatives de cette intelligence naissante en raisonnant brièvement certaines interdictions et en les lui montrant appuyées sur son intérêt et sur le droit; mais encore est-il convenable qu'il s'habitue à obtempérer à des ordres sans en demander l'explication. "Il est nécessaire que cela soit" est un mot qui doit sonner souvent à son oreille pour qu'il s'y habitue. Les rigueurs de pareils ordres peuvent, du reste, être tempérées par le son de voix et les mères excellent à ces sourdines.

La docilité des enfants, est-il besoin de le dire, ne rencontre nulle part d'obstacles plus regrettables que dans ces éducations heurtées qui vont de l'extrême faiblesse à l'extrême violence et qui intiment des ordres sans en exiger l'exécution. De même aussi le procédé habituel aux mères faibles de menacer leurs enfants de l'autorité plus rigide du père, est-il un aveu

d'impuissance que le petit révolté logera avec soin dans un coin de sa mémoire et qu'il ne manquera pas d'invoquer au besoin.

Il y aurait aussi un volume à faire sur le défaut d'indocilité et il faudrait y faire entrer comme chapitres distincts les variétés suivantes: indocilité d'étourderie, indocilité de paresse, indocilité de forfanterie, indocilité de taquinerie, indocilité d'essais, etc. Je laisse ce soin à de plus compétents; il me suffit d'indiquer le sort que fait à la santé du collégien l'indocilité, quand elle n'a pas été extirpée chez lui de très bonne heure.

Ce petit homme, qui naît bon, assurent les philosophes, n'en a pas moins, dès le berceau, tout un petit arsenal de gracieuses perversités; il veut plus volontiers ce qu'on lui refuse que ce qu'on lui permet, et sa main étendue vers un objet interdit est précédée dans sa tentative audacieuse, par un petit regard diabolique qui mesure avec prudence, mais avec résolution, les limites de la désobéissance impunie. Chères concupiscences, insurrections bénignes, c'est dur et ingrat de vous réprimer, mais il le faut bien, car vous êtes les éclaireurs innocents de prévarications et plus grosses et moins innocentes.

Ce n'est pas tout que de raffermir la santé et de mettre ainsi de son côté de bonnes chances de réussite dans cette grosse entreprise de l'éducation. La mère a une autre tâche: c'est la préparation morale de son collégien en herbe à ce milieu intermédiaire entre le foyer et le monde, où son activité naissante va s'exercer. Il faut qu'elle développe en lui ce que j'appellerai les "qualités scolaires", c'est-à-dire qu'elle en fasse un écolier parfait, autant du moins que peut

se rencontrer la perfection, même dans ce domaine privilégié.

Et d'abord il faut qu'elle connaisse la psychologie de l'écolier imparfait, et tout le monde sait que la matière de cette étude n'est pas rare pour quiconque veut regarder autour de soi... ou en arrière de soi.

Il s'agit ici, non pas de faire un de ces "petits" hommes plus sages qu'il ne faut, gourmés, empesés, sentencieux, saluant bien ne dérangeant, sans un but déterminé, ni un pli de leur grand col, ni une expression de leur figure; ayant perdu à six ans cette fine poussière de papillon qui s'appelle la naïveté!

L'écolier rangé n'est pas mon idéal, et j'estime qu'il ne faut toucher qu'avec respect, quand on émonde cet arbrisseau, à ces beaux défauts de pétulance, de gaité folle, d'insouciance heureuse, d'abandon. Ce sont des boutons à fruit; que la serpette ne les retranche pas ou du moins qu'elle n'en supprime une partie que pour que l'ensemble en profite. Ce n'est pas à dire que tout soit bon dans cette pétulance, mais le secret de l'éducation est plutôt de discipliner que de détruire.

— o —

COMMENT GARDER SES OEUFS

On dit que les oeufs pondus en avril, mai ou au commencement de juin se gardent mieux que ceux qui sont produits plus tard. S'ils sont traités avec soin, ils se garderont en bon état de huit à douze mois. Si on les fait cuire à la coque, il faudra avoir soin de percer la coquille au gros bout avec la pointe d'une épingle, avant de les mettre dans l'eau bouillante. Il faut, tout d'abord, que les oeufs soient **frais** et propres, mais on ne doit pas

les laver. Si un oeuf est sali, il vaut mieux le manger immédiatement. S'il existe une tache terreuse sur la coquille, le sulfate de soude ne se met pas en contact intime avec l'enveloppe et l'oeuf se décomposera. Une pinte de sulfate de soude délayée dans une jarre en grès suffit pour conserver 15 douzaines d'oeufs. Il faut au préalable nettoyer soigneusement la jarre avec de l'eau bouillante, l'essuyer et l'exposer au soleil, si possible, pendant quelques heures.

Faire bouillir 9 pintes d'eau, les laisser refroidir parfaitement et y ajouter ensuite la pinte de sulfate de soude et mélanger le tout dans la jarre. Mettre ce récipient dans une place fraîche et sèche et ne pas la déplacer sans nécessité. Y déposer les oeufs sans les tasser dans la solution, de façon que le tout soit recouvert d'au moins 2 pouces, attacher un papier huilé épais sur le haut de la jarre pour empêcher l'évaporation du liquide. Si l'on veut conserver plus de 15 douzaines, il vaut mieux se servir de deux jarres que d'une grande. La solution ne doit servir qu'une fois.

Si le sulfate de soude coûte trop cher, ajouter 3 livres de chaux détrempée à 5 gallons d'eau. Après la dissolution de la chaux, verser soigneusement l'eau claire sur les oeufs comme avec le sulfate de soude.

Ne verser la solution de sulfate de soude sur les oeufs que lorsqu'elle aura été parfaitement refroidie.

— o —

Le baiser est l'avis de naissance de l'amour.

* * *

Si un célibataire est malheureux par une femme il se consolera vivement dans les bras d'une autre femme.

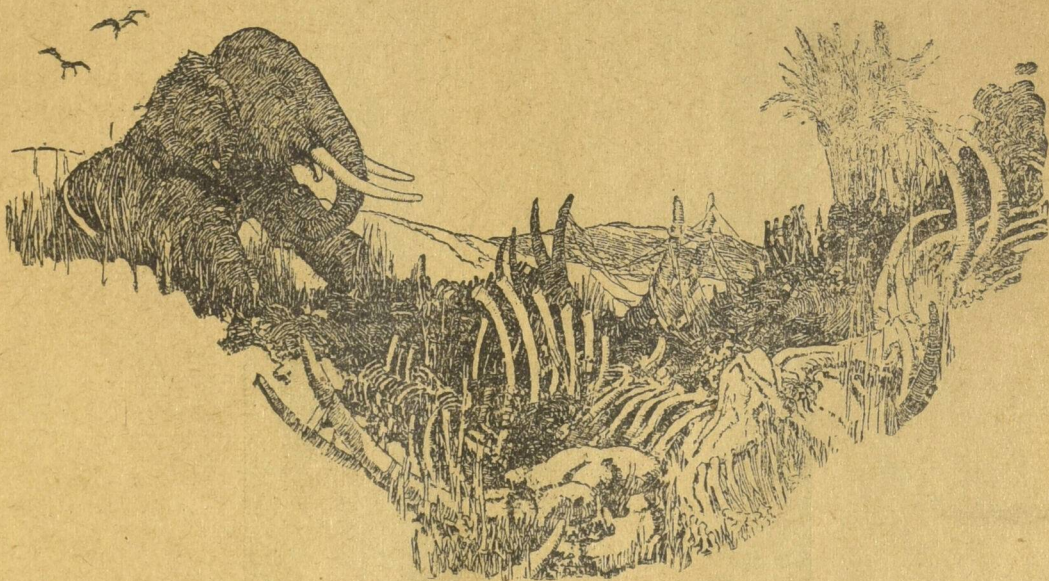
LA VALLEE DE MORT DES ELEPHANTS

Le duc d'Orléans, le dernier prétendant à la couronne de France, est parti à la tête d'une expédition composée de chasseurs noirs, à la recherche de l'ivoire dans l'Afrique Centrale. — Où vont mourir les éléphants, là se trouve l'ivoire.

Le goût des aventures périlleuses, l'espoir de grandes découvertes scientifiques, l'attrait de la fortune ont

scientifiques, de tentes, de fusils, de munitions et provisions, de porteurs noirs et d'éclaireurs, le royal explorateur français, grand chasseur en même temps devant l'Eternel, s'enfonce dans le Soudan Oriental d'où il espère revenir avec des découvertes qui feront son nom immortel dans le monde scientifique et avec de l'or qui le fera plus riche que Crésus.

La preuve de l'existence de cette



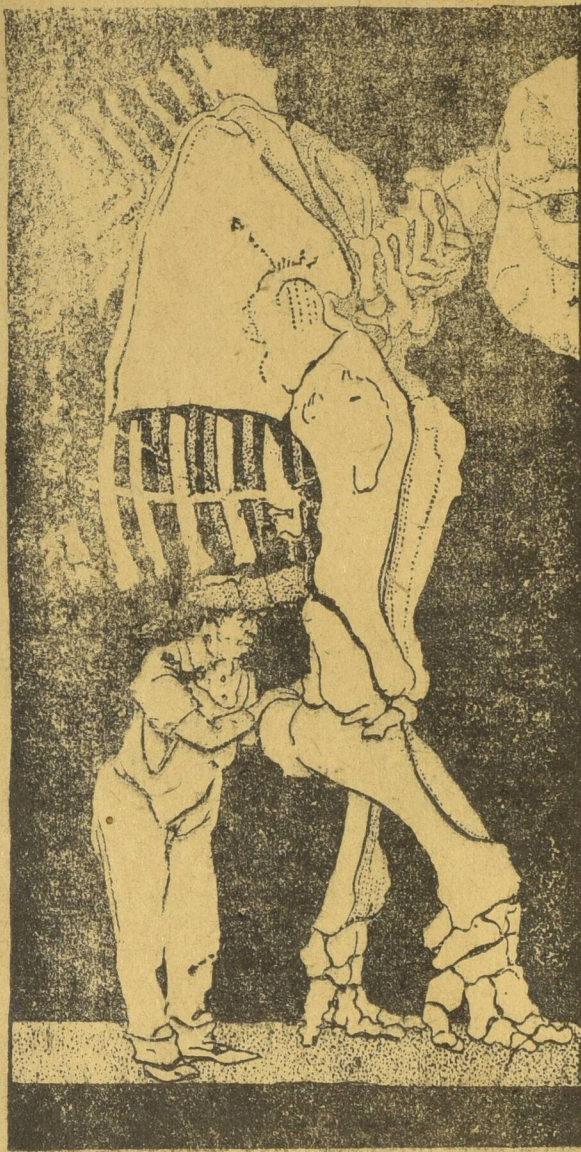
La Vallée de Mort des éléphants.

amené le duc d'Orléans, fameux explorateur, au coeur même des jungles africaines pour y rechercher la "Vallée de mort des éléphants", mystérieuse vallée secrète où, prétendent les indigènes, tous les éléphants vont chercher la mort quand ils attendent leur dernière heure. A la tête d'une caravane bien pourvue d'instruments

"fosse commune d'éléphants" est très forte. Cette immense vallée remplie des squelettes blancs de milliers d'éléphants et des défenses de tous les pachydermes qui allèrent là dormir leur dernier sommeil entre dans toutes les légendes des indigènes et cela pour des raisons foncièrement sérieuses.

Dans les profondeurs de l'Afrique Centrale, personne encore n'a découvert les dépouilles d'un éléphant mort de mort naturelle. Les seuls cadavres relevés sont ceux d'éléphants tombés

venus à croire que les éléphants atteints de maladies ou arrivés au terme de leur vie doivent se rendre dans un endroit mystérieux de cette partie de l'Afrique pour y mourir.



Reconstitution dans un musée d'un éléphant préhistorique.

sous les balles des blancs ou sous l'effet des poisons des chasseurs noirs.

C'est pourquoi tous les explorateurs qui ont parcouru cette contrée en sont

Qui trouvera cette fosse commune en rapportera des milliers et des milliers de défenses, lesquelles représentent une fortune colossale.

Celui-la deviendra, ipso facto, le multi-millionnaire de l'ivoire véritable, le roi de l'ivoire, d'autant plus que l'ivoire d'éléphant devient de plus en plus rare.

Une maison de Montréal a précisément reçu dernièrement une communication de son représentant de Belgique, lui déclarant que l'ivoire de défense devient presque introuvable. La production de l'ivoire est tombée au Congo et dans les Indes. Les chefs sauvages du Congo en ont très peu à vendre et ils prétendent qu'ils ne peuvent obtenir que les défenses des éléphants tués par leurs gens, celles des autres étant introuvables pour cette excellente raison que les restes des éléphants morts naturellement sont cachés on ne sait où.

Le duc d'Orléans, comme chacun sait, est le chef du parti royaliste en France où l'on sait que les ambitions et les espoirs des derniers prétendants à la couronne ne meurent pas facilement.

Comment ce noble explorateur poursuivra-t-il ses recherches? nous ne le savons pas encore. Et il peut se passer encore bien des mois avant que nous attendions parler de cette expédition. Quelques-uns de ses associés ont tout de même déjà laissé entendre que le plus fort détachement se mettrait d'abord en route pour le Soudan, au centre de l'Afrique, guidé par quelques noirs.

Une fois là, le parti compte obtenir des chasseurs indigènes tous les renseignements imaginables concernant la croyance qu'ont les noirs sur ce sujet—l'existence d'un vaste tombeau des éléphants.

On procédera alors à une grande chasse d'éléphants. Aucune cruauté inutile ne sera pratiquée à leur égard.

On blesse un animal, puis on le suit à la piste jusqu'à l'endroit où il va mourir. L'animal blessé peut prendre ainsi plusieurs jours à mourir, pendant lesquels il marche tout le temps. Ainsi, il est possible qu'un éléphant blessé conduise l'expédition à la "Vallée des éléphants morts" ou du moins leur en indique la direction.

Chaque fois qu'un éléphant ne sera pas tué sur-le-champ des coureurs indigènes, très habiles à ce genre d'exercice, suivront ses traces et la direction que prendra la bête blessée sera soigneusement consignée sur des cartes à cet effet.

Si plusieurs éléphants prennent la même direction, l'expédition tout entière changera ses quartiers-généraux, se déplacera suivant la route suivie par la majorité des blessés.

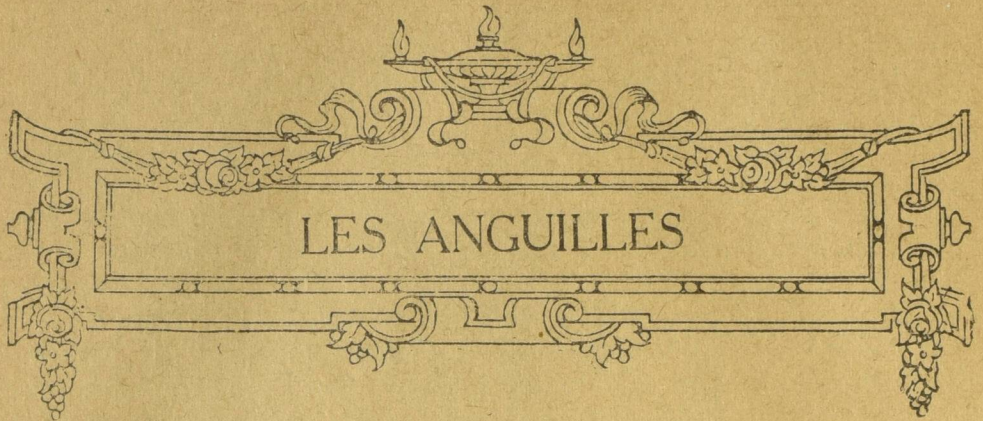
On consacrerait plusieurs mois à ce genre de recherches. En même temps, le duc et ses hommes chasseraient d'autres animaux pour les besoins des différents musées de France et étudieraient la flore et les minéraux des contrées qu'ils traverseraient.

L'ivoire africain est préféré à tous les autres. Il est supérieur de couleur et de composition. Les éléphants africains ayant des défenses plus fortes et mieux faites que celles de leurs confrères des Indes, quelques-unes des défenses africaines ont neuf et dix pieds de longueur et pèsent jusqu'à 300 livres.

L'amour commence par l'amour, et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible.

* * *

Dans l'amour, si l'inconstance donne des plaisirs, la constance seule donne le bonheur.



S'il est un poisson qui mérite le nom de "poisson énigme", c'est bien l'anguille. A l'heure actuelle, malgré des recherches répétées et laborieuses, certaines phases de l'existence de l'anguille restent dans une obscurité profonde. On ne sait pas encore, par exemple, où elles naissent, comment elles se reproduisent. La cause qui a donné naissance à tant de fables répandues dans le public, c'est que, malgré toutes les recherches anatomiques les plus minutieuses, on ne pouvait rencontrer chez aucun sujet d'organes génitaux. Les anciens, qui croyaient à la génération spontanée, finissaient par penser que l'anguille naissait de l'union des eaux. L'explication était sommaire.

Vers 1860, Emile Blanchard émit l'opinion que l'anguille devait être l'état larvaire d'un autre animal encore inconnu; opinion qui ne fut pas admise par tous les naturalistes, bien qu'elle vint d'un spécialiste éminent comme le professeur du Muséum. En 1867, un spécialiste de valeur, Emile Moreau, trouva, chez certaines anguilles pêchées au bord de la mer, des rudiments d'organes reproducteurs et, quelque temps après, Charles Robin parvint à déterminer nettement les sexes. Il montra ainsi définitive-

ment que l'anguille ne représentait pas un état larvaire et qu'elle ne représentait pas, comme on l'avait dit aussi, un animal hermaphrodite. Robin fit voir encore que l'on avait fait deux espèces distinctes avec le mâle et la femelle. L'espèce désignée sous le nom de "pimperneaux" représentait les mâles, et l'espèce dite "anguille à bec effilé" les femelles.

Les pimpeaux, ou mâles, ne quittent pas les eaux saumâtres des embouchures des fleuves; seules, les femelles remontent les fleuves dans l'intérieur des terres. On a fini par reconnaître que les femelles qui sont sur le point de frayer redescendent à la mer à certaines époques et que c'est seulement dans les eaux saumâtres qu'elles se réunissent aux mâles pour disparaître ensemble dans la mer. Que se passe-t-il alors? Où s'effectue la reproduction? Mystère!

Les anguilles sont-elles ovipares ou vivipares? Frayent-elles dans les grands fonds ou sur les côtes? Personne ne le sait. Chaque année, au printemps, on distingue d'innombrables légions de jeunes anguilles au corps transparent et filiforme qui quittent la mer pour remonter dans les cours d'eau où elles séjournent, y grossissent et se développent jusqu'à

ce qu'elles soient parvenues au stade qui précède la maturité sexuelle caractérisée par une lèvre particulière. Alors, elles font le chemin inverse, redescendant par groupes à la mer.

C'est quand elles sont toutes jeunes surtout, et désignées sous le nom de civettes, de mantinettis, de cibules, de pélades, etc., selon les points où on les trouve dans notre pays, qu'elles sont pêchées en grand nombre par l'administration des ponts et chaussées pour être distribuées aux particuliers qui en demandent. M. E. Juillerat, directeur de l'Aquarium du Trocadéro, auquel nous empruntons ces détails, a adressé au directeur d'un journal spécial, le "Pêcheur", une petite note portant pour titre: "L'anguille se reproduit-elle en eau douce?"

"Depuis vingt-cinq ans, dit M. Juillerat, l'Aquarium du Trocadéro, de Paris, possède les mêmes anguilles. Jamais nous n'avons vu ces animaux pondre; jamais nous n'avons remarqué chez eux aucun symptôme qui pût faire penser qu'elles cherchent à se reproduire. Nous n'avons probablement que des femelles; mais, en général, les femelles des poissons, au moment venu, lorsque les oeufs sont à maturité, les rejettent au dehors, qu'il y ait là un mâle ou qu'il n'y en ait pas.

"Ce fait de ne voir aucune production d'oeufs chez la femelle anguille semblerait assez démontrer, conclut M. Juillerat, que, dans les eaux libres, il doit y avoir accouplement, que la fécondation a lieu à l'intérieur et que, probablement, ces poissons sont vivipares."

Si les anguilles ne donnent pas d'oeufs, les petites anguilles qui remontent les fleuves étant presque tou-

jours femelles, les observations de M. Juillerat au Trocadéro sont assez faciles à comprendre. Mais tout cela ne nous donne pas d'éclaircissements bien nets sur cette double question: l'anguille peut-elle se reproduire en eau douce, et pourquoi émigre-t-elle à la mer pour se reproduire?

M. Edmond Perrier a écrit, à ce propos:

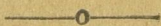
"Il est bien vrai qu'on trouve, loin dans la mer, de très petites anguilles et je connais un réservoir fermé, sans communication avec aucun ruisseau, qui est peuplé d'anguilles sans que l'on sache comment. C'est à expliquer. S'il est prouvé que certaines anguilles peuvent se reproduire en eau douce, ce sera fort intéressant; mais, on l'a affirmé si souvent sans le prouver, que je demeure fort sceptique. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, que la grande majorité des anguilles proviennent de pontes faites à la mer."

Strictement, il résulterait de ce qui précède que, si l'on enferme ensemble des anguilles mâles et femelles dans l'eau douce, il peut y avoir reproduction. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans la nature, les femelles vont rejoindre les mâles dans les lagunes et que le mariage est consacré par un voyage à la mer. Cette conclusion est simpliste, mais elle est dans les prémisses. Et le voyage à la mer dure un certain temps, jusqu'à ce que les petits poissons soient sortis de l'état larvaire.

Le docteur Petersen, de Copenhague, a constaté que c'est principalement au sud-est de l'Irlande que se réunissent les anguilles descendues du continent. En cet endroit, la mer est profonde de 3,000 à 6,000 pieds, et possède, grâce à l'influence du Gulf-Stream dans les régions abyssales,

les, une température de huit degrés centigrades au lieu de quatre degrés centigrades à ces mêmes profondeurs dans les mers tropicales. Avec cette température convenable, sous la pression colossale de 100 à 200 atmosphères, a lieu la reproduction. Le développement ultérieur a lieu en eau douce.

On le voit, sans insister davantage, la question reste très obscure. Qui trouvera le problème de l'anguille ? **Démontrer que ce sont les seules femelles qui pénètrent dans les rivières des continents. Voilà de la besogne sur la planche!**



LA TOILETTE D'UNE MONTRE

M. Edmond Mettey a donné, il y a quelque temps dans "la Nature" un moyen original et à la portée de tout le monde pour nettoyer sa montre.

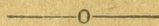
"Chacun, dit-il, sait, surtout les personnes que leurs occupations appellent souvent dans des endroits poussiéreux, combien il est désagréable de s'apercevoir qu'au moment le plus imprévu, la montre que l'on porte sur soi vient de refuser tout service; des grains de poussière pénétrant par les joints de la boîte se sont accumulés à l'intérieur du mouvement, et quelques-uns ligés entre les dents des roues ont forcé celles-ci à s'arrêter; il ne reste plus qu'à porter la montre à l'horloger, ce qui occasionne une réparation toujours onéreuse.

"Depuis quelques années, nous employons avec succès en pareil cas un moyen de nettoyage excessivement simple, n'exigeant d'autres outils que les 10 doigts et que certainement bien

des lecteurs seront heureux de connaître. Après avoir posé devant vous sur la table une feuille de papier blanc qui permettra de suivre plus facilement la marche de l'opération, prenez la montre en question et ouvrez-la pour mettre le mouvement à découvert, puis tenez-la avec la main gauche de façon que le cadran soit tourné au-dessus. Donnez avec les doigts de la main droite une série de chiquenaudes sur le verre qui recouvre le cadran; les chiquenaudes ne devront évidemment pas être assez fortes pour briser le verre, mais ceci n'est généralement pas à craindre, car la violence des coups est limitée par la douleur que l'on ressent au bout du doigt qui frappe. D'autre part, les doigts de la main gauche forment pour le mouvement une suspension assez élastique pour qu'il ne puisse être détérioré par les chocs.

"Vous serez certainement étonné en voyant la feuille de papier se couvrir d'une multitude de grains de poussière tombant d'un mouvement en apparence propre. Continuez à donner une série de bonnes chiquenaudes jusqu'à ce qu'en déplaçant la montre par rapport à la feuille de papier on ne voie plus rien tomber sur celle-ci.

"Voilà donc votre montre nettoyée ou à peu près. Secouez-la ensuite comme on le fait pour la remettre en marche après un arrêt, si le tic tac ne se fait pas entendre de suite, c'est que quelque grain de poussière sera resté engagé entre deux roues dentées et, serré, n'aura pu tomber."



Une femme qui écrit à deux torts; elle augmente le nombre des livres et elle diminue le nombre des femmes.
—Alphonse Karr.

LA VIE DES INDIENS D'AMERIQUE

Les indigènes de l'Amérique septentrionale, à l'exception des Esquimaux du Nord et du Labrador et de la plupart des populations de la côte nord-ouest, ont gardé le nom générique de Peaux-Rouges, non pas tant à cause de la couleur de leur peau, qui est cuivrée, que des couleurs dont ils l'enduisent. Les deux magnifiques dessins qui accompagnent cet article sont d'exactes reproductions des différentes divinités adorées par les Indiens, qu'ils taillaient dans le bois et disposaient dans leurs temples.

Ils rendaient un culte au soleil, à la lune en même temps qu'ils croyaient à un être suprême, le Grand-Esprit ou le grand Manitou, et à une foule de génies.

Aussi possédaient-ils des sorciers, à la fois prêtres et médecins, dont l'influence était toujours grande.

Les caractères gravés sur les images que nous reproduisons ici ont été retranchés. Ils appartenaient à l'écriture spéciale que possèdent les Peaux-Rouges, la pictographie, ou écriture par l'image. En effet, les Indiens, en plus de cette écriture, avaient certaines connaissances mathématiques et astronomiques.

Les Indiens du Canada, Iroquois, Hurons, Algonquins, Montagnais, Abénakis, etc., se distinguent sensiblement des Peaux-Rouges qui occupaient et occupent encore certaines contrées des Etats-Unis et du nord du Canada.

Les Peaux-Rouges dont nous parlons en cet article et ceux à qui ap-

partiennent les gravures ci-contre sont répandus depuis le cours supérieur du Yukon et le Mackenzie jusqu'au Texas. Leurs descendants se retrouvent aujourd'hui dans le Territoire indien.

Ces Indiens, grands et robustes, ont la peau cuivrée, les cheveux noirs et lisses, les yeux foncés, les pommettes et le nez saillants.

Leur costume, aujourd'hui bien modernisé, se composait, il n'y a pas plus de cents ans, de chemises en peau de chevreuil ou de tuniques en cuir, peintes de diverses couleurs et ornées de franges également en cuir, de jambières en peau avec franges en dehors, le long de la jambe, de mocassins décorés de la même façon.

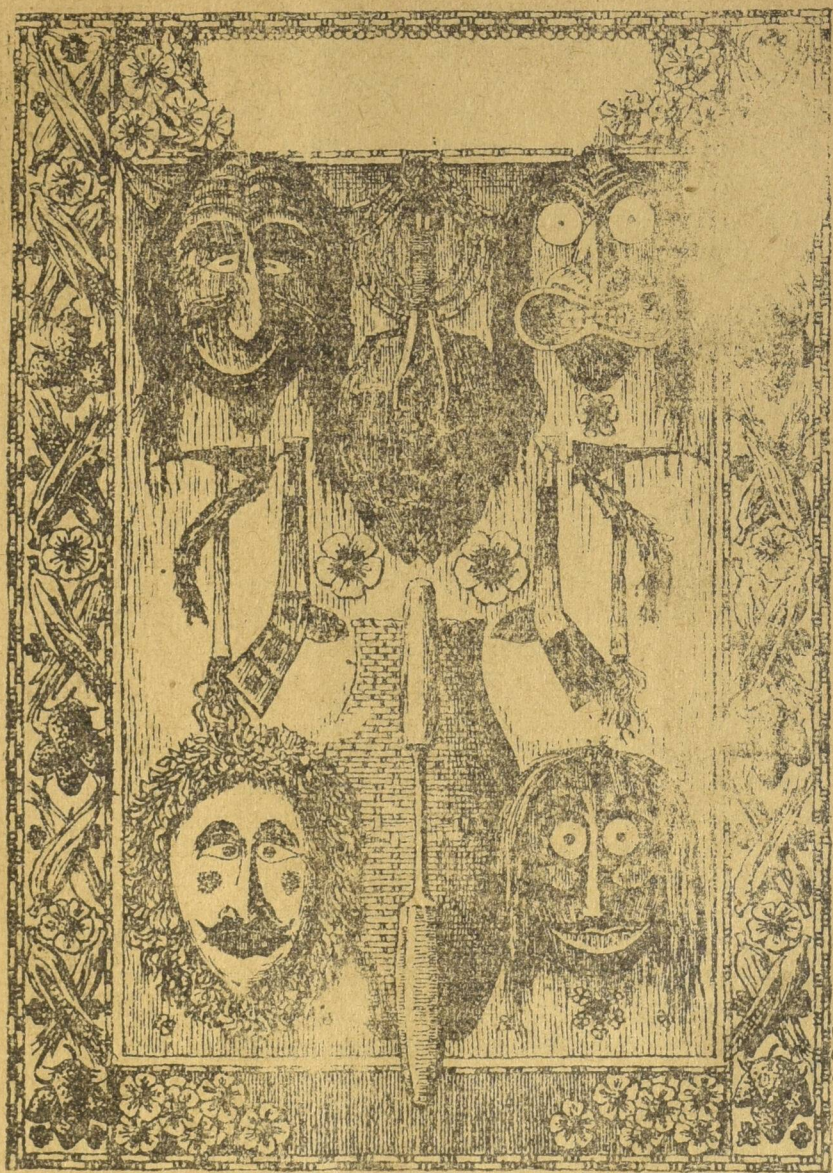
Des plumes plantées dans les cheveux en coiffures étranges, des colliers en fragments de coquilles, en griffes d'animaux, en verroteries, des bracelets de perles ou de graines, constituaient les parures habituelles des Peaux-Rouges, qui se peignent et en outre le corps et le visage de couleurs diverses. Ils vivaient sous des tentes de cuir (wigwam), couvertes de dessins tracés dans la peau elle-même, et se livraient presque exclusivement à la chasse.

Divisés en petites tribus, grands chasseurs, parfaits cavaliers, très bellicieux, ils obéissaient à des chefs, quelquefois héréditaires, mais le plus souvent choisi parmi les plus braves, qui portaient des noms bizarres, tels que l'Oiseau noir, l'Aigle tacheté, etc.



L'éducation des guerriers était des plus rudes; aussi devenaient-ils farouches et ne manquaient-ils guère, après un combat, de scalper l'ennemi blessé ou mort, c'est-à-dire de lui enlever sur le sommet de la tête un large morceau de cuir chevelu, conservé ensuite comme trophée.

Ces guerriers ne songeaient pas seulement, malgré cela, à cribler de flèches tout étranger qui se présentait devant eux. S'il venait en ami, fumait le calumet de la paix, il recevait l'hospitalité la plus désintéressée. Pourtant, cet étranger, s'il était blanc, suscitait toujours chez les Indiens une



certaine méfiance. Il représentait l'oppressur, l'envahisseur, le ravisseur des territoires de chasse. Il ne fallait pas par exemple qu'il assistât à une fête religieuse indienne, à une de ces cérémonies où l'on dansait en l'honneur du soleil, de la lune, de la guerre ou même de la paix. Ces fêtes produisaient une telle excitation

chez les Indiens qu'ils ne songeaient plus qu'à massacrer les blancs et ne manquaient pas naturellement de scalper tous ceux qui se trouvaient là.

Nous venons de parler, après en avoir prévenu le lecteur, des Indiens des Prairies, lesquels représentent encore le plus beau type des Peaux-Rouges. Dans le Haut-Canada et le

Bas-Canada, vivaient et vivent encore aujourd'hui, mais en bien petite quantité, des Indiens ou Sauvages plus pacifiques, adonnés les uns à l'agriculture et les autres, à la chasse des animaux à fourrures. Le plus grand nombre ont embrassé le christianisme.

— o —

AUTOUR DES OEUVRES D'ALEXANDRE DUMAS PERE

Encore que le nom d'Alexandre Dumas soit à peu près seul connu de la masse comme celui du père des "Trois Mousquetaires" et autres oeuvres inoubliables, les lettrés savent que toutes, à peu près, furent écrites en collaboration. Ce collaborateur était Auguste Maquet. Or, en 1848, Maquet, par convention, cédait ses droits à Alexandre Dumas, moyennant une somme de 145,000 francs.

Entre parenthèses, ceux-ci ne furent jamais payés, Alexandre Dumas, qui était alors directeur du Théâtre Historique, ayant fait faillite.

Maquet, par suite, en 1858, intenta un premier procès en revendication de ses droits de collaborateur, procès qu'il perdit, d'ailleurs, le tribunal ayant, en même temps qu'il reconnaissait sa collaboration, reconnu qu'il avait, par convention, cédé ses droits en 1848, et que cette convention n'était pas résiliée.

Et, en 1888, Maquet mourait.

Aujourd'hui, ses héritiers, représentés par Mme Roiffé, sa nièce, plaident à leur tour et, par l'organe de Me Fourcade, soutiennent la thèse suivante:

Lorsque, en 1848, intervint la convention Dumas-Maquet, celui-ci ne

cédait que les droits reconnus alors aux auteurs par la loi. Or, la loi, à cette époque, ne protégeait la propriété littéraire que pendant vingt ans après le décès de l'auteur. Aujourd'hui, par la grâce de nouvelles lois, ce droit de propriété est porté de 20 à 50 ans.

Maquet, mort en 1888, n'a donc pu céder ses droits que jusqu'en 1908.

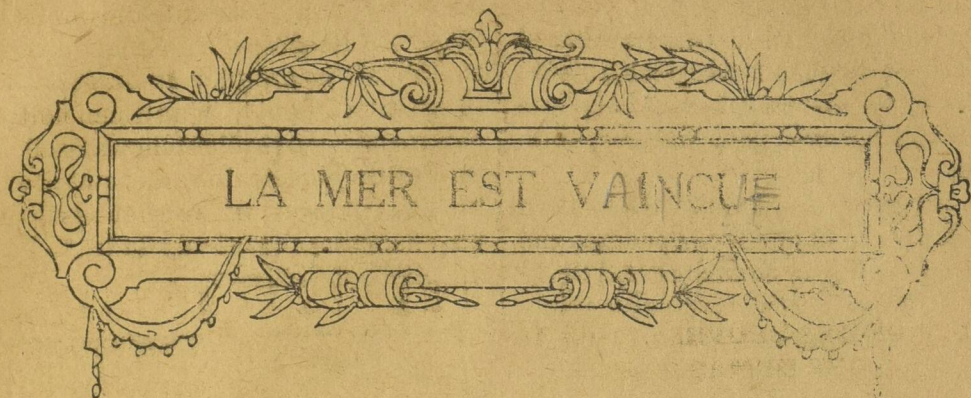
En conséquence, les héritiers demandent au tribunal de condamner les héritiers de Dumas à leur verser leur part des droits par eux encaissés depuis 1908, et ce jusqu'à expiration des 50 ans prévus par la loi, et de décider qu'à dater du jugement à intervenir le nom d'Auguste Maquet figurera sur les oeuvres d'Alexandre Dumas, à côté du nom de celui-ci.

Me Maillard, pour les héritiers Dumas, a riposté que la cession par Maquet doit être qualifiée d'abandon, et que cet abandon a reconstitué la propriété entière entre les mains de l'autre.

— o —

LA CONTREBANDE DE L'ALCOOL

Le directeur de la "Federal Prohibition" aux Etats-Unis, a déclaré qu'en raison du fait que la contrebande de l'alcool se pratique de plus en plus chaque jour sur la frontière entre le Québec et les Etats-Unis ainsi que sur la côte nord de l'Atlantique, il se propose de demander au gouvernement l'emploi de l'armée. Aux bandes organisées protégées par des bandits armés qui opèrent sur cette frontière, il se propose d'opposer des postes militaires munis de mitrailleuses et d'autos blindées qui garderaient toutes les routes traversant la frontière.



L'Atlantique du Nord fut conquis par les avions en 1919; restait à traverser l'Atlantique du Sud, ce que viennent de faire deux pilotes portugais, le capitaine de corvette Sacadura Cabral, qui a pris en France son brevet d'aviateur, et le capitaine de vaisseau Gago Continbo.

Partis de Lisbonne, le 30 mars dernier, ils atteignirent, après huit heures et demie de vol, les îles Canaries. Le 3 avril, ils reprenaient leur course, franchissaient le deuxième étape et amerrissaient dans la même journée aux îles du Cap-Vert. La tempête les arrêta jusqu'au 19 du même mois. Ils repartirent de là quand le calme revint et arrivèrent au but de leur troisième étape, c'est-à-dire à la petite île Saint-Paul. Mais là, par malheur, leur appareil, en se posant sur l'eau, fut gravement endommagé. Près de toucher à la côte brésilienne, il leur fallut attendre l'arrivée d'un nouvel hydravion pour continuer leur voyage.

On peut dire que la conquête des airs par l'homme a été successivement marquée par la conquête des eaux ! Comprenons-nous. C'est-à-dire que depuis que l'homme a conquis les airs, il a voulu affirmer chaque étape de sa conquête en franchissant une étendue marine de plus en plus grande.

Récapitulons l'histoire des grandes randonnées aériennes au-dessus des eaux: Le 5 juillet 1909, pour clore la période des expériences et ouvrir franchement celle des réalisations, Louis Blériot franchissait les 26 milles qui séparent la France de l'Angleterre et, parti de Calais, venait atterrir sur les falaises de Douvres. Ce qui faisait dire à certains journaux de Londres:

"La Grande-Bretagne a cessé d'être une île." Et à d'autres: "Le 25 juillet est un jour exceptionnel dans l'histoire du progrès humain."

Quatre années passent sur ce premier exploit, quatre années de lutttes et de recherches. Puis, le 23 septembre 1913, Garros, qui devait être un des héros de la grande guerre, Garros s'attaque à une performance plus grandiose. Il franchit les 475 milles de la Méditerranée et, d'un seul bond, rejoint l'un à l'autre le vieux sol français à la terre africaine.

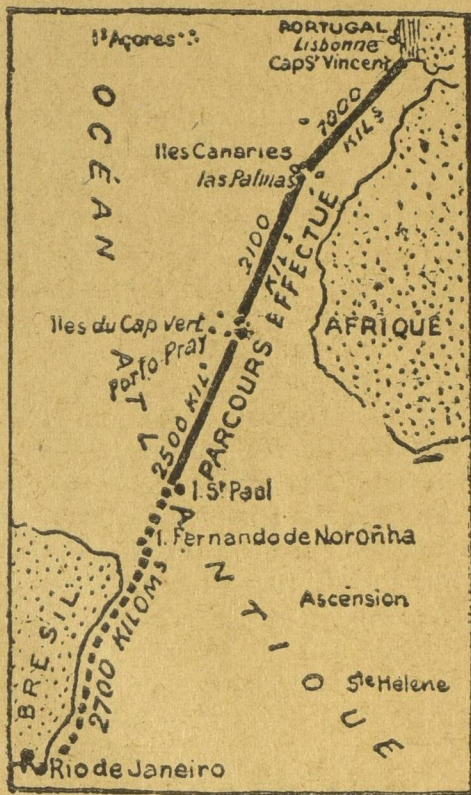
Mais des ambitions plus hautes, plus magnifiques encore, continuent de hanter l'esprit entreprenant des aviateurs. Les cinq années tragiques, de 1914 à 1918, loin de retarder les progrès de l'aviation, en suscitent de si rapides, au contraire, de si complets, que bientôt il paraît possible de traverser l'Atlantique. Au mois de mai

1919, on peut enfin assister à une lutte émouvante entre les Américains et les Anglais décidés à remporter coûte que coûte le merveilleux trophée que serait la conquête, par les airs, d'un océan.

Le premier de tous, l'Australien Hawker, tente la chance. Accompagné d'un passager, le commandant Griève, il s'élance de Terre-Neuve et pique droit sur l'Angleterre. Le long de sa route, pas une terre où faire escale, pas un navire pour jalonner son chemin. Il est seul et ne peut compter que sur lui-même. Mais une énergie farouche l'anime. Hélas! au moment de toucher au but, à 40 milles seulement au large de l'Irlande, son appareil pique du nez. Il tombe à la mer. On sauve les deux hommes. Mais le partie est perdue. Il faut toutefois reconnaître que Hawker, malgré son insuccès, a cette gloire, d'avoir, le premier, franchi plus de 4875 milles au-dessus de la mer, battant ainsi tous les records de distance... et d'audace.

Ceci se passait le 20 mai 1919. Pendant ce temps, les Américains, plus méthodiques et plus prudents, organisaient leur victoire. Trois hydravions, le 16 mai, prenaient le départ de la baie des Trépassés, à Terre-Neuve. Ils n'avaient pas l'Europe pour but direct, mais devaient faire escale d'abord aux Açores pour se diriger ensuite vers le Portugal, ce qui constituait deux étapes. A bord des appareils, la T. S. F. fonctionnait. De plus, le trajet était jalonné par une ligne de 60 destroyers placés à 50 milles les uns des autres. Malgré ces précautions, un seul appareil, le "N. C.-4", put mener jusqu'au bout la tentative. Après 15 heures 13 minutes de vol, il arrivait aux Açores. Le mauvais temps le retenait jusqu'au 27 mai

dans les parages de ces îles. Enfin, le 27, à 20 heures, il atteignait Lisbonne. C'était le premier avion ayant réellement franchi l'Atlantique. Il était commandé par le lieutenant Read, de la marine américaine, et portait avec lui deux pilotes, un chef mécanicien, un enseigne chargé de la T. S. F. et un pilote de réserve.



Trajet suivi par les deux aviateurs portugais, au-dessus de l'Atlantique, du Portugal au Brésil.

Le "N.-C.-1" et le "N.-C.-3", moins heureux, eurent des pannes et durent atterrir avant d'atteindre les Açores.

Les Anglais, battus quant à la date, s'entêtèrent dans leur volonté de triompher pour la distance en mer, sans escale. Ce que n'avaient pu faire l'Australien Hawker et son compagnon, deux autres pilotes le réussirent.

rent. Le 15 juin suivant, le capitaine Alcock et le lieutenant Brown franchirent d'un seul vol, en 17 heures 20 minutes, les 2000 milles qui séparent Terre-Neuve de Clifden, en Irlande.

— 0 —

GAIES ÉPITAPHES

Un célèbre médecin affirmait qu'il est de beaux ulcères. Avec non moins de raison on peut dire qu'il y a de gaies épitaphes.

En voici quelques-unes, simplement transcrites, à la queue leu leu, et dont la lecture vous réjouira peut-être :

—Au cimetière du Père-Lachaise, à Paris :

*Paul B...
Président de la Ligue contre la
Mortalité en France.*

—Dans le domaine fantaisiste, connaissez-vous l'épithaphe du chat d'une certaine demoiselle Emma? La voici, et en vers encore, telle qu'on l'inscrivit peut-être sur la tombe du matou :

*Emma
Aïma
Ce chat,
Et ce chat qu'elle aïma
Aïma
Emma*

—Madame X... possède au cimetière du Père-Lachaise un très ancien tombeau de famille. Or, voici la lettre que lui envoya récemment son marbrier :

"Je dois vous prévenir, madame, que vos regrets sont complètement effacés, et qu'il n'y a plus trace de vos larmes."

—Madame V... s'est remariée depuis deux ans. Un jour, elle conduit son actuel mari devant la tombe de son premier époux, mort à la guerre.

L'épithaphe ne contient que ces seuls mots, mais combien explicites :

ICI REPOSE UN HEROS !

Et le mari, qui regrette atrocement d'avoir uni son sort à celui de l'acariâtre Mme V..., de s'écrier avec un accent de profonde conviction :

—Ah! quel triste fléau que la guerre!

—Terminons par ce document américain :

Jaloux de perpétuer à sa manière la mémoire de la chère moitié dont le sort vient de le priver, le rédacteur en chef du "Trombone", dans le Missouri (Etats-Unis), a élevé aux mânes de sa regrettée défunte un splendide mausolée dans son propre journal, sous la forme d'une pompeuse oraison funèbre, que couronne cette touchante prosopopée :

"C'est ainsi que j'eus la douleur de perdre ma femme. Personne ne saura jamais aussi bien qu'elle me retirer mes bottines et arranger mes cheveux noirs. Sa mémoire vivra à jamais dans mon cœur, embaumée pour l'éternité.

"J'aurais voulu aussi faire embaumer son corps, mais j'ai reculé devant la dépense. Je me suis contenté d'acheter à mon voisin Elih Mudgett une très belle pierre funéraire. Sa femme était poitrinaire; et, s'attendant à sa mort prochaine, il l'avait fait préparer pour s'en servir à l'occasion; mais la santé revint à son épouse, et ses craintes se dissipèrent. Je n'oublierai jamais avec quel chagrin il s'en sépara en me disant: "Prenez-la, Skinner, si elle peut vous consoler de la perte que vous avez faite."

"J'y ai fait graver l'épithaphe suivante :

*A la mémoire de Tabitha,
Epouse de Moïse Skinner
esquiter,
Rédacteur en chef du "Trombone".
Prix: 5 dollars par trimestre
Payables d'avance.*

LES ANIMAUX INDICATEURS DU TEMPS

Avant la pluie.— Les hirondelles rasant le sol.

Les lézards se cachent.

Les oiseaux lustrent leurs plumes.

Les mouches piquent très fort.

Les poules se grattent et se roulent dans la poussière.

Les poissons sautent hors de l'eau.

Les canards et les oies battent les ailes.

Les bêtes cornues mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeau aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.

Les moutons quittent les pâturages avec regrets.

Les chèvres cherchent les lieux abrités.

Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent leurs oreilles.

Les chiens paraissent engourdis.

Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.

Les moineaux se rassemblent et crient tumultueusement.

Les grenouilles croassent.

Les rouges-gorges se rapprochent des endroits habités.

Les abeilles ne s'éloignent guère de leur ruche.

Les fourmis transportent hâtivement leurs oeufs.

On voit sortir les gros limaçons.

Quand il va faire beau.—Les tipules et les cousins volent le soir en colonnes nombreuses.

Les rainettes qu'on tient dans un bocal montent sur leurs petites échelles.

Signe d'un vent prochain.—Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête.

Les moutons deviennent folâtres et buttent leur front.

Les porcs transportent de la paille, grognent et secouent la tête.

Les chats grattent les arbres et les pieux.

Les oies ouvrent leurs ailes.

Les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres à l'abri du vent.

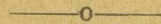
Les pies se réunissent et jasant.

Avant les orages.—La litorne chante fort et longtemps.

Les hirondelles de mer pénètrent dans l'intérieur des terres.

Les marsouins en troupe se rapprochent des côtes.

Les martinets s'éloignent des villes et crient fortement.



LES ECRIVAINS AMERICAINS

Les Américains, nos voisins, ont "comme nous" une littérature et des littérateurs. Il serait intéressant de savoir s'ils sont aussi ignorés par l'Angleterre que les nôtres le sont par la France. La situation est à peu près la même, neuf d'entre eux seulement ayant trouvé grâce devant le public lettré et la critique de l'ancienne mère patrie anglaise: Hawthorne, Emerson, Thoreau, Edgar Poë, Whitman, Washington Irving, Longfellow, Lowell, Mark Twain et O. Henry.

Mais ce qui reste à notre désavantage, en cette comparaison, c'est qu'au moins trois de ces écrivains américains sont connus en France où leurs oeuvres furent traduites et étudiées par d'éminents littérateurs; nous nommons Edgar Poë, Longfellow et O. Henry. Nous pourrions peut-être en dire autant de Mark Twain et d'Emerson et dans une autre branche de la connaissance humaine, du professeur William James.

LES CREATEURS DE LA MODE

Des esprits curieux de faire connaître toutes les petites particularités de l'histoire se sont appliqués à relever, au cours des siècles, les noms des créateurs de modes, de tous ceux, hommes et femmes, qui ont lancé une mode ou institué une coutume. Règle générale, c'est le hasard, un caprice, un besoin qui ont inspiré ces créateurs dont nous suivons encore l'exemple.

Les figures glabres, les figures dites aujourd'hui "à l'américaine", c'est-à-dire rasées de près, furent mises à la mode par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lequel, atteint de fièvre, avait vu tomber tous ses cheveux et toute sa barbe. Le fait d'être chauve et imberbe le distinguant trop, à son goût, de son entourage, ses courtisans, pour lui faire plaisir, se coupèrent tous la barbe, gardant cependant leurs cheveux.

Quand, avec la guérison, les cheveux du roi repoussèrent, tous les gens de son royaume laissèrent repousser leurs cheveux en abondance et croître leur barbe. Les filles du roi de France, Louis XI, avaient sans doute tous les charmes royaux, mais aussi quelques petits défauts. Ainsi, l'une d'elles avait les pieds tellement longs et gros que leur vue seule avait le don d'exciter l'hilarité de toute la cour, ce qui gênait fort cette grande dame et ennuyait son souverain père.

Finalement, dans un accès de désespoir, cette princesse ainsi que toutes ses soeurs décidèrent d'allonger leurs robes. Leurs robes se mirent à allonger tellement qu'elles devinrent

vite des robes à traîne. Leurs pieds disgracieux étaient à jamais dissimulés sous la longueur de l'étoffe. Alors, toutes les dames de la cour, pour s'attirer les bonnes grâces de ces princesses, les imitèrent et dès lors les robes à traîne devinrent à la mode dans tout le royaume de France.

C'est aussi grâce à sa femme que Philippe III, roi de France, devint célèbre. Comme roi, il ne fit rien de bien extraordinaire. Celle-ci, pauvre grande dame, ne trouvait guère de bonheur dans sa puissance et son haut rang. Elle avait toutes les richesses désirables, mais point de beauté. Son cou surtout l'affligeait. Il était plus long que celui d'un cygne, et noueux et tordu, comme un vieux saule. Voilà pourquoi, pour cacher sa honte, la reine introduisit-elle à la cour une mode nouvelle, celle d'une guimpe ou voile, couvrant le cou et la gorge. Le voile, comme portent aujourd'hui les religieuses seulement, eut une vogue insensée.

Henri II, le premier roi Plantagenet d'Angleterre, était affligé de certaines difformités. Entre autres vices de conformation physique, il avait au bout du pied une excroissance charnue qui l'embêtait énormément. Les médecins-charlatans de son époque refusaient de l'amputer, de sorte que le pauvre sire avait toutes peines du monde à marcher avec une certaine dignité.

Mais, comme cette excroissance se développait toujours davantage, de guerre lasse, le roi se mit à élargir et

allonger ses chaussures. Il les allongea si bien qu'un beau jour, la pointe de sa chaussure était complètement relevée et revenait sur elle-même. Ses courtisans se faisant un devoir de copier ce nouveau modèle, bientôt fut mise à la mode cette chaussure courbée d'allure diabolique.

Il était orgueilleux et fat. Et comme il souffrait quelque peu de coxalgie, ou déviation de la hanche, il voulut à tout prix cacher ce défaut apparent. Pour cela, il se fit faire des pourpoints très amples qui lui faisaient un buste énorme et des hanches très for-



Le nom de Jacques Ier d'Angleterre apparaît plusieurs fois dans les annales de la mode. Premièrement, il se fit connaître et reste connu parce que c'est sous son règne que fut traduite la Bible en langue anglaise, pour la première fois, et qu'il donna son nom à cette version nouvelle.

tes. La cour masculine ne porta plus bientôt que ces pourpoints gonflés.

Mais la mode des cheveux et de la barbe varia surtout suivant les caprices des souverains, et cela dans tous les temps, depuis l'antiquité la plus reculée. Ainsi, l'on sait depuis très longtemps que la barbe fut portée

longue en Grèce jusqu'à Alexandre le Grand.

Ce grand conquérant ordonna qu'on la coupât à tous ses généraux et soldats. Suivant lui, les combats corps à corps étaient ceux qui devaient lui assurer la conquête du monde. Pour cela, pas de barbe. Les porteurs de barbe, en combat singulier, avaient tous les désavantages. En effet, quoi de plus facile dans une mêlée que d'empoigner la barbiche de son adversaire et de lui percer le corps comme une écumoire, pendant qu'il lui est impossible de se déprendre de cette étreinte.

Pierre le Grand obligeait aussi ses courtisans à se raser.

Ainsi firent Henri VIII et la reine Elisabeth, au cours de leur règne. C'est d'ailleurs à cette époque qu'on commença à se raser complètement et à se tailler les cheveux courts.

Dans les premières années du dix-neuvième siècle, en certains pays d'Europe, les porteurs de barbes étaient considérés sans exception comme de fausses barbes, c'est-à-dire comme des repris de justice ou des espions.

L'Espagne était friande en fortes barbes et les fringantes Espagnoles ne prisait pas fort les hommes imberbes. Et pourtant, pour faire plaisir à l'un de leurs rois, Philippe V, les Espagnols se firent des figures glabres et les Espagnoles les aimèrent tout autant.

Ce pauvre Philippe V, à sa grande confusion, avait la peau aussi lisse qu'une bille de billard. Impossible d'y faire pousser un traître poil. Par sympathie, ses courtisans se firent tous raser, exemple qui fut rapidement suivi par tous les gens de son royaume.

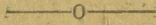
La coutume de porter des perruques fut transplantée de France en Angleterre par Charles II. Celui-ci, élevé en France, admirait beaucoup les modes parisiennes. C'était à l'époque où Louis XIII, n'ayant ni barbe ni cheveux, adoptait la perruque pour cacher au moins sa calvitie. Il mourut à l'âge de quarante-deux ans, laissant un successeur, Louis XIV, alors âgé de cinq ans.

Ce dernier avait une chevelure merveilleuse. Malgré cela, il adopta la perruque, mise à la mode par son père. En boucles ondulées, elle s'épanouissait sur ses épaules et lui couvrait le haut de la poitrine. Pour l'imiter, ses sujets de noblesse laissèrent pousser leurs cheveux ou adoptèrent la perruque. Jacques II d'Angleterre maintint cette coutume ainsi que la reine Elisabeth, laquelle avait quatre-vingts perruques, de couleurs et de longueurs différentes.

Cette mode garda sa vogue jusqu'au début du dix-huitième siècle.

Pour en revenir aux modes modernes, disons que le pantalon pressé ou stoppé, comme on dit à Paris, est d'invention bizarre... autant qu'américaine. Herbert Kelcey, le valet de chambre de Ward McAllister, artiste de renom et arbitre des élégances, mit un jour malencontreusement un énorme paquet sur le pantalon de son maître. Le soir, celui-ci le réclama d'urgence et le valet de le rechercher partout. Il le trouve enfin, pressé sous ce paquet, avec la ligne que nous donnons actuellement aux nôtres, un plide bas en haut. Ceci était très nouveau et le valet pensa bien être grondé. Mais son maître trouva ce pli épatant et se promit de le garder pour voir l'effet qu'il pourrait produire. Il fit en effet sensation et tous les hommes l'adop-

tèrent. Messieurs, c'est grâce à cet artiste qui pouvait se payer un valet de chambre que nous sommes forcés de garder un pli à notre pantalon, un pli qui coûte cinquante cents, et que nous perdons la première fois que nous nous tenons assis dans un tramway au lieu de donner notre place à une dame.



AIGUILLES TRAITRESSES

Dernièrement, la Chambre de commerce américaine de Canton, en Chine, constatait avec enthousiasme la formidable augmentation de la consommation des aiguilles à coudre, importées des Etats-Unis dans la province de Szé-Tchouen: celle-ci, qui se montait en 1909 à 31,063,000 aiguilles, était montée en 1913 à 334,700,000!

Les bons Américains ne manqueraient pas d'attribuer ce résultat admirable à l'influence civilisatrice des missionnaires méthodistes américains; eux aussi, naturellement.

Or, une enquête faite par le consul anglais d'Arnoy, a fait connaître la cause de cette prodigieuse consommation d'aiguilles.

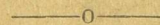
Elle n'a rien à voir avec la civilisation, au contraire; les aiguilles si prisées par les Chinois du Szé-Tchouen servent simplement à mettre à mal les petits oiseaux. Dissimulées sous une mince couche de mousse, elles sont placées sur l'arête des toits et, pals d'un nouveau genre, s'enfoncent dans le corps des malheureux volatiles lorsque ceux-ci fatigués viennent se poser! Et c'est là l'usage assez imprévu de ce petit instrument créé dans un but si pacifique par les

hommes dès les premiers âges, car, parmi les divers objets retrouvés dans les cavernes qui servaient de demeures à nos ancêtres, figure l'aiguille. Née sans doute des épines acérées de certains arbustes ou d'arêtes de poissons, percées d'un trou à l'extrémité opposée à la pointe, l'aiguille était connue des peuplades lacustres comme de l'Egypte ancienne ou de la Chine et à Pompéi, on fabriquait des 'aciculæ' en fer et en bronze.

Les aiguilles d'acier, elles, ne remontent guère au delà de 1370 et leur fabrication ne fut introduite en France que vers le XVIII^e siècle.

Au moyen âge, les meilleures aiguilles étaient fabriquées en Espagne, en Italie, ainsi qu'en Orient, à Damas et à Antioche, dont les aiguilles damasquinées étaient célèbres.

Aujourd'hui, répandues dans le monde entier, leur bon marché les met à la portée de tous; mais on ne se doute guère de ce que représentent de multiples manipulations ces simples petites pointes d'acier et qu'avant de finir entre les doigts agiles de la couturière qui crée les oeuvres charmantes et éphémères de la mode, l'aiguille a dû passer par les mains de plus de cent ouvriers!



ON NAIT ORATEUR

Un vieux paysan, appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale, harangue en ces termes ses nouveaux administrés:

"Mes chers concitoyens,

"Mon coeur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes chers blancs l'honneur de les mettre à votre tête."



LE CHENIL



Avec septembre nous arrive l'ouverture de la chasse, date que tous les nemrods attendent avec impatience, pour donner libre cours à leurs instincts destructeurs du gibier.

Nous laisserons le chasseur faire ses préparatifs et parlerons de son auxiliaire indispensable, le chien de chasse, nous bornant à donner les principales qualités des différentes variétés qui s'adaptent le mieux à nos chasses.

L'EPAGNEUL COCKER

Le Cocker est le chien par excellence pour nous, il est très bon en plaine, il fait très bien lever la perdrix ; au bois, il fera sortir de la broussaille le lièvre. La chasse à la bécassine est un plaisir avec lui, il excelle dans la chasse au marais.

Le Cocker se dresse comme on veut à chasser devant son maître comme un chien d'arrêt, à rabattre le gibier, et à le suivre à la piste ; quant au rapport, il le possède de naissance, il peut l'apprendre en quelques minutes.

LE SETTER IRLANDAIS

Ce chien s'adapte très bien à tous nos genres de chasse, il est très docile, arrête très bien, quête très rapidement, a une finesse de nez insurpassable, possède une énergie à toute épreuve, et a une résistance à la chaleur égale à tous les autres setters.

LE SETTER ANGLAIS

Celui-ci possède toutes les qualités du précédent et celui qui préfère ce dernier au Setter Irlandais n'est pas déçu au point de vue des qualités de chasse de ce dernier, c'est tout simplement une matière de goût.

LE POINTER ANGLAIS

Ce chien est l'idéal pour la plaine, aucun n'a plus de nez que lui, il arrête ferme, il peut éventer la perdrix à distances incroyables, et lorsqu'il tombe en arrêt il ne bouge plus, c'est donc un chien très recommandable pour nos chasseurs.

STANDARD DU COCKER SPANIEL

De toute la famille des épagneuls c'est la plus précieuse et la plus utile ; il n'y a pas d'animal de chasse plus actif, plus intelligent, meilleur compagnon que lui. Son ardeur est extrême, rien ne lui résiste, ni les broussailles, ni les ronces les plus épaisses sous lesquelles il se glisse en rampant comme un chat. Rien ne l'arrête, il se fait à tout, il est bon à tout.

Si on lui parle il s'approche, s'assied sur son derrière, avance les oreilles, penche un peu la tête et vous regarde avec des yeux presque humains.

Tous les chasseurs qui n'ont qu'un chien devraient avoir un cocker, puisqu'il s'adapte à tous les terrains et à toutes les chasses et qu'il y excelle.

STANDARD

Tête, plutôt ronde, le museau assez court, moins carré que celui du clumber; le nez large avec truffe noire; la cassure du front assez marquée; face et front complètement ras; l'œil grand, vif, intelligent et doux, couleur foncé; les oreilles de longueur moyenne, larges, plantées un peu haut, le cou fort et musculeux.

Corps plutôt court et compact; les épaules obliques et fines; la poitrine profonde; le dos et les reins larges et

VALEUR DES POINTS

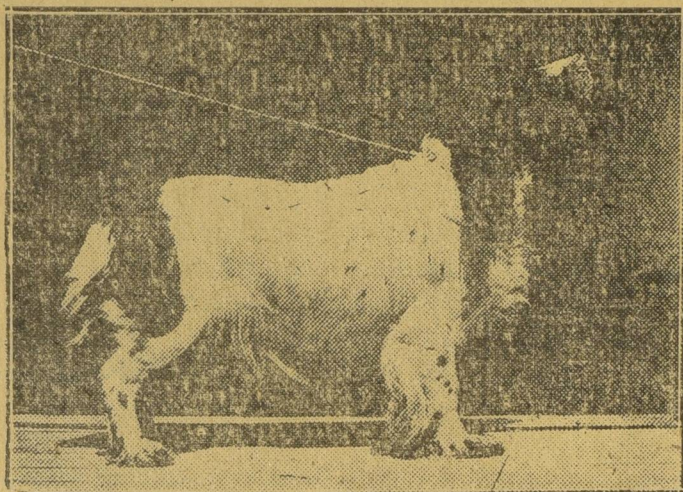
Tête, 8; museau, 10; yeux, 7; oreilles, 4; cou et épaules, 15; corps, 18; pattes et pieds, 18; queue, 5; poil, 10; couleur et dessins de la robe, 5. Total, 100.

MESURE MINIMUM

Hauteur, 12 pouces.

Poids, 18 à 24 livres.

Longueur du bout du nez à la naissance de la queue, 24 pouces.



PACAUD, du Chenil Sonora. (*Cocker Spaniel*)

épais; la queue attachée bas, longue, mais toujours coupée au tiers; les cuisses larges, très musculeuses; les jambes fortes, osseuses, courtes et robustes, bien garnies de poil; le pied ferme, arrondi, pas trop grand, ni trop ouvert, ni trop serré; les poils soyeux, longs, ondulés, formant de belles franges.

Couleur, noir, brun et marron; on rencontre aussi le noir et blanc, le blanc et marron, le blanc et orange, quoique ces couleurs ne soient pas aussi prisées que les couleurs solides.

Longueur de la truffe aux yeux, 3 pouces.

Longueur de la truffe à l'occiput, 6 pouces.

Longueur de l'occiput au garrot, 6 pouces.

Longueur du garrot à la naissance de la queue, 14 pouces.

Tour du museau, 9 pouces.

Tour du cou, 12 pouces.

Tour de la tête, 13 pouces.

Tour de la poitrine, 20 pouces.

Tour des reins, 16 pouces.

Tour des cuisses, 7 pouces.

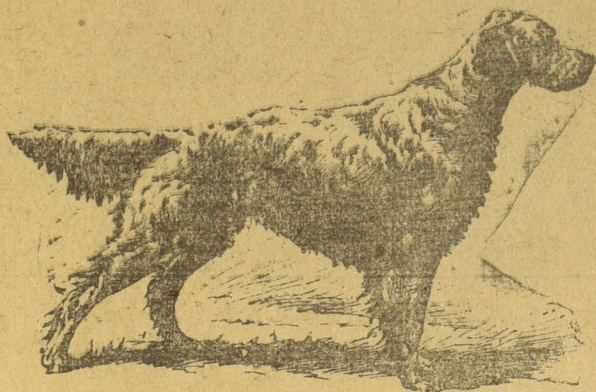
Tour du grasset, 5 ½ pouces.
 Tour de l'avant-bras, 4 pouces.
 Tour du coude, 6 pouces.

CHIEN COUCHANT ANGLAIS

(English Setter)

Les "setters" existaient depuis fort longtemps en Ecosse et en Angleterre, mais ce n'est que depuis un peu plus d'un demi-siècle qu'ils se répandirent, grâce à M. Laverack qui, séduit par les qualités remarquables de cette race de chiens, s'était attaché à la perfectionner.

Le "setter anglais" fait aussi un excellent chien de marais; il est excellent nageur et ne se rebute pas à l'eau froide. Sa tête est longue et légère; le nez gros, noir, excepté chez les chiens blancs et oranges où il peut être de la couleur du poil; l'œil est grand, doux, très intelligent, châtain foncé, les oreilles plutôt longues, souples, minces et attachées à la hauteur de l'œil; le cou musculeux et maigre, légèrement arqué, sans fanon, les épaules très obliques, le dos court, horizontal et bien droit; la poitrine profonde et large avec les fausses côtes bien développées; les hanches bien



Chien couchant anglais (English Setter).

Aujourd'hui il n'existe à peu près plus de "setters" Laverack. Ce sont des "setters" anglais et c'est de ceux-là qu'il faut s'occuper.

Le "setter" anglais est un chien doux, très fidèle et d'une intelligence remarquable. Il est doué d'un nez aussi fin que le "pointer" ou des autres "setters"; ses qualités d'arrêt, de facilité au dressage sont supérieures à celles de ces derniers, il est plus robuste et plus résistant qu'eux. Sa quête est presque aussi rapide que celle du "pointer", il est fait à tous les terrains.

curbées, la queue plantée haut de moyenne longueur, légèrement recourbée en lame de sabre, bien garnie de poils, tombant en longues mèches ondulées; l'avant-bras épais, très musculeux, très court, le coude très descendu, la cuisse longue, le jarret très bas, le pied bien serré et compact en forme de pied de lièvre, bien protégé par le poil qui pousse entre les doigts; le poil doit être très abondant, long, lisse, plat et soyeux, formant bien colerette, culottes et franges aux pattes.

La couleur est blanche tiquetée de noir (blue belton) blanc et orange,

blanc avec taches noires ou avec taches oranges et marons.

VALEUR DES POINTS

Tête, yeux et oreilles, 12; cou, 4; épaules, poitrine et côtes, 14; dos, reins et hanches, 12; avant-train, 10; arrière-train, 12; pieds, 6; queue, 3; poids, taille et couleur, 3; poil, 3; symétrie, 5; port, 16. Total, 100.

pagneuls irlandais. Ce chien était très aimé des chasseurs anglais pour la chasse à l'oiseau, mais il disparut devant l'invasion du Pointer. La race s'en était perdue, puisque M. Laverack affirme avoir parcouru toute l'Irlande, sans rencontrer un seul type de cette race à l'état pur. Cela ne nous a pas empêché de voir se produire, il y a quelque quarante ans, sous le nom de



Ch. SONORA NANCY (Irish Setter).

Propriété du Chenil Sonora, Longueuil, Qué.

CHIEN COUCHANT IRLANDAIS (Irish Setter)

Voici un des beaux spécimens de chien couchant avec sa magnifique robe, au poil soyeux, rouge acajou, où chatoient des reflets d'or ou de violet; c'est véritablement un animal des plus séduisants. Sa taille moyenne, la symétrie de ses formes, son fier port de tête, cet air de vigueur et d'énergie qui se détache de sa personne, tout cela en fait le chien le plus prisé par l'amateur de belles bêtes.

Comme son nom l'indique, il vient d'Irlande, et il est de fort ancienne race. Il était connu sous le nom d'é-

"setters irlandais", cette magnifique famille de chiens.

Il y avait alors, un type bien différent de celui que l'on voit aujourd'hui; bas sur pattes, plus allongé, plus massif, la tête ronde, large, le museau cassé et carré, les oreilles courtes et plutôt plantées haut, bordées de poils noirs; les babines tombantes, les canons courts et forts.

Aujourd'hui, le chien irlandais a changé de forme, et le type actuel ne rappelle l'ancien que par la couleur de sa robe. Chez le type moderne, la tête est longue, sans être pointue, le front est plat, le nez carré, plutôt long, très noir ou marron, l'oeil vif, brillant et

fier, l'oreille est longue, souple, attachée bas, le cou est long, l'aspect est léger, il montre mieux que son ancêtre, qu'il a été créé pour la course.

Cette race est très recommandable sous le rapport du moral. Le type moderne quoique critiqué par certains auteurs, pour ne pas être conforme à l'ancienne race, n'en est pas moins le type le plus beau et le plus parfait produit par les éleveurs, et son "standard" est accepté dans le monde entier.

Nous donnons la photographie de "Champion Sonora Nancy", le type le plus parfait de nos jours, ayant défait tout ce qu'on lui a opposé, même la fameuse championne, "Flossie Kelly", importée d'Angleterre au prix fabuleux de \$7,000.

VALEUR DES POINTS

Tête, 10; yeux, 6; oreilles, 4; cou, 4; corps, 20; avant-train et pieds, 10; arrière-train et pieds, 10; queue, 4; poil et franges, 10; couleur, 8; taille, port et apparence générale, 14. Total, 100.

MESURE MINIMUM

Hauteur, 24 pouces. Poids, 60 lbs.

Longueur du bout du nez au bout de la queue, 47 pouces.

Longueur de la truffe aux yeux, 4 1/2 pouces.

Longueur de la truffe à l'occiput, 9 pouces.

Longueur de l'occiput au garrot, 10 pouces.

Longueur du garrot à la naissance de la queue, 18 pouces.

Longueur de la queue, 13 pouces.

Tour du museau, 11 pouces.

Tour du cou, 17 pouces.

Tour de la tête, 17 pouces.

Tour de la poitrine, 30 pouces.

Tour des reins, 22 pouces.

Tour des cuisses, 13 pouces.

Tour du grasset, 10 pouces.

Tour de l'avant-bras, 5 pouces.

Tour du coude, 8 pouces.

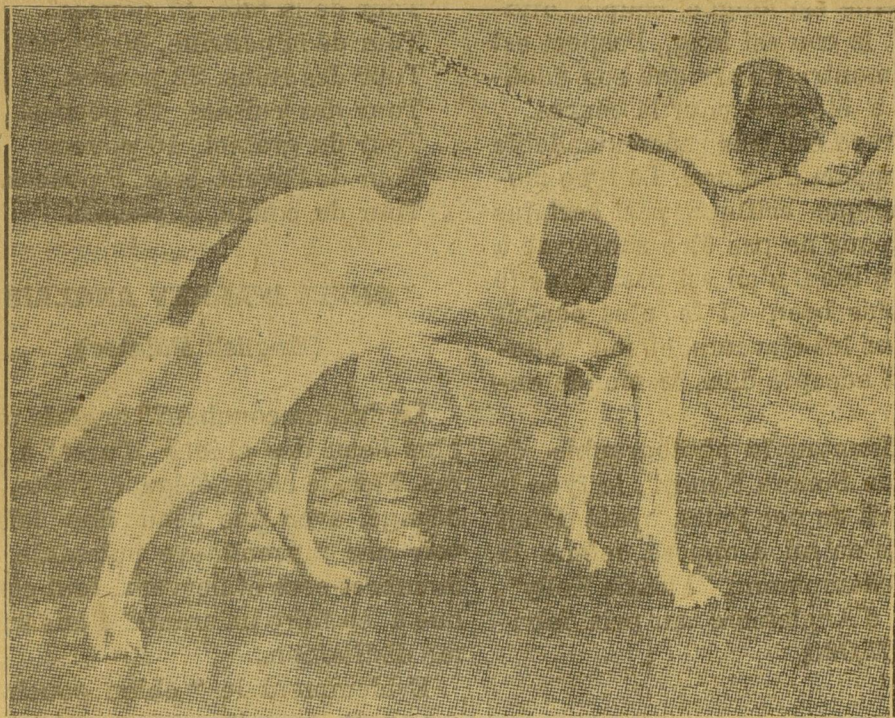
CHIEN D'ARRET ANGLAIS

(English Pointer)

Le "chien couchant" anglais est le plus beau des chiens d'arrêt à poil ras. Fier, le corps élégant, svelte, bien dégagé, avec une peau fine laissant voir une musculature puissante, des membres secs et nerveux, tout contribue à en faire un animal d'une suprême distinction.

Evidemment le "chien couchant" est un Braque d'ancienne race, amélioré et sélectionné par les anglais qui en ont fait une bête de toute première qualité.

La race est fixée, reproduisant depuis fort longtemps avec une régularité parfaite, les formes extérieures, aussi bien que les qualités morales si précieuses et si développées chez ce chien. Bien que le chien d'arrêt descende des Braques il s'en distingue essentiellement par une tête ovale à cassure nette, au museau allongé, droit quelquefois, légèrement relevé, à la truffe large, bien ouverte, aux babines courtes; les yeux sont vifs, à l'expression fière et un peu sauvage; l'oreille courte, ronde et plate, plantée un peu plus haut que la ligne de l'oeil; le cou est long, légèrement arqué, sans fanon; les épaules longues, très obliques, le coude dépassant le bas du corsage, la poitrine peu large mais profonde, le ventre légèrement levretté, le dos droit, les reins courts, le

CHIEN D'ARRET ANGLAIS (*English Pointer*).

pied fermé et en patte de chat, les cuisses longues, bien musclées, le jarret droit et bas, la queue forte à l'origine, fine à l'extrémité et n'atteignant pas le jarret, le poil est fin et court.

Toutes les couleurs sont admises pour ce chien d'arrêt, mais les plus généralement appréciées sont le blanc et foie, le blanc et orange, le blanc et noir avec ou sans mouchetures.

Albert PLEAU.

EMPRUNT CANADIEN à NEW-YORK

Le gouvernement du Canada a vendu à un syndicat de New-York dirigé par MM. J. P. Morgan et Compagnie des obligations à trente ans et au taux de 5 p. c. pour un montant de 100,000,000 de dollars, remboursables à la demande du gouvernement canadien après un avis de 60 jours, à n'importe quelle période, après 20 ans de la date de son émission.

Les obligations ont été vendues à 97.50 dollars. On estime que cette opération rend hommage au crédit du Canada.

LA LANGUE FRANÇAISE

Le français restera la langue diplomatique pour tous ceux qui ne sont pas d'abord et avant tout des Anglais. Dans le dernier numéro des "Acta Apostolicae Sedis", organe officiel du Vatican, Sa Sainteté Pie XI fait publier sa lettre à l'archevêque de Gênes au sujet de la conférence. Or la lettre est en italien—c'est dans cette langue qu'elle fut écrite—et en français. Quand on a traduit un document en français, tout le monde civilisé est sensé avoir compris. Il n'y a que notre langue qui mérite cet honneur.

Le système métrique et son adoption

Sous la signature de L. N. Levasseur, le "Bulletin de la Société de Géographie", de Québec, publiait, il y a déjà quelque temps, l'intéressant travail qui suit, sur le système métrique.

Le système des poids et mesures en Angleterre a été établi depuis si longtemps, que l'origine de leurs unités et les raisons de mesures employées se perdent dans la nuit des temps, et ne provoquent que des hypothèses. Il semble que l'on avait fixé les unités de façon à ce qu'elles ne fussent pas au détriment du public, si elles différaient tant soit peu des types; pour cette raison, ce devait être des unités de nature que l'on pouvait remplacer facilement et qui étaient suffisamment exactes pour le temps.

Si, anciennement, pour le vêtement d'un homme, il fallait six verges d'étoffe, il portait lui-même sa propre mesure dans la pleine extension de son bras, depuis le bout de ses doigts jusqu'à la colonne vertébrale ou l'épine dorsale.

Voulait-il se désaltérer, il savait par expérience qu'une quantité de liquide équivalant à une chopine ou que certaines gourdes ou cornes de certaines espèces de ruminants, lui suffiraient.

Il mesurait sa terre d'après la superficie qu'un certain nombre de travailleurs ou de bêtes de trait pouvait labourer en moyenne durant une journée de printemps; après avoir établi un arpent, il mesurait un mille de telle façon qu'un mille carré contenait 640 acres, ou l'espace de 40 acres labouré par 16 hommes qui, avec leurs

auxiliaires, formaient une équipe de 90 à 120 hommes armés de toutes pièces et dirigés par 16 chefs.

La livre consistait de tant de grains de blé ordinaire.

Le gallon représentait un vaisseau contenant 10 lbs de bonne eau, provenant du puits banal du village. Ainsi de suite.

En dépit des changements survenus dans la civilisation des masses, les unités de poids et mesures continuent d'être aujourd'hui d'autant de service qu'elles l'étaient jadis. Pendant des siècles, la vie fut si rude que les hommes n'éprouvèrent l'envie de suivre les coutumes existantes.

Les conditions cependant tendent à se modifier notablement et les modifications que l'opinion semble subir seraient les indices d'un désir que l'on adopte de nouveaux types.

Les unités britanniques de poids et mesures ont subi une épreuve de plusieurs siècles; elles ont leurs équivalents dans la plupart des pays.

Le système métrique est aujourd'hui en vigueur dans presque tous les pays. En France, qui est le berceau du système, les charpentiers et menuisiers cependant compteraient encore bien souvent par "pouces et par lignes".

Il nous faudrait un mètre parfait; la France à qui l'on doit le système décimal, devrait bien trouver ce mètre et en faire cadeau au monde entier. Le mètre, tel qu'il est, équivaut en longueur à 39,27011 pouces, mesure anglaise. Si l'on portait sa lon-

gueur à 40 pouces anglais, on ne sentirait pas le changement dans les pays où le système métrique prévaut, et, d'autre part, il y aurait gain pour l'humanité entière; un millimètre deviendrait un .04 de pouce, un mètre 40 pouces, et trois mètres répondraient à 10 pieds anglais.

Un litre égale 64 pouces cubes et neuf acres représentent 10,000 pieds carrés.

La tonne anglaise équivaldrait à 1,000 kilos ou kilogrammes ou 2,000 livres. Cette dernière estimation n'est pas exacte; la tonne est du poids de 2,240 livres. Les marchands de charbon le savent bien et n'utilisent jamais cette mesure, du moins à Montréal. 2,000 livres, ça fait un compte rond, disent-ils. Vous achetez quatre tonnes de charbon; supposez que la tonne soit de 2,240 livres; l'on aurait 960 livres de plus; eh bien! pour cette différence, vous nous imposerez des calculs ennuyeux. Une défalcation de près d'une demi-tonne de charbon, ça n'est pas la peine, assurément, d'en tenir compte.

Un jour, il fut question au Canada d'implanter le système métrique des poids et mesures. Le gouvernement fit adresser aux principales chambres de commerce des séries complètes de poids et mesures "ad hoc". La chambre de commerce de Montréal eut sa collection. S'en est-elle jamais occupée pour se les rendre familiers et les vulgariser ensuite dans la pratique? Pas le moins du monde. Poids et mesures attendent toujours qu'on leur fasse au moins une révérence.

Le système décimal des poids et mesures trouverait probablement pas plus de difficulté à s'introduire dans le pays, que le système décimal des monnaies. Autrefois, c'était le règne

des louis, schellings et deniers, ce qui nécessitait des réductions longues et ennuyeuses. On disait un écu français, ce qui signifiait aussi trois "chelins", trois "chelins" et dix-huit sous, aujourd'hui 75 sous; quant au denier et au farthing, ces mots-là n'étaient pas en usage; on utilisait plutôt le mot "sou"; un écu équivalait à deux "chelins et demi".

Il serait donc à propos que le Canada, qui fait le commerce, sur une assez haute échelle, avec les pays d'Europe, et qui sera appelé à l'augmenter, lorsque le présent conflit sera terminé, adoptât le système métrique.

On croit que son adoption sauverait une forte somme de travail aux importateurs et exportateurs, d'autant plus que les uns et les autres donneraient et recevraient pour leur argent.

LES OISEAUX DE NEIGE

Les pigeons-voyageurs qu'on utilisa énormément pendant la guerre ne se sont pas trouvés sans position, la paix venue, comme beaucoup d'anciens combattants. Ils servent au transport de la cocaïne, entre l'Allemagne et la France. Ce sont des "oiseaux de neige", puisque ce nom a été donné à la substance stupéfiante qui fait en ce moment des ravages épouvantables en Europe aussi bien qu'en Amérique. Les pigeons sont lâchés sur la frontière allemande et viennent se poser à Nancy ou sur quelques points du district de la Meuse. Mais la plupart de ces contrebandiers ont été arrêtés. Ces pigeons portaient chacun quinze grammes de cocaïne ou environ une demi-once, attachés en petits paquets à leurs ailes et non fixés à l'une de leurs pattes, comme cela se fait pour les messages ordinaires.



La peste qui infesta l'Europe dans les siècles passés menace en ce moment toute l'Amérique. Ce danger n'est pas imminent et il ne faudrait pas que que les vieilles personnes en fussent affectées, outre-mesure. Ce fléau des anciens temps était appelé en Angleterre 'la Mort Noire' et c'est par elle que furent précipités dans la tombe les rois comme les serfs.

La science s'explique maintenant la peste bubonique et sait qu'elle est répandue par des puces de rats infectés. Dans les derniers douze mois, plusieurs cas de fièvre bubonique se sont déclarés en Floride, dans la Louisiane et dans le Texas. En outre, plusieurs centres des Amériques du Centre et du Sud, de l'Europe et de l'Asie craignent cette peste épouvantable.

Cette peste est toujours à l'état d'épidémie chez les rats, dans quelque partie du monde. Les rats meurent tout d'abord, puis leurs parasites, abandonnant leur charogne, se jettent sur tous les autres animaux et sur l'homme auxquels ils donnent la fièvre bubonique.

Ce sont surtout les rats de cales de vaisseaux qui sont à craindre; car, ce sont ceux-là qui charrient la peste d'un monde à l'autre.

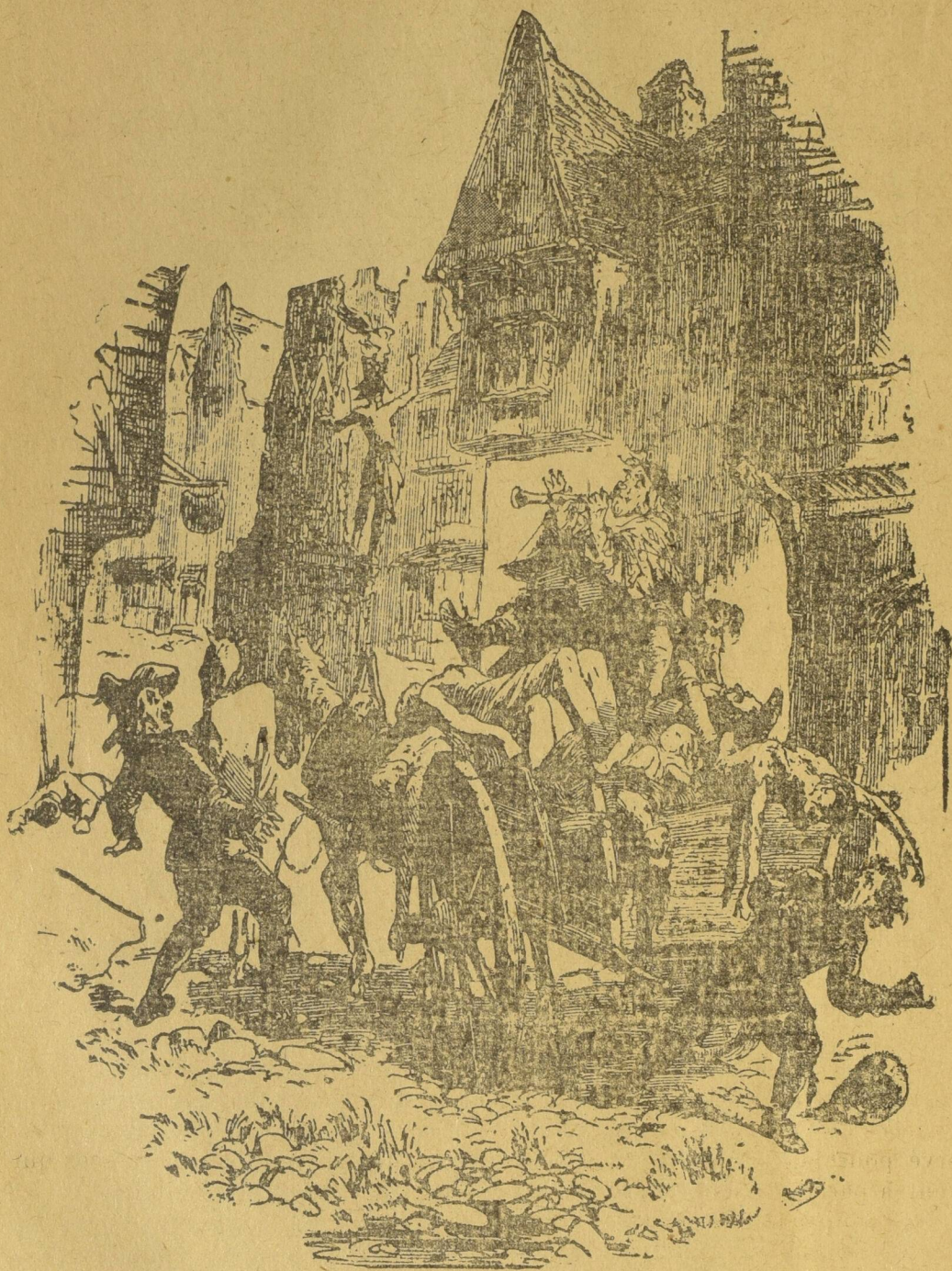
Une fièvre répandue par les rats est terrible, étant donné que les rats sont partout en aussi grand nombre que les hommes, ce qui en ferait 900,000 à Montréal et ce qui en fait véritablement 6,000,000 à New-York.

Ce qui est plus typique, c'est que le rat est un parasite dispendieux et que sa nourriture nous revient en déchets à près de deux dollars par jour. Plus les chiens ratiers et les trappeurs en détruisent et plus il en naît. Phénomène inexplicable. Les rats renaîtraient-ils de leur dépouille comme le phénix de ses cendres?

Si l'on en croit les statisticiens, une paire de rats peut produire en cinq années près de 940,369,969,152 rejets.

Aucun doute que cette sale engeance finirait par couvrir la surface du globe si elle n'était pas continuellement décimée par de nombreux fléaux. C'est dans de plus grandes cités que les nôtres que le danger est surtout imminent, bien que, Montréal étant un port, puisse un de ces jours être attaqué sérieusement par les rats.

Au Moyen-Age, dans toute l'Angleterre principalement, un fléau de rats, de puces de rats infesta à tel point ce



pays que les gens y mouraient par milliers et qu'on les transportait à la hâte aux fosses communes dans de grandes charrettes, à la manière indiquée par notre vignette, très significative dans toute son horreur.

LES MINES DE SEL DE WIELICZKA

C'est dans la région occidentale de l'Autriche, à 8 milles de Cracovie, ancienne capitale de la Pologne, que sont situés les célèbres gisements de sel gemme de Wieliczka. Ces gisements exploités depuis l'année 1251 ont donné naissance à la petite ville du même nom. Ces mines considérables de sel gemme sont parmi les plus importants et surtout les plus pittoresques du monde entier. Elles s'étendent sous la ville elle-même, à une profondeur variant de 180 à 375 pieds constituant elles-mêmes, avec leurs couloirs enchevêtrés, leurs voûtes supportées par des colonnes de sel gemme, leurs salles spacieuses, sennées parfois d'étangs, leurs sculptures taillées à vif dans la roche presque translucide, une véritable ville souterraine.

La mine comprend sept étages à différentes profondeurs, les 3 étages supérieurs sont seuls ouverts aux visiteurs, les autres étant réservés à l'exploitation.

Dix puits mettent en communication cette ville souterraine avec la ville extérieure mais ces puits sont réservés à l'exploitation, un seul, qui est situé au centre même de la ville, est réservé pour le service des visiteurs qui ont à parcourir dans les 3 étages qu'il leur est permis de visiter, un immense labyrinthe de rues, ruelles et couloirs de près de 58 milles, s'ils veulent tout visiter. Le long de ces couloirs on rencontre différentes salles et chapelles ainsi que des petits lacs. Les murs et plafonds des gale-

ries sont consolidés avec des poutres de bois qui s'imprègent de cristaux de sel et se conservent ainsi très longtemps.

Il y a 16 petits lacs dans toute la mine, leurs eaux sont noires et épaisses, elles ne sont en réalité qu'une saumure épaisse. On traverse ces lacs sur de lourdes barques poussées à la gaffe et en se hâlant sur un câble.

Dans les quatre galeries inférieures, à mesure que l'exploitation progresse, il se forme de nouvelles salles que l'on creuse maintenant, on laisse par-ci par-là de grands piliers, véritables colonnes de sel, pour soutenir la voûte ; d'autres salles sont comblées avec les déchets et les rebuts de l'exploitation.

La plupart de ces salles servent d'entrepôts; mais un certain nombre, parmi les plus belles, sont ornées de colonnes, de statues, de lampadaires, le tout sculpté dans le sel, et elles sont artistement aménagées par les habitants de cette ville souterraine.

De ces mines on tire 3 espèces de sel. L'une, qui est loin d'être du sel pur, s'appelle "sel vert": on ne l'exploite que lorsqu'on y est obligé pour découvrir les deux autres espèces qui s'appellent "spiza" et "tsibik".

Le "spiza" est un sel plus pur, c'est celui, surtout celui-là, que l'on exploite. Quant au "tsibik" que l'on trouve dans les amas les plus profonds, c'est le plus pur des trois, et, d'ordinaire, il se divise facilement en lamelles.

Dans le "spiza" on trouve un grand nombre de coquillages de diverses grandeurs, appartenant à des âges modernes de la planète, ce qui permet de considérer ces dépôts de sel comme de formation récente au point de vue géologique. Ces prodigieux amas doivent être le résultat de l'assèchement d'une mer intérieure dont les dépôts salins ont été engloutis par les convulsions du sel.

Les mines de Wieliczka ont été à plusieurs reprises le théâtre de catastrophes qui ont failli les anéantir. Les principales catastrophes sont: les 3 incendies qu'eurent lieu en 1510, en 1644 et en 1815 et deux inondations survenues en 1868 et en 1879. La plus importante de toutes ces catastrophes a été celle de 1644; l'incendie, dû à des causes criminelles, dura plus d'un an.

Sans compter les employés, plus de 1000 ouvriers travaillent dans cette mine dont la production moyenne est de 65,000 tonnes par an.

Les visiteurs en descendant dans la mine rencontrent d'abord la magnifique salle dite de "Letow", dont l'aspect est absolument féérique. D'une riche architecture, elle est flanquée de piliers massifs supportant une galerie supérieure qui court le long de la base de la voûte haute de près de 25 verges. A une des extrémités de la salle se trouve le trône impérial, taillé dans un bloc de sel vert et rouge, aux éclats de rubis et d'émeraude. Du plafond pend une double rangée de lustres dont les chatoyantes facettes de sel pur imitent à s'y méprendre le cristal de roche.

Cette salle admirable date de 1750; elle a divers empereurs et princes.

Ces quelques renseignements, décrits rapidement donnent une idée des

principales curiosités de Wieliczka.

Les quelques rares privilégiés qui peuvent visiter les 4 étages inférieurs peuvent voir les ouvriers, armés de piques, attaquer la masse et la débiter en blocs. Ces blocs sont transportés vers les puits de mintée dans des waggons sur rails trainés par des chevaux.

Lorsque des ouvriers remontent, ils sont, à leur sortie, visités pour voir s'ils ne dissimulent pas de sel dans leurs vêtements.

— o —

UNE PARTIE DE DOMINOS

Ceci est dédié aux amateurs du jeu de dominos.

Voici un coup des plus extraordinaires joué dans un des grands cafés de Paris et qui a pu être retrouvé à force de calculs et de patience.

On faisait la partie à quatre, et un des joueurs a fait domino sans que son partenaire et l'un de ses adversaires aient pu poser un seul dé. Expliquons ce coup prodigieux.

Pierre, — le joueur gagnant, avait en main le double cinq, le six et blanc, le deux et cinq, le blanc et cinq, l'as et blanc, le trois et blanc, et le quatre et blanc.

Paul, — le joueur placé à la gauche de Pierre, avait le six et cinq, le deux et blanc, le double blanc, le cinq et quatre, le cinq et trois, le cinq et as, et le trois et deux.

Jean et Jacques avaient les autres dominos.

Pierre pose le double cinq. Jean et Jacques boudent; la partie se continue et ils boudent toujours, si bien que Pierre fait domino, laissant Paul avec le deux et trois, tandis que Jean et Jacques ont encore leurs sept dés.

LE PARADIS DES FAINÉANTS

Le pays idéal des paresseux, des gens, et ils sont nombreux, qui rêvent de vivre sans rien faire absolument, est tout-trouvé; c'est la presqu'île de Malacca ou presqu'île malaise. Là, le grand principe des jouisseurs est honoré par toute une population: le minimum d'efforts ou l'abolition complète d'efforts pour le maximum de jouissances ou de confort.

Les singes, entre autres choses, jettent les cocos sur la tête des nègres qui s'en nourrissent sans avoir besoin d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture et de grands oiseaux, particuliers à cet heureux pays, transportent dans les airs les poubelles et toutes les ordures trouvées dans les rues.

Mais il y a mieux.

Dans cette île les indigènes qui l'habitent vivent, aiment et flânent. C'est tout ce qu'ils ont à faire. La conception que se font de la vie, des arts et de la culture les autres habitants de la terre ne les intéresse aucunement. Dites-leur qu'ils ne sont pas civilisés et ils vous répondront que les Français, les Anglais et tous les autres peuples ne le sont pas davantage et ils trouveront pour vous le prouver des arguments déconcertants. Assis à l'ombre d'un palmier, ils laissent la machine ronde tourner tout à son aise.

Il y a quelques années, le gouvernement anglais, qui partage avec la France le protectorat de cette presqu'île, y envoya un ingénieur pour construire un chemin de fer. Cet in-

génieur, du nom de Carveth Wells, après avoir passé sept années dans la jungle malaise, revint dans son pays, les cheveux gris, les yeux pâles et le teint émacié par la fièvre paludéenne.

Mais il avait accompli son travail. Pour ceux qui n'ont jamais travaillé dans les colonies, avec une main-d'œuvre indigène, ce travail ne dit



pas grand'chose. Mais quelle patience il a pourtant fallu à cet homme pour arriver à son but! Son plus grand mérite fut d'avoir obligé à travailler quelques centaines de fainéants—qui jamais, et plusieurs de ses terrassiers avaient un certain âge — n'avaient fourni le moindre effort.

Les habitants de Malacca, nous l'avons assez dit, sont naturellement paresseux. Ils ne veulent pas travailler, parce que, premièrement, ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre. Et c'est dans cette population, animée de pareils sentiments, que l'ingénieur eut à recruter ses ouvriers.

Une autre difficulté fut de se faire suivre par eux dans la jungle, où ils ne mettent jamais les pieds, de peur des reptiles et animaux sauvages.

Ils n'ont d'ailleurs pas besoin de la chair des fauves pour vivre. Le riz, le poisson et les fruits s'offrent à la portée de leurs mains. Le riz croît en abondance. Le poisson nage à la surface des eaux et se jette sur l'amorce comme sur une chose attendue depuis longtemps. Les fruits poussent à hauteur de taille; ils ne doivent pour les cueillir ni se baisser ni se hausser sur leurs pieds.

Et il en est ainsi du 1er janvier au 31 décembre.

Il pousse assez de riz dans l'île pour nourrir tout le monde, dans les quatre saisons. Il en pousse suffisamment pour l'exportation. Mais pourquoi se donner les ennuis de l'exportation?

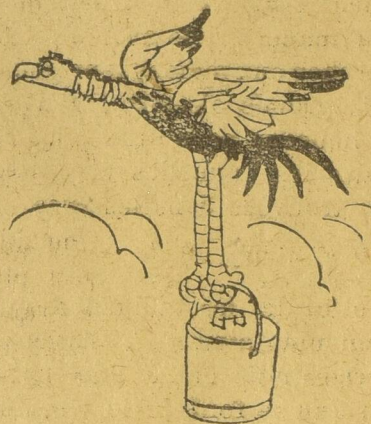
Les abeilles rassemblent le miel pendant la bonne saison et le déposent dans les rayons. Ces rayons, de six à sept pieds de longueur, pendent aux arbres. Ils grossissent ainsi jusqu'à ce que leur propre poids les entraîne par terre. C'est alors que les indigènes s'en emparent.

Chaque famille nourrit plusieurs singes qui en deviennent les pourvoyeurs. En effet, c'est le singe qui grimpe aux arbres et jette les cocos. Ils vivent dans la même cabane que leurs maîtres et en sortent au premier appel pour aller secouer un cocotier.

L'oiseau propre à la presqu'île malaise, dit l'oiseau balayeur, rend encore de grands services aux indigènes. C'est lui qui dévore tout ce que les malais rejettent, c'est-à-dire ne mangent pas... Il se tient sur le toit des cabanes et le repas des gens terminé, absorbe les restes.

S'il lui arrive par accident d'avaler une boîte de conserves ou un morceau de métal indigeste, il va le dégorger dans la jungle et revient à son poste, quand sa digestion est faite.

Les trois seules distractions des malais sont les combats de taureaux, de coqs et de poissons. Les combats



de taureaux se font naturellement sans toréadors. Pourquoi déranger quelqu'un et lui donner du travail? Deux bêtes furieuses sont jetées l'une sur l'autre dans un clos et les indigènes les regardent se battre jusqu'à ce qu'ils meurent tous les deux.

Non contents de ne rien faire, il fallait encore des esclaves à ces messieurs pour leur donner un coup de main... Ils avaient l'habitude, avant que les en empêchent les premiers colons anglais, de chasser les nains, appartenant à la tribu des Semangs, qui vivent dans la jungle avec les plus

grandes espèces du singe. Ces nains faisaient d'excellents serviteurs, aussi paresseux que leurs maîtres. On en retrouve encore dans le pays, à l'état libre. Ils sont noirs, depuis la tête jusqu'à la pointe du gros orteil. Aucun d'eux ne mesure plus de quatre pieds et demi.

—o—

PUISSANCE DE L'ÉPARGNE

Quand, en 1870-71, la Prusse eut vaincu la France, elle voulut l'écraser afin de la mettre hors d'état de tenter de longtemps un retour offensif. Dans ce dessein elle lui imposa une indemnité de cinq milliards. De l'avis de la Prusse, et même dans l'opinion des neutres, c'était la ruine de la France.

Et, cependant, que vit-on ? Après 1870, la France était plus prospère que l'Allemagne qui l'avait vaincue, qui avait prétendu l'écraser. Vingt mois après le paiement des cinq milliards le taux de l'argent était plus élevé à Berlin qu'à Paris et la France a beaucoup mieux bravé que l'Allemagne les crises économiques de 1878-79. Encore au moment de la grande guerre, l'Allemagne n'obtenait qu'à près de 6% le crédit que la France trouvait chez elle à 4.

Voici, du reste, un tableau du taux moyen de l'escompte—thermomètre de l'argent—en France et en Allemagne pendant les seize années qui ont précédé 1914 :

Année	France	Allemagne
1898 . . .	2.20 p.c.	4.27 p.c.
1899 . . .	3.06	5.04
1900 . . .	3.25	5.33
1901 . . .	2.	4.10
1902 . . .	3.	3.32

1903 . . .	3.	3.84
1904 . . .	3.	4.22
1905 . . .	3.	3.82
1906 . . .	3.	5.15
1907 . . .	3.45	6.03
1908 . . .	3.04	4.76
1909 . . .	3.	3.93
1910 . . .	3.	4.35
1911 . . .	3.14	4.40
1912 . . .	3.37	4.95
1913 . . .	4.	5.88
1898 à 1913		
(moyenne)	3.09	4.59

On sait pourtant que la population de la France est restée stationnaire depuis environ un demi-siècle : on sait aussi que, d'une façon générale, l'industrie française est loin d'être aussi puissamment outillée que l'industrie allemande, anglaise, américaine.

A quoi donc la France doit-elle attribuer sa vigueur économique ? C'est l'un des économistes les plus distingués de ce temps, M. Charles Gide qui va nous l'apprendre : "Si la France a pu tenir honorablement son rang de grande puissance industrielle à côté de pays supérieurs par leur population, leur activité, leur outillage, c'est surtout à sa puissance d'épargne qu'elle le doit."

A quoi la France doit-elle sa richesse ? M. de Bulow, chancelier de l'Empire allemand, l'a dit en plein Parlement, au mois de novembre 1908 : "La France doit sa richesse à son sol béni, à l'activité et à l'ingéniosité de ses habitants, mais encore plus à son admirable esprit d'économie. La France est devenue le banquier du monde. Ce que la France gagne de moins que nous par la production, elle le compense par l'épargne".

Telle est la puissance de l'épargne.

Ce que l'épargne a réalisé en France elle pourrait, toutes proportions gardées, l'accomplir au Canada. L'économie, qui en tout temps est une vertu civique, est de nos jours un devoir impérieux. Il nous faut donner du travail à des centaines de mille ouvriers, dans nos usines et dans nos fabriques, dans nos campagnes et dans nos ports. Or, ces centaines de mille ouvriers n'auront du travail qu'autant qu'ils pourront trouver à vendre leurs produits ou à utiliser leurs services.

—o—

LE MARCHÉ AUX CRAPAUDS

Dans un terrain vague, derrière le Jardin des Plantes et la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, à Paris, se tenait tous les ans, au printemps, vers la fin du siècle dernier, le marché le plus étrange et le moins poétique de Paris: le marché aux crapauds.

Rien de plus curieux mais rien de plus horrible que cette bande de marchands plongeant leurs bras nus dans de grands toneaux où les hideux batraciens étaient entassés par milliers, formant la masse gluante et grouillante la plus immonde qui se puisse rêver. Ce marché était un vrai cauchemar.

Il y avait des acheteurs, des vendeurs et des revendeurs, absolument comme aux Halles, puis des courtiers en gros qui enlevaient presque toute la marchandise pour l'envoyer aux jardiniers et maraîchers anglais. Ils les achetaient soixante francs le cent à Paris pour les revendre quatre-vingt-dix à Londres. Les Anglais, plus pratiques que nous, connaissent depuis longtemps, en effet, les immenses

services rendus par les crapauds à la culture, en détruisant les insectes nuisibles.

On a souvent parlé de la durée extrême de leur existence, de la facilité qu'ils posséderaient de vivre des siècles sans nourriture et privés d'air; on en aurait même retrouvé un dans un boulet de pierre remontant à l'époque des catapultes carthaginoises, et une fois le boulet brisé, il se serait montré fort guilleret. Au fond, rien n'est moins prouvé que ces légendes.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'à Ceylan, où les reptiles foisonnent, les habitants de l'île possèdent tous de gros crapauds domestiques, vivant dans la maison même, apprivoisés, couchant dans les chambres des maîtres et remplaçant nos chiens et nos chats. Braves et intelligents, ils tuent les serpents et avertissent du danger. Aussi les chérit-on, et les enfants jouent-ils avec eux, malgré la hideur et la taille énorme de ces crapauds.

—o—

LES JOURNAUX MAURICIENS

Nous venons de faire dans la "Revue Populaire" une étude fortement documentée sur l'île Maurice, qui, comme le Canada, appartient à la France, sous l'ancienne monarchie.

Pour compléter les renseignements tout nouveaux que nous donnions sur ce petit pays qui a lieu de beaucoup nous intéresser, voici la nomenclature des cinq quotidiens français qui s'impriment dans l'ancienne Isle de France: "Le Cernéen", le "Mauricien", le "Radical", le "Petit Journal", "L'Echo de Maurice". A ces quotidiens s'ajoutent deux périodiques littéraires: "L'Essor" et "La Revue de Maurice".

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important; objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

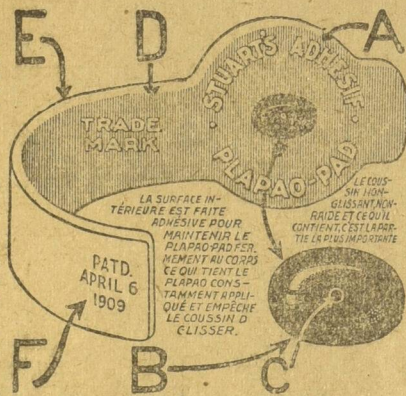
Le principe d'après lequel le Plapao-PAD fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

voir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour



fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2607 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

LA REINE DES PONDEUSES

La meilleure pondeuse de la république américaine, Lady Dryden, a donné, l'an dernier, la somme de 324 oeufs.—Elle est la championne incontestée de l'Amérique, en ce moment.—Les résultats du Canada sont à venir.

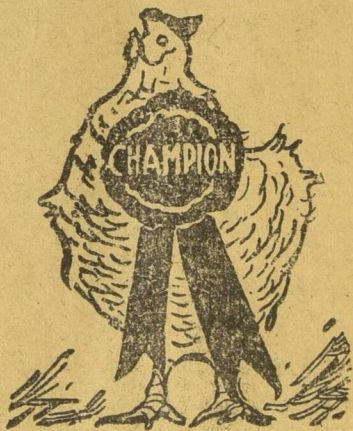
Une poule américaine, "Lady Dryden", du nom de son propriétaire, vient d'établir un joli record en pondant, durant l'année 1921, 324 oeufs. On a vu mieux, prétendent certains éleveurs de poules; peut-être, ce qui n'empêche "Lady Dryden" d'être présentement la championne des pondeuses des Etats-Unis. On attend les rapports des éleveurs canadiens pour la proclamer championne d'Amérique, ou, ce qui peut fort bien arriver, lui enlever son titre. Le Canada a produit jusqu'ici des pondeuses un peu rares et il n'y aurait rien de surprenant en ce que "Lady Dryden" fût battue cette année. Mais jusqu'ici, elle a droit à son titre et nous ne le lui contesterons pas.

Pourtant, à ce que nous apprend son maître, cette poule fameuse n'appartient à aucune union de pondeuses. Elle travaille seule—très indépendante de ses collègues. Elle a même fourni du travail supplémentaire sans exiger pour cela aucune compensation. C'est un individu sobre, honnête et consciencieux!

Pour arriver à ces résultats, cette poule a dû être soumise à un régime sévère. En effet, les poules paresseu-

ses ne prennent naturellement pas beaucoup d'exercices. Les poules qui ne se dégourdissent pas mangent peu et les poules qui n'ont pas bon appétit pondent faiblement. Tout cela s'enchaîne. C'est la logique même.

Appliquant ces observations à son élève, de prédilection—sans négliger cependant en rien les autres membres de son immense basse-cour,—le professeur Dryden la fit toujours coucher de bonne heure pour la réveiller de grand matin.



De cette sorte, il maintint son activité en hiver comme en été, dans les pires saisons, alors que les poules s'endorment très tard et pondent peu d'oeufs.

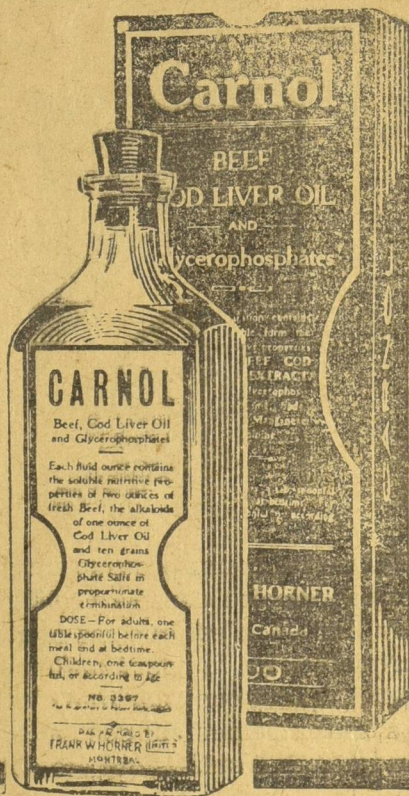
Le professeur Dryden tourne le commutateur électrique à quatre heures du matin. La poule se réveille, bondit de son perchoir et se met au travail. Cette lumière crue lui donne à croire qu'elle est au milieu de sa journée et qu'elle a fait la grasse matinée. Aussi a-t-elle à coeur de rat-

LE TRAITEMENT QUE JE SUIVIS POUR GUERIR UNE TOUX QUI ME DECHIRAIT LA POITRINE

Mme J. de Toronto, écrit ce qui suit :—

“Par une chaude soirée l'été dernier, alors que je me trouvais dans les montagnes, une brise fraîche s'éleva tout à coup qui me fit frissonner. Le jour suivant je constatai que j'avais un léger rhume de cerveau, mais je n'y fis pas attention. Le deuxième jour le rhume s'était changé en toux et après quelques semaines, au lieu de diminuer la toux devenait au contraire plus mauvaise. J'avais un chatouillement dans la gorge et j'essayai tout ce qui me venait à l'idée pour m'en débarrasser. Dès que j'étais couchée cette sensation devenait intolérable et je ne pouvais me soulager qu'en m'asseyant dans mon lit. Vers le matin seulement, complètement épuisée, je parvenais à m'endormir. Et ma toux empirait toujours. Parfois ces graves quintes me laissaient faible et épuisée. Tout ce que j'essayai alors ne m'apporta qu'un soulagement passager. Je ne pouvais prendre que des aliments liquides. Je ne pouvais plus dormir, et chaque jour je maigrissais. A certains moments des maux de tête me faisaient endurer le martyr. Un de mes amis me parla un jour du Carnol. Je l'essayai et au bout de trois semaines, je constatai que ma toux diminuait, que mon appétit revenait, que les maux de tête avaient disparu et que je dormais beaucoup mieux. J'ai pris sept bouteilles de Carnol et je jouis d'une santé meilleure qu'elle n'a jamais été dans ma vie.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience, après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien et il vous rendra votre argent.



181 99 10900 6 0110

(10-122)

traper le temps perdu. On la nourrit très bien: son petit déjeuner est des plus appétissants, composé qu'il est de toutes ces choses qui sont de nature à fabriquer des oeufs parfaits.

C'est ainsi que se forment les bonnes pondeuses. A quatre heures du matin, alors que toutes ses compagnes rêvaient sur leur perchoir, Lady Dryden avait commencé sa journée. Tout le long du jour, elle aiguise ses ergots sur le gravois.

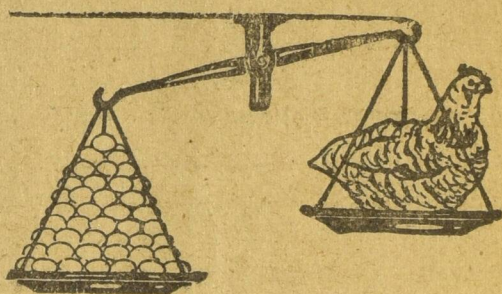
Cette nouvelle championne appartient à la famille des "Barred Plymouth Rock". C'est en Californie qu'elle a établi son record et est ainsi entrée dans la catégorie des pondeuses de plus de 300 oeufs par année.

C'est en douze mois exactement qu'elle a donné ses 324 oeufs. Elle se porte encore très bien et semble capable de renouveler ces prouesses en l'an 1922.



Ce que les connaisseurs remarquent d'extraordinaire dans la prolificité de Lady Dryden, c'est que ses pontes remarquables ne tiennent nullement au hasard. Il faut convenir que c'est grâce à un entraînement spécial et continu que ces résultats ont été obtenus.

Lady Dryden est une petite-fille de H-95, une poule d'Orégon, qui donna 303 oeufs dans sa première année et une moyenne de 191 oeufs pendant quatre années de pondaison. Elle est aussi apparentée à une poule dont le record fut de 308 oeufs et compte en plus plusieurs ancêtres dont la moyenne se maintint à 200. Cette remarquable généalogie confirme une des opinions les plus chères au professeur Dryden, à savoir que les meilleures poules doivent être accouplés aux meilleurs coqs pour donner de bons résultats.



Le record d'Amérique, il y a huit ans, était tenu par une poule de l'Orégon qui avait donné 300 oeufs. A-27, une autre championne du même Etat, avait pondu dans toute sa vie 1,188 oeufs.

Les poules qui prirent part au concours de la Californie étaient soumises au régime alimentaire suivant : 41 livres de mélange; 41 livres de grain de blé; 3 livres d'écale d'oeuf et 7 livres de gruau d'avoine, en une année. La nourriture ou l'alimentation d'une poule en une année coûte \$2.50, le rapport des oeufs pondus par Lady Dryden, en une année, à 45 cents la douzaine, donne \$12.15.

On calcule qu'il y a présentement aux Etats-Unis, 400,000,000 de poules pondeuses.

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

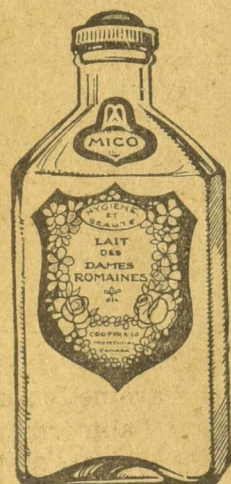
Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50^c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL

Petite biographie de sainte Jeanne d'Arc

Quand Jeanne eut seize ans, les Voix annoncèrent que le moment était arrivé et qu'il fallait qu'elle se rendit près du seigneur de Baudricourt. Celui-ci, avec quelques hommes d'armes, habitait le château de Vaucouleurs, la dernière forteresse qui fût au pouvoir du roi de France dans les provinces de l'Est.

C'était un homme brave et brusque, peu porté à écouter une femme qui viendrait lui parler de la guerre et des affaires du royaume. Seul, cependant, il pouvait permettre à Jeanne d'accomplir sa mission et lui donner une escorte qui l'accompagnât jusqu'en Touraine, où était le roi Charles VII. Comment le persuader? Comment la jeune fille ferait-elle la route de Domremy à Vaucouleurs? Ses parents la retiendraient. Personne ne voudrait la croire. Elle attendait le secours. Il vint.

Le 1er mai de cette année, un paysan de Burey-le-Petit, Durand Lassois, qui était son cousin, homme très droit et beaucoup plus âgé qu'elle, vint visiter Jeanne d'Arc et Isabelle Romée, et demanda la permission d'emmener celle qu'il appelait sa nièce. Ils s'en allèrent donc par les chemins, entre les blés jeunes; ils regardaient autour d'eux ces moissons que l'ennemi peut-être moissonnerait, ou qu'il incendierait; et les collines douces, vêtues de bois, qui étaient la frontière du royaume plein d'angoisse, et ils causaient de la misère de la France. Les larmes coulèrent des yeux du paysan; elles étaient venues tout

de suite aux yeux de la jeune fille. Alors, Jeanne commença à dire son secret.

— Rien n'est perdu. Dieu viendra au secours de la France qui périt. Une vierge de Lorraine la sauvera; elle triomphera de l'Angleterre. Vous la verrez, mon oncle. Vous la voyez même en ce moment: c'est votre pauvre Jeannette.

Jeanne continua en racontant ses visions, et ce qu'avaient dit ses Voix, et les ordres précis qu'elle en avait reçus. Bientôt, il ne douta plus. Comme Notre-Seigneur avait eu des bergers pour premiers disciples, Jeanne, sa servante, trouvait d'abord un pauvre pour la comprendre.

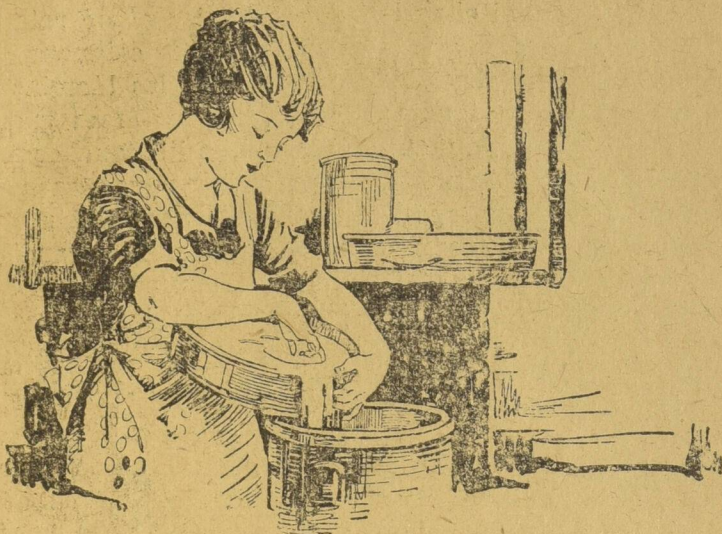
— Dieu t'a parlé, dit-il. Que puis-je faire?

— Me conduire au seigneur de Baudricourt.

Il se passa bien peu de jours avant que ce pauvre homme allât trouver le capitaine de Vaucouleurs. On le fit entrer dans le château-fort. Mais à peine avait-il raconté que sa nièce demandait à être conduite près de Charles VII, que le seigneur de Baudricourt s'écria:

— Ta nièce est folle! Soufflette-la comme il faut, et ramène-la à son père!

Le paysan de Lorraine ne fut pas ébranlé. Il eut recours à deux gentils hommes qui habitaient non loin de Vaucouleurs. Ils virent Jeanne d'Arc, et, l'ayant interrogée, ils crurent qu'elle disait vrai. Tous ensemble, les gentilshommes, le paysan et Jeanne,



Le Sang Pauvre est semblable au Lait Ecrémé

DE même que le lait est un aliment parfait, ainsi le sang est la nourriture parfaite des cellules et des tissus du corps.

Mais le sang pauvre, aqueux, est comme du lait pauvre, plein d'eau, avec la crème enlevée, et vous ne retirez pas grande nutrition du lait écrémé.

L'action du coeur affaiblie est un des premiers résultats de la condition affaiblie du sang. Il y manque d'haleine, la circulation du sang n'est pas normale, vous vous fatiguez rapidement et vous souffrez d'indigestion.

Le coeur est un travaillant infatigable et prodigieux aussi longtemps qu'il est approvisionné de beaucoup de sang

riche et pur pour remplacer sa propre perte.

Pour surmonter ce mauvais état de l'organisme, il est nécessaire de fournir du sang sous une forme condensée et d'une assimilation facile, des éléments de la nature qui fournissent directement la nutrition au sang.

Ces ingrédients se trouvent dans le bon composé de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. D'une action très douce et puissante à la fois, ce traitement reconstituant nourrit le sang et par l'intermédiaire du sang met une énergie et une force nouvelles dans chaque cellule et tissu de l'organisme. L'action du coeur est renforcée et les sensations de fatigue et d'épuisement disparaissent.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50c la boîte chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd. Toronto.

15

ils retournèrent au château. Mais le seigneur ne se laissa pas convaincre, et Jeanne revint à Domremy.

Elle ne fut pas étonnée, ni chagrine. Ses Voix l'avaient prévenue que la première tentative échouerait. Mais elle résolut de ne pas laisser ignorer tout **à fait** son secret, afin qu'on sût, **plus tard**, que ses Voix étaient du ciel. **Avant** rencontré un jeune homme de son âge, un ami d'enfance, et, comme il **s'affligeait** de tant de maux qui **faisaient de** la cause de la France une **cause** désespérée:

—Il y a, dit Jeanne, entre Coussey et Vaucouleurs,—c'est-à-dire à Domremy,—une jeune fille qui, avant la fin de l'année prochaine, fera sacrer le roi de France.

Ce qui était une prophétie. Elle parla de même, et plus clairement encore, à un ouvrier de son père, qui se nommait Jean Waterin, et à d'autres.

Le temps mesuré par Dieu pour l'épreuve de la France était enfin achevé. En décembre 1428, Jeanne, pour la seconde fois, quitta Domremy. Elle savait sans doute qu'elle n'y reviendrait jamais, et elle pleurait, laissant derrière elle toute la joie et la coutume de sa vie, ses parents, ses amis, sa maison, l'église voisine et le pays où tout le monde l'aimait. Quand elle passa devant la porte de son amie Mengette, qui était comme sa soeur, elle ne put se retenir d'entrer et d'embrasser la jeune fille.

—Je te recommande à Dieu, dit-elle.

Mais le coeur était près de défaillir. Elle ne voulut pas revoir la petite Hauviette, qu'elle aimait aussi tendrement. Conduite par le même parent, Durand Lassois, qui l'avait déjà **menée** au château de Vaucouleurs,

elle s'en alla. Quels grands sacrifices déjà pour le salut de la France!

Elle eut encore à souffrir beaucoup de difficultés et de retards avant de convaincre le seigneur de Baudricourt. Mais les témoins de la bonne Française, les âmes gagnées par la sainteté de l'enfant, commençaient à se déclarer ouvertement pour elle. Une espérance était née sur la terre **malheureuse**. Elle grandissait. Un jeune gentilhomme, Jean de Metz, et des bourgeois, et des prêtres, et des marchands de la ville venaient interroger l'envoyée de Dieu, chez les pauvres



JEANNE D'ARC, par Chapu.

gens qui la logeaient. Les habitants s'entendaient pour lui offrir des vêtements pareils à ceux des hommes d'armes, un cheval, des provisions. Ils étaient tous émerveillés de l'autorité et de l'assurance qui étaient dans ses paroles, et ils l'appelaient "la messagère de Dieu".

—N'avez-vous pas peur? disaient-ils. Les routes sont longues, jusqu'à Chinon; où est le Dauphin. Elles sont barrées d'ennemis qui vous arrêteront.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

☞ Demandez notre catalogue de primes ☞

Mais Jeanne disait fermement :

— Je ne crains pas les armes d'armes; la route est toute ouverte devant moi. J'ai pour moi Dieu mon Seigneur. C'est lui qui préparera les voies pour me conduire au Dauphin. C'est pour cela que je suis née.

Robert de Baudricourt céda enfin; il écrivit une lettre qui devait être portée au roi de France, et donna à Jeanne une épée.

Dans l'après-midi du mercredi 23 février 1429, six cavaliers étaient groupés devant la porte de la maison où Jeanne habitait depuis plusieurs semaines, à Vaucouleurs. Un bourgeois alla chercher un cheval tout sellé et le tint en bride. Il y avait un grand nombre de spectateurs, et ils étaient émus, parce qu'ils savaient que Jeanne allait partir. Ils attendaient, et se montraient l'un à l'autre Jean de Metz, qui devait commander l'escorte. Sur le seul, entourée de ses hôtes et de son cousin, qui lui disaient adieu, Jeanne d'Arc parut. Elle était toute vêtue de sombre, pourpoint, chausses, robe courte, et elle avait les cheveux coupés à la naissance du cou, comme un chevalier.

Allez, Jeanne! La France est bien malade. Vous la délivrerez, de par le Roi des cieux, et vous mourrez pour elle!

Jeanne s'approcha du cheval qui était tout sellé, sauta dessus légèrement, et se mit à chevaucher du côté où est la Loire.

— o —

Les femmes valent mieux que les hommes; elles sont plus portées à se dévouer au bonheur d'autrui.

— o —

Bois et mange avec ton ami, ne traite pas avec lui d'affaires d'intérêt.

LA CHASSE AUX PHOQUES

Et le traité qui la concerne

Le traité concernant la chasse au phoque, défend la chasse au phoque en mer dans les mers de Behring, Okhotsk, Kamchatka et du Japon.

La convention pourvoit à la distribution, entre les puissances signataires, des revenus annuels de plusieurs troupeaux de phoques dans lesquels elles sont intéressées comme suit:

Trente p. c. des peaux prises annuellement sur les troupeaux américains et russes seront divisées également entre la Grande-Bretagne et le Japon; trente p. c. de celles prises sur les troupeaux japonais seront divisées également entre les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la Russie, et 30 p. c. des peaux prises sur les troupeaux qui pourraient se former dans la partie du Nord du Pacifique qui se trouve sous la juridiction de la Grande-Bretagne, seront divisées également entre les Etats-Unis, la Russie et le Japon.

En vue de cette distribution les Etats-Unis avancent \$200,000 à la Grande-Bretagne et au Japon. Ces paiements seront remboursés à même la part de la Grande-Bretagne et du Japon des peaux prises sur les troupeaux étrangers. Ce paiement n'est qu'un simple prêt et n'a été rendu nécessaire que pour que les Etats-Unis se réservaient le droit de discontinuer la chasse sur l'île Piribilof.

Le traité défend aussi de tuer la loutre de mer à la haute mer. Le traité est pour quinze ans puis jusqu'à ce qu'il soit annulé par une des puissances après un an d'avis.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du **TRAITEMENT DENISE ROY**, (de 30 jours) au compt: **\$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, **MONTREAL**

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, engourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au SAMEDI.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son Elevage, Dressage, Entraînement
pour Exposition et Traitement
de ses Maladies.



Beau volume de 200 pages.

Nombreuses illustrations.

Envoyé franco sur réception de \$1.25

ALBERT PLEAU

297, RUE DROLET, MONTREAL



Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal



Aux détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à 5½ p. c. d'intérêt

Emis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5½ pour cent, payable semestriellement :

- (a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.
- (b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922. **CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTERET A CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILEGE DE LA CONVERSION.**

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, **LE PLUS TOT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD**

QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés, ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

W. S. FIELDING,
Ministre des Finances.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicier.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Ecrivez à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.